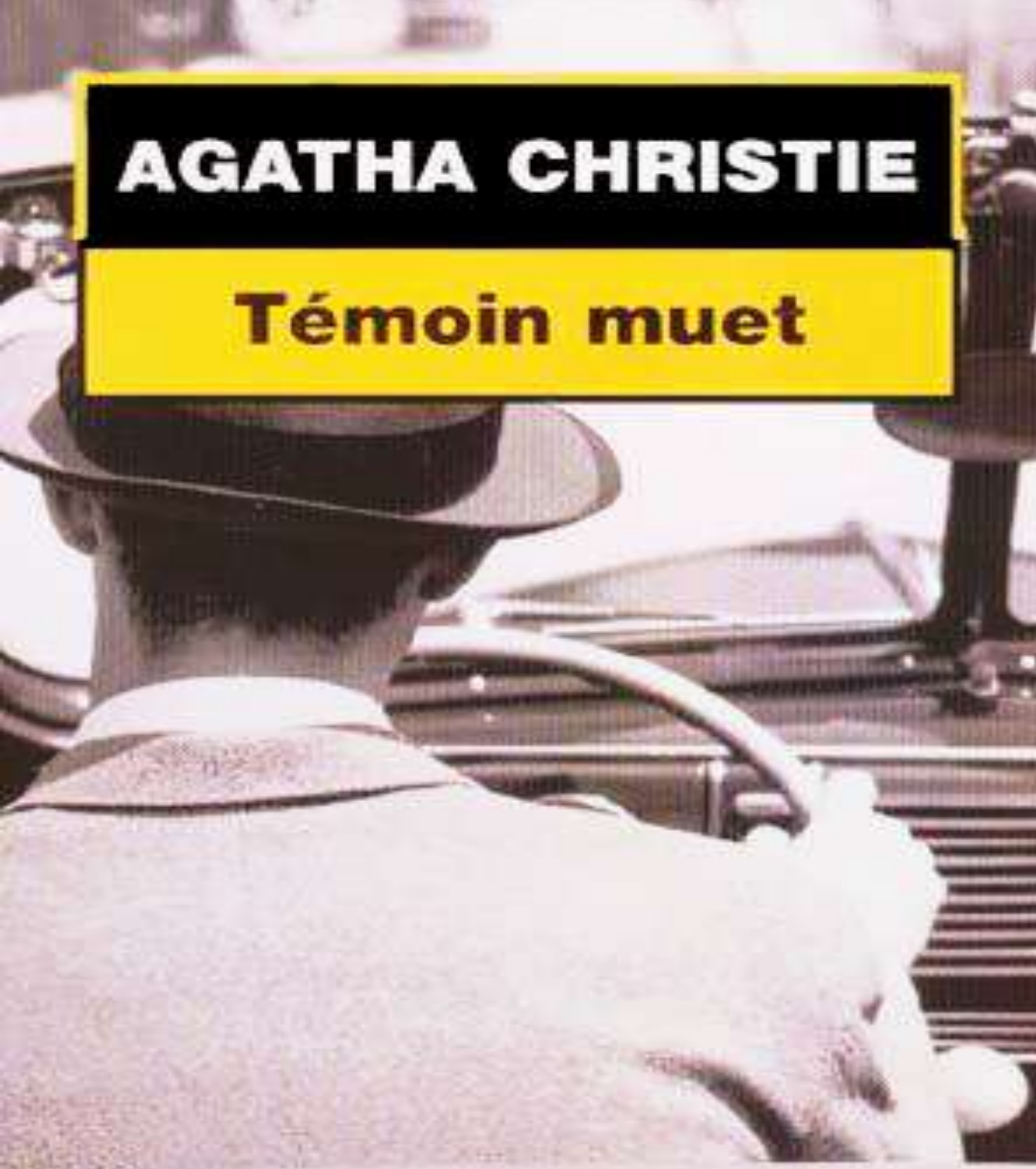
AGATHA CHRISTIE

Témoin muet



Le Livre de Poche

Agatha Christie

TÉMOIN MUET

(DUMB WITNESS)

Traduit de l'anglais
par Louis POSTIF

CHAPITRE PREMIER

LA PROPRIÉTAIRE DE LITTLE GREEN

Quand miss Arundell mourut, le 1er mai, après une très courte maladie, son décès n'éveilla aucune surprise dans la petite cité villageoise de Market Basing où elle avait vécu depuis l'âge de seize ans. La vieille demoiselle avait, en effet, plus de soixante-dix ans et chacun la savait de santé délicate. Dix-huit mois auparavant elle avait souffert d'une crise de foie semblable à celle qui venait de l'emporter.

Si la mort de miss Arundell ne surprit personne, il n'en fut pas de même de son testament. Les dernières volontés de la propriétaire de Littlegreen suscitèrent dans son entourage des émotions bien diverses : étonnement, joie, réprobation, fureur et désespoir. Pendant des semaines, et même des mois, on ne parla guère d'autre chose à Market Basing. Chacun émettait son opinion, depuis Mr Jones, l'épicier, défenseur des droits de la famille, jusqu'à Mrs Lamprey, la receveuse buraliste, qui répétait à longueur de journée : « Il y a du louche là-dessous ! Notez bien ce que je vous dis ! »

Le fait que miss Arundell rédigeât ce testament le 21 avril, c'est-à-dire peu de jours avant sa mort, suffisait déjà pour troubler les esprits. Si, d'autre part, l'on sait que les proches parents d'Emily Arundell passèrent à Littlegreen les fêtes de Pâques, on comprendra aisément que les hypothèses les plus scandaleuses furent émises, apportant une agréable diversion dans l'existence monotone des habitants de Market Basing.

On soupçonnait miss Wilhelmina Lawson, la demoiselle de compagnie de miss Emily Arundell, d'en savoir sur cette affaire plus long qu'elle ne voulait l'admettre. Cependant, miss Lawson prétendait ne rien connaître de plus que les autres et se montra stupéfaite à la lecture du testament. Bien des gens doutaient de la sincérité de miss Lawson. Quoi qu'il en soit, une seule personne connaissait réellement le fin mot de l'histoire, et c'était la morte. Selon son habitude miss Arundell ne prit conseil que d'elle-même pour la rédaction de ses dernières volontés, et elle s'abstint de dévoiler à son notaire les mobiles qui l'avaient poussée à les modifier à la dernière heure.

Cette réserve de miss Arundell constituait la note dominante de son caractère. Produit typique de l'époque victorienne elle en possédait les vertus et aussi les défauts. Sous des dehors hautains, elle cachait un cœur d'or. Sa parole était brève, mais ses actes trahissaient une grande bonté d'âme. Cependant, en son for intérieur, elle conservait une bonne dose de finesse. Les demoiselles de compagnie ne demeuraient pas longtemps à Littlegreen : miss Arundell les malmenait sans pitié, tout en les traitant généreusement. Ajoutons que miss Emily Arundell professait au plus haut degré le culte de la famille.

Le vendredi précédent ce dimanche de Pâques, Emily Arundell se tenait dans le vestibule de sa maison et donnait ses instructions à miss Lawson. Emily Arundell avait été belle dans sa jeunesse. À présent, c'était une vieille demoiselle bien conservée très droite et encore alerte. Son teint, plutôt jaune, laissait deviner qu'elle devait surveiller son régime alimentaire. Miss Arundell disait donc à sa dame de compagnie :

— Minnie, où les avez-vous tous logés ?

— Ma foi, je crois… j'espère avoir bien fait… Le docteur et M^me^ Tanios dans la chambre de chêne, Thérésa dans la chambre bleue et Mr Charles dans l'ancienne chambre d'enfants…

Miss Arundell l'interrompit :

— Donnez plutôt la chambre d'enfants à Thérésa et la chambre bleue à Charles.

— Oh ! Oui… excusez-moi… je pensais que la vieille nursery conviendrait mieux à…

— Thérésa s'y trouvera très bien.

Miss Arundell appartenait à une époque où les femmes venaient au second plan. Les hommes constituaient à ses yeux la partie importante de la société.

— Je regrette que les chers petits-enfants de Mme Tanios ne viennent pas, murmura miss Lawson, d'un air sentimental.

Elle adorait les enfants, mais se montrait incapable de les gouverner.

— Quatre visiteurs nous suffiront amplement, rétorqua miss Arundell, elle gâte horriblement ses petits et ils ne lui obéissent pas du tout.

Minnie Lawson soupira :

— Mme Tanios est une douce maman.

— Oui, Bella est très bonne, approuva miss Arundell.

Miss Lawson ajouta :

— Parfois elle doit souffrir de vivre à Smyrne. L'existence doit lui sembler dure dans ce pays étranger.

— Comme on fait son lit on se couche.

Ayant énoncé ce dicton, miss Arundell poursuivit :

— À présent, je vais au village faire les commandes pour la fin de la semaine.

— Oh ! Miss Arundell, laissez-moi… Je crois…

— Vous dites des sottises, Minnie. Je préfère y aller moi-même. Rogers a besoin qu'on le secoue un peu. L'ennui, Minnie, c'est que vous ne vous montrez pas assez ferme envers les fournisseurs. Bob ! Bob ! Où est le chien ?

Un terrier aux longs poils raides et gris descendit l'escalier et fit plusieurs fois le tour de sa maîtresse en jappant joyeusement Suivie de son chien, miss Arundell franchit la porte d'entrée et prit la courte allée menant à la grille. La bouche ouverte et le sourire niais, miss Lawson, debout sur le perron, les suivait des yeux.

Emily Arundell, escortée de Bob, fit une entrée triomphale dans la rue principale de Market Basing. Partout, on la traitait comme une reine. Dès qu'elle se présentait dans une boutique, le commerçant s'empressait de la servir. N'était-elle pas miss

Arundell, de Littlegreen ? « Une de nos meilleures clientes ! » Elle faisait partie de la « vieille école » et on pouvait compter à présent les survivants de cette belle époque.

— Bonjour, miss. Que puis-je faire pour vous être agréable ?

— Pas tendre ? Je regrette beaucoup. Je croyais vous avoir mis un joli petit morceau de filet… Oui, bien sûr, puisque vous le dites, c'est vrai. Soyez tranquille, miss Arundell, je vous enverrai tout ce que nous avons de meilleur. Au revoir, miss.

Chez le fruitier se trouvait rassemblé le gratin de Market Basing. Une vieille dame, ronde comme une sphère, mais distinguée comme une reine, salua miss Arundell.

— Bonjour, Emily.

— Bonjour, Caroline.

— Vous attendez votre monde ? demanda Caroline Peabody.

— Oui. Ils arrivent tous. Thérésa, Charles et Bella.

— Bella est donc en Angleterre ? Son mari aussi ?

— Oui.

Ce monosyllabe renfermait bien des choses connues des deux vieilles demoiselles. En effet, Bella Biggs, la nièce d'Emily Arundell, avait épousé un Grec. Et dans la famille d'Emily Arundell épouser un Grec c'était déchoir. En manière de consolation, miss Peabody dit à son amie d'un air plein de sous-entendus (car on ne parlait pas de ces choses ouvertement) :

— Le mari de Bella est très intelligent, et il a de bonnes manières !

— Oui, concéda miss Arundell, il est charmant.

Une fois dans la rue, miss Peabody demanda à miss Arundell :

— Est-ce vrai ce qu'on m'a dit au sujet des fiançailles de Thérésa et du jeune Donaldson ?

Miss Arundell haussa les épaules.

— Ils seront longtemps fiancés, je le crains… si toutefois ils se marient un jour. Il est pauvre comme Job.

— Mais Thérésa possède une fortune personnelle, observa miss Peabody.

— Un homme ne peut songer à vivre aux crochets de sa femme, répliqua miss Arundell.

— Aujourd'hui, on n'y regarde pas de si près, Emily. Ma chère, nous datons ! Ce qui m'étonne, c'est que Thérésa ait pu s'éprendre d'un individu aussi falot. Qu'est-ce que la petite lui trouve de bien ? Je me le demande.

— On le dit très bon médecin.

— Avec son pince-nez et sa parole sèche ! De notre temps, on ne l'aurait même pas regardé.

Les deux amies se séparèrent. Elles se connaissaient depuis plus de cinquante ans. Miss Peabody était au courant de certaines erreurs regrettables du général Arundell, le père d'Emily. Elle savait à quel point le mariage de Thomas Arundell avait peiné ses sœurs et devinait que tout ne marchait pas à souhait dans la jeune génération. Mais les deux demoiselles évitaient soigneusement d'aborder de tels sujets. Gardiennes de la dignité familiale, elles observaient là-dessus une discrétion de bon aloi.

Miss Arundell rentra à Littlegreen, Bob trottinant tranquillement sur ses talons. Si elle refusait d'en parler devant qui que ce soit, en elle-même Emily Arundell admettait les soucis que lui causaient ses neveux et nièces. Thérésa, par exemple. Aussitôt que la petite entra en possession de son argent, c'est-à-dire dès l'âge de vingt et un ans, elle échappa totalement à l'influence de sa tante. Elle s'était acquis un genre de notoriété que n'approuvait nullement miss Arundell. Son portrait paraissait de temps à autre dans les journaux et elle fréquentait un groupe de jeunes écervelés londoniens dont les frasques se terminaient souvent au poste de police. Emily blâmait fort la conduite de sa nièce et ne savait trop que penser de ses fiançailles avec le docteur Donaldson. Ce petit parvenu lui semblait un parti peu désirable pour une Arundell, et Thérésa n'était pas l'épouse qui convenait à un jeune médecin de campagne.

Poussant un soupir, Emily Arundell reporta sa pensée sur Bella. Que pouvait-elle lui reprocher ? Bonne personne, épouse dévouée, mère admirable d'une conduite exemplaire. Cependant Bella ne trouvait pas entièrement grâce aux yeux de sa tante. N'avait-elle pas épousé un étranger ? Et qui plus est un Grec ? L'esprit prévenu de miss Arundell plaçait un Grec au

même rang qu'un Arabe ou un Turc. Le fait que le docteur Tanios possédait l'usage du monde et passait pour un médecin très capable n'eut point raison de ses préjugés, car elle se méfiait des gens trop polis et des compliments faciles. Elle ne ressentait guère plus de sympathie envers les deux enfants de Bella : tous deux ressemblaient à leur père. Elle ne discernait chez eux rien d'anglais.

Et Charles ? À quoi bon se leurrer ? Charles, ce charmant jeune homme, n'était qu'un propre à rien. Emily Arundell soupira. Subitement elle se sentit lasse, vieille et déprimée. Sans doute ne vivrait-elle plus bien longtemps. Elle songea au testament qu'elle avait rédigé quelques années auparavant. À part quelques legs aux serviteurs et aux œuvres de charité, la masse de son immense fortune devait être répartie également entre son neveu et ses deux nièces, ses seuls parents. Elle estimait agir ainsi en toute équité. Soudain une idée lui traversa l'esprit : existait-il un moyen, tout en sauvegardant les droits de Bella, d'empêcher le docteur Tanios de toucher à son héritage ? Elle consulterait son notaire à ce sujet. À ce point de ses réflexions, elle se trouva devant la grille de sa maison, et entra.

Charles et Thérésa Arundell arrivèrent en auto. Les Tanios, par le train. Le frère et la sœur se présentèrent les premiers. Charles, grand et bien bâti, un sourire ironique aux lèvres, s'écria en apercevant sa vieille tante :

— Bonjour, tante Emily, comment va la santé ? Vous avez une mine superbe !

Et il l'embrassa. D'un air indifférent, Thérésa posa une joue très fardée contre la joue ridée de sa tante en disant :

— Comment allez-vous tante Emily ?

Miss Arundell ne trouva pas sa nièce Thérésa bien portante. Elle lui découvrait de petites rides sous les yeux et le visage amaigri.

Ils prirent le thé au salon. Bella Tanios, dont les cheveux en désordre s'échappaient d'un petit chapeau à la mode, mal posé sur sa tête, observait sa cousine Thérésa afin de bien s'imprégner des détails de son élégance. Bella aimait passionnément la toilette, mais n'avait aucun goût. Quant à Thérésa, douée d'un joli visage et de formes parfaites, elle

portait avec bonheur des vêtements coûteux, légèrement extravagants. En arrivant de Smyrne, Bella s'appliqua à copier les chapeaux et les robes de sa cousine, mais ne pouvant y mettre le prix, le résultat laissait fort à désirer.

Le docteur Tanios, un grand type à la mine réjouie et portant la barbe, parlait en ce moment à miss Arundell. Sa voix pleine et chaude savait captiver son auditeur et, malgré elle, miss Arundell succombait au charme de cette voix.

Miss Lawson, empressée, allait et venait, tendant les assiettes de gâteaux et passant les tasses de thé. Charles, en jeune homme bien élevé, se leva plus d'une fois pour l'aider, mais elle ne lui en sut aucun gré. Après le thé, les invités firent un tour de jardin. Charles murmura à l'oreille de sa sœur :

— La vieille Lawson ne m'aime pas. C'est drôle, hein ?

Moqueuse, Thérésa lui dit :

— Très drôle en effet Ainsi il existe un être sur terre capable de résister à ta fatale séduction ?

— Il ne s'agit que de Lawson, heureusement, répliqua son frère en ricanant.

La demoiselle de compagnie marchait à côté de M^me^ Tanios et lui parlait de ses enfants. Le visage plutôt ingrat de Bella Tanios s'illumina soudain. Oubliant d'observer sa cousine, elle bavarda avec animation. Sa petite Mary avait fait des réflexions si amusantes sur le bateau… Minnie Lawson prêtait une oreille sympathique aux histoires de Bella.

Au bout d'un moment, un jeune homme à l'air solennel et au nez surmonté de lorgnons, sortit de la maison. Sur les indications d'une servante, il vint rejoindre la famille Arundell au jardin. Il paraissait très embarrassé. Miss Emily le salua poliment.

— Bonjour, Rex ! s'écria Thérésa.

Elle lui prit le bras et tous deux s'éloignèrent. Charles fit la grimace, puis s'échappa pour aller bavarder avec le vieux jardinier, son allié depuis l'époque de son enfance.

Une heure après, lorsque miss Arundell rentra dans la maison, Charles jouait avec Bob. Le chien se tenait au haut de l'escalier, sa balle dans la gueule, et remuait la queue de plaisir.

— Vas-y, mon vieux ! lui dit Charles.

Bob s'assit sur son derrière et, du museau, poussa lentement, très lentement sa balle près du bord. Lorsque, enfin, elle tomba, il se releva tout joyeux. Lentement, la balle bondissait d'une marche sur l'autre. Charles, au bas de l'escalier, l'attrapa et la lança à Bob. Le chien la reçut dans la gueule et recommença sa petite performance.

— Il s'amuse drôlement, ce chien, observa Charles.

Emily Arundell sourit :

— Il ne se lasse jamais de ce jeu, dit-elle.

Elle se dirigea vers le salon et Charles la suivit. Bob exprima sa déception par un grognement. Charles jeta un coup d'œil à la fenêtre et annonça :

— Voici Thérésa et son fiancé. Quel drôle de couple !

— Tu crois que Thérésa songe réellement à épouser ce jeune homme ?

— Oh ! elle en est folle ! confia Charles à sa tante. Un drôle de goût, ma foi ! Elle a dû se laisser prendre à la façon dont il la regarde. On dirait toujours qu'il étudie un phénomène scientifique. Thérésa doit trouver cela charmant. Dommage qu'il soit si pauvre ! Elle a des goûts dispendieux.

D'un ton sec, Emily Arundell répliqua :

— Rien ne l'empêche de changer sa façon de vivre… si elle l'épouse ! Et après tout, n'a-t-elle pas sa fortune personnelle ?

— Euh ? Oui, évidemment…, balbutia son neveu.

Ce soir-là, tandis qu'on attendait au salon le moment de passer à la salle à manger, de l'escalier parvint un bruit de galop accompagné de jurons. Charles entra, la figure rouge de colère.

— Excusez-moi, ma tante. Suis-je en retard ? Votre chien a failli me faire dégringoler dans l'escalier. Il avait laissé sa balle sur la première marche.

— Vilain petit chien ! s'écria miss Lawson, se penchant vers Bob.

Bob lui lança un regard dédaigneux et détourna la tête.

— C'est très dangereux, concéda miss Arundell. Minnie, allez prendre cette balle et rangez-la.

La demoiselle de compagnie sortit précipitamment. À table, pendant presque tout le dîner, le docteur Tanios fit les frais de la conversation. Il raconta des histoires amusantes sur la vie à

Smyrne. Ce soir-là, on se coucha de bonne heure. Miss Lawson, portant son tricot dans un grand sac de velours et un livre sous le bras, accompagna sa maîtresse à sa chambre, en babillant gaiement.

— Le docteur Tanios est très amusant. On ne s'ennuie pas en sa compagnie. Certes, je n'aimerais pas le genre de vie qu'on mène dans son pays. Il faut sûrement y faire bouillir l'eau avant de la boire. Sans doute n'y trouve-t-on que du lait de chèvre. Je déteste ce goût-là.

— Cessez de dire vos sottises, Minnie, lança miss Arundell. Avez-vous bien répété à Ellen de m'éveiller à six heures et demie ?

— Oh ! oui, miss Arundell. Je lui ai dit aussi de ne point vous porter de thé. Mais ne croyez-vous pas qu'il serait plus sage… Vous savez, le pasteur de Southbridge… un homme très consciencieux, m'a certifié qu'il n'y avait aucune obligation de venir à jeun…

Une fois de plus, miss Arundell l'interrompit.

— Je n'ai jamais rien pris avant le service du matin et je ne vais pas commencer maintenant. Quant à vous, faites comme il vous plaira.

— Oh ! je ne parle pas pour moi… je vous assure… balbutia miss Lawson, troublée.

— Enlevez le collier de Bob, ordonna miss Arundell.

L'esclave se hâta d'obéir. S'efforçant encore de se rendre aimable, miss Lawson murmura :

— Quelle soirée agréable ! Ils semblent tous heureux de se trouver ici.

— Hum ! fit Emily Arundell. Ils sont venus voir ce qu'ils pourront tirer de moi.

— Oh ! chère miss Arundell…

— Ma bonne Minnie, je ne suis pas folle. Je me demande lequel d'entre eux découvrira ses batteries le premier.

Elle ne tarda pas être fixée sur ce point. Le lendemain matin, vers neuf heures, miss Arundell et miss Lawson rentraient du service religieux. Le docteur et M^me^ Tanios se trouvaient dans la salle à manger. Leur petit déjeuner terminé, les deux Tanios sortirent et Emily Arundell, demeurée seule, se

mit à inscrire quelques dépenses sur un petit carnet. Vers dix heures, Charles entra.

— Excusez-moi si je suis en retard, tante Emily. Thérésa ne va pas descendre tout de suite. Elle dort encore.

— À dix heures et demie la table du déjeuner sera desservie. Dans le monde moderne, il est de bon ton, paraît-il, de ne pas se soucier de la peine des serviteurs. Cela ne se passe pas ainsi chez moi.

— Entendu ! Vous conservez le bon esprit d'autrefois.

Charles s'approcha de la desserte, se servit de rognons, puis s'assit près de sa tante. Comme toujours, un sourire attrayant éclairait son visage, si bien que la vieille demoiselle ne put s'empêcher de le regarder avec indulgence. Enhardi par la bonté de sa tante, le jeune homme alla de l'avant :

— Écoutez, tante Emily, je regrette de vous ennuyer, mais je suis dans un sale pétrin. Voulez-vous m'aider à me tirer d'affaire ? Cent livres… pas plus !

Les traits de la vieille tante prirent une expression peu encourageante. Emily Arundell n'avait pas l'habitude de mâcher ses paroles et elle le fit bien voir à son neveu. Miss Lawson, traversant le vestibule à la hâte, alla presque se jeter dans Charles qui sortait de la salle à manger. Elle le dévisagea avec curiosité. Puis elle entra dans la salle à manger, où elle vit miss Arundell, assise très droite, le visage empourpré.

CHAPITRE II

LA FAMILLE DE MISS ARUNDELL

Quatre à quatre, Charles grimpa l'escalier. Il frappa à la porte de sa sœur qui répondit : « Entrez ! » Il pénétra vivement dans la chambre de Thérésa et la trouva sur le lit, en train de bâiller.

— Tu es une femme épatante, Thérésa, remarqua-t-il, l'air compétent.

Il s'assit au pied du lit.

— Que viens-tu faire ici ? lui demanda-t-elle d'un ton sec.

— Oh ! ne te fâche pas, lui dit son frère en ricanant. Ma petite, je suis en avance sur toi ! Je voulais sonder tante Emily avant que tu ne te mettes à l'œuvre.

— Et alors ?

Charles abaissa la main en un geste de dénégation.

— Rien à faire ! Tante Emily m'a envoyé bel et bien promener, me laissant entendre qu'elle ne se faisait aucune illusion sur les sentiments affectueux de sa famille et sur le but de sa visite. Si j'ai bien compris, sa famille sera désappointée…

— Tu aurais pu attendre un peu, répliqua Thérésa.

De nouveau, son frère ricana.

— Je craignais que toi ou Tanios ne preniez les devants. Ma chère Thérésa, nous partirons d'ici les mains vides. La vieille tante n'est pas sotte du tout.

— Je ne l'ai jamais cru.

— À bout d'arguments, j'ai essayé de l'effrayer.

— Comment cela ? demanda sa sœur.

— Je lui ai dit qu'elle choisissait le meilleur moyen d'attirer le danger sur elle. Elle n'emportera pas son magot avec elle au paradis. Pourquoi ne pas en lâcher un peu tout de suite ?

— Charles, tu deviens fou !

— Non ! Je suis plutôt un psychologue. Cela ne sert pas à grand-chose de la flatter. Elle préfère qu'on lui résiste un peu. Après tout, je ne lui ai dit que la vérité. L'argent nous reviendra à sa mort. Pourquoi ne nous en avancerait-elle pas une petite partie ? Autrement, la tentation de l'aider à quitter ce pauvre monde pourrait devenir trop forte.

— Est-elle de ton avis ? demanda Thérésa, un pli dédaigneux à la lèvre.

— J'en doute. Elle m'a simplement remercié de cet avertissement et m'a affirmé qu'elle était encore capable de se défendre. « En tout cas, lui ai-je dit, vous êtes prévenue ». « Je m'en souviendrai ! » Telle fut sa réplique.

Furieuse, Thérésa dit à son frère :

— Charles, tu perds la tête.

— J'ai été un peu loin, je l'avoue. Mais que diable ! La vieille roule sur l'or. Je parie qu'elle ne dépense pas la dixième partie de ses revenus : du reste, à quoi les emploierait-elle ? Tandis que nous sommes jeunes, nous, et voulons profiter de la vie. Pour nous vexer elle est capable de vivre jusqu'à cent ans. Je veux m'amuser maintenant et toi aussi.

Thérésa acquiesça. D'une voix faible, elle dit :

— Les vieillards ne comprennent pas… Ils ne savent pas ce que c'est de vivre !

Le frère et la sœur se turent un moment. Charles se leva.

— Eh bien ! ma chère, je te souhaite plus de chance que moi.

Thérésa répliqua :

— Je compte sur Rex pour réussir. Si seulement je parvenais à faire admettre à tante Emily qu'un jeune homme capable et intelligent comme Rex devrait avoir une chance de se spécialiser au lieu de végéter à faire de la médecine générale. Oh ! Charles, quelques mille livres en ce moment embelliraient notre existence !

— Je te souhaite de les obtenir, mais j'en doute. Tu as mangé pas mal d'argent ces dernières années. Dis donc,

Thérésa, crois-tu que la pauvre Bella ou sa canaille de mari tirent quelque chose de tante Emily ?

— Bella n'a pas besoin d'argent. Elle s'habille comme un sac à chiffons et ne goûte que les plaisirs domestiques.

— Il se peut qu'elle en désire pour ses affreux marmots, dit Charles. Elle songe sûrement à leur payer des études, des appareils en or pour redresser les dents de devant et des leçons de musique. En tout cas, si ce n'est pas Bella qui souhaite devenir riche, c'est Tanios. Je parie qu'il aime l'argent et n'est pas Grec pour rien. Tu sais qu'il a déjà dépensé en majeure partie la dot de Bella. Il a spéculé et a perdu gros.

— Penses-tu qu'il réussisse à obtenir quelque chose de tante Emily ?

— Je ferai de mon mieux pour qu'il échoue, déclara Charles, d'un ton cynique.

Il quitta la chambre de sa sœur et descendit dans le vestibule. Là, il trouva Bob, qui s'approcha de lui en sautant joyeusement. Les chiens aimaient Charles. Ensuite, Bob courut à la porte du salon et se retourna vers Charles.

— Qu'y a-t-il ? fit le jeune homme, en lui ouvrant la porte.

Bob se précipita dans le salon et se posta devant un petit bureau.

— Que veux-tu ?

Bob agita sa queue, fixa son regard sur les tiroirs du bureau et poussa de petits grognements.

— Tu veux quelque chose qui se trouve là-dedans ?

Charles ouvrit le premier tiroir. Il leva les sourcils.

— Tiens ! Tiens ! fit-il.

Dans un coin du tiroir, il venait de découvrir un petit paquet de billets de banque. Charles saisit la liasse et compta les billets. Avec une grimace, il en enleva trois d'une livre et deux de dix shillings qu'il fourra dans sa poche. Soigneusement, il replaça les autres billets à l'endroit où il les avait trouvés.

— Voilà une excellente idée, Bob ! Ton petit oncle Charles aura ainsi un peu d'argent liquide.

Bob fit entendre un aboiement de reproche, tandis que Charles fermait le tiroir.

— Excuse-moi, mon vieux, lui dit Charles.

Il ouvrit le tiroir suivant : la balle de Bob se trouvait dans un coin. Il la prit.

— Tiens ! la voilà ! Amuse-toi bien !

Bob attrapa la balle, trotta hors du salon et bientôt on entendit boum, boum, boum, dans l'escalier.

Charles se promena dans le jardin ensoleillé, où les lilas embaumaient. Assis sur un banc, miss Arundell et le docteur Tanios bavardaient ensemble. Le mari de Bella vantait les avantages de l'éducation britannique, une excellente éducation. Il regrettait de n'être pas assez riche pour offrir un tel luxe à ses propres enfants. Charles sourit avec malice. Il s'assit de l'autre côté de sa tante et prit part à la conversation d'un air enjoué, la faisant dévier adroitement. Emily Arundell lui adressa un sourire aimable. Il crut même qu'elle s'amusait de sa tactique et l'encourageait. Charles se reprit à espérer. Peut-être qu'avant son départ… Charles était un incorrigible optimiste.

L'après-midi, le docteur Donaldson vint chercher Thérésa et l'emmena dans son auto, pour lui montrer l'abbaye de Worthem, une des merveilles de l'endroit. Après avoir visité l'abbaye, ils se promenèrent dans les bois. Rex Donaldson exposa devant Thérésa ses théories scientifiques et lui expliqua ses récentes expériences. Elle n'y comprenait goutte, mais l'écoutait, ravie, se disant en elle-même : « Qu'il est capable, Rex ! Je l'adore ! » Au bout d'un moment, son fiancé s'arrêta et lui dit d'un air contrit :

— Je vous ennuie avec ces histoires, Thérésa !

— Au contraire, chéri, cela m'intéresse énormément, répondit-elle d'un ton ferme. Continuez. On prend le sang d'un lapin contaminé ?…

Le docteur Donaldson reprit le fil de son discours. Bientôt Thérésa poussa un soupir.

— Votre métier doit vous passionner, mon chéri ?

— Naturellement, répondit Donaldson.

La chose paraissait moins naturelle à Thérésa, dont la plupart des amis masculins n'exerçaient aucune profession, et ceux qui par hasard travaillaient se donnaient une telle importance ! Pourquoi fallait-il qu'elle s'éprit de Rex

Donaldson ? Pourquoi se sentait-elle en proie à cette folie ridicule ? Question inutile ! Le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas. Elle fronça les sourcils et revit en imagination la foule gaie et cynique de ses amis. Dans la vie, on devait naturellement faire une part à l'amour. Mais cela ne tirait pas à conséquence. On s'aimait et on se quittait.

Le sentiment que lui inspirait Rex Donaldson n'offrait rien de comparable à ces amours sans lendemain. Cette fois, il s'agissait d'un amour profond et durable. Elle ne pouvait plus se passer de Rex ! Tout en lui la fascinait : son air calme et son détachement des biens du monde, si peu en rapport avec sa propre morale, son esprit froid et scientifique, et aussi une certaine force intérieure dissimulée sous ses manières légèrement guindées. D'instinct, elle devinait le génie chez Rex Donaldson. Le fait que sa profession constituait le principal souci de son fiancé et que, tout en étant indispensable à son existence, elle se voyait reléguée au second plan, ne diminuait en rien l'attrait qu'il exerçait sur elle. Pour la première fois dans sa vie de femme égoïste, ardente au plaisir, Thérésa se contentait d'un rôle effacé. Pour Rex, elle se sentait prête à tout sacrifier… tout !

— Quel souci cette question d'argent ! soupira-t-elle. Si seulement tante Emily mourait, nous pourrions nous marier tout de suite. Vous auriez à Londres un laboratoire plein d'éprouvettes et de cochons d'Inde et vous ne seriez plus obligé de soigner les oreillons des enfants et le foie des vieilles dames.

Donaldson répliqua :

— Il n'y a aucune raison pour que votre tante ne vive pas encore de longues années, si elle se surveille.

Thérésa balbutia, découragée :

— Je le sais…

Dans une grande chambre à coucher aux lits jumeaux et meublée de vieux chêne, le docteur Tanios dit à sa femme :

— Je crois avoir suffisamment préparé le terrain. À ton tour, ma chérie.

Il versait de l'eau d'un antique pot en cuivre dans une cuvette en porcelaine rose. Assise devant la table de toilette,

Bella Tanios constatait avec peine que sa coiffure ne ressemblait nullement à celle de Thérésa, malgré tous ses efforts pour se peigner comme sa cousine.

Au bout d'un moment, elle répondit à son mari :

— Je n'oserai pas demander de l'argent à tante Emily.

— Ce n'est pas pour toi, Bella, mais pour les enfants. Nos placements ont si mal réussi !

Le dos tourné, il ne vit point le rapide coup d'œil qu'elle lui lança, un coup d'œil furtif et apeuré. Elle répéta avec une douce obstination :

— Je préfère ne rien demander. Tante Emily n'est pas commode. Elle se montre parfois généreuse, mais elle n'aime pas qu'on la sollicite.

Tout en se séchant les mains, Tanios vint vers sa femme.

— Vraiment, Bella, je ne te reconnais plus. Pourquoi avons-nous fait ce voyage ?

Elle murmura :

— Je ne pensais pas que c'était pour demander de l'argent…

— Ne disais-tu pas que, sans l'aide de ta tante, il nous serait impossible de donner aux enfants une éducation convenable ?

Bella Tanios ne souffla mot. Mal à l'aise, elle allait et venait dans la chambre. Son visage reflétait ce doux entêtement que connaissent, à leurs dépens, nombre d'hommes intelligents mariés à des femmes stupides. Enfin, elle balbutia :

— Peut-être tante Emily proposera-t-elle elle-même…

— Possible, mais jusqu'ici rien ne le laisse prévoit.

— Si nous avions amené les enfants, tante Emily aurait certainement beaucoup aimé notre Mary. Et Edouard est si intelligent !

Tanios répliqua d'un ton sec :

— Ta tante ne m'a pas l'air d'aimer particulièrement les enfants. Il vaut sans doute mieux qu'ils ne soient pas ici.

— Oh ! Jacob…

— Oui, ma petite, je saisis ta pensée, mais ces vieilles filles anglaises ont le cœur desséché. Elles sont insensibles. Toi et moi, nous voulons le bien de nos enfants, n'est-ce pas ? Il ne serait pas difficile à miss Arundell de nous aider un peu à payer l'éducation d'Edouard et de Mary.

— Oh ! je t'en prie, Jacob, pas cette fois. Ce serait maladroit. Je préfère ne rien demander.

Tanios se tenait derrière elle. Il lui entoura les épaules de son bras. Elle frissonna légèrement, puis se raidit.

D'une voix charmeuse, son mari lui murmura l'oreille :

— Bella, je pense que tu m'écouteras, comme d'habitude. Tu finis toujours par céder. Oui, j'espère que tu feras ce que je te demande.

CHAPITRE III

L'ACCIDENT

On était au mardi après-midi. La porte donnant sur le jardin était ouverte. Miss Arundell, debout sur le seuil, lançait la balle de Bob jusqu'au bout de l'allée. Le chien se précipitait pour l'attraper.

— Encore une fois, Bob, dit Emily Arundell, une bonne fois et ce sera la dernière.

La balle roula le long de l'allée et Bob courut après elle à toute vitesse. Il la prit dans sa gueule et la rapporta à sa maîtresse. Miss Arundell se baissa pour ramasser la balle que Bob venait de déposer à ses pieds, puis rentra dans la maison, suivie du chien. Elle referma la porte du jardin, entra au salon, Bob toujours sur ses talons, et remit la balle dans le tiroir. Elle jeta un coup d'œil à la pendule. Il était six heures et demie.

— Reposons-nous un peu avant le dîner, Bob.

Elle monta dans sa chambre, accompagnée par le terrier.

Étendue sur un grand divan recouvert de cretonne, avec Bob à ses pieds, miss Arundell soupira d'aise. On était au mardi et ses invités s'en allaient le lendemain. Au cours de cette semaine, elle n'avait certes rien découvert qu'elle ne sût déjà, mais elle eût aimé pouvoir oublier ce qu'elle savait. Elle se dit : « Je vieillis sans doute… » Puis, avec une surprise désagréable, elle constata : « Je suis vieille… » Elle ferma les yeux et se reposa pendant une demi-heure. Puis sa vieille femme de chambre, Ellen, lui ayant monté de l'eau chaude, elle se prépara pour le dîner.

Ce soir-là, le docteur Donaldson dînait à Littlegreen. Emily Arundell désirait avoir l'occasion de l'étudier de près. Elle ne pouvait croire que la fantasque Thérésa consentît à épouser ce jeune pédant. D'autre part, il lui semblait bizarre qu'il désirât

prendre Thérésa pour femme. La soirée s'avançait et miss Arundell n'arrivait pas à mieux connaître le docteur Donaldson. Il se montrait poli, cérémonieux, mais très ennuyeux. Elle partageait l'avis de miss Peabody. En son for intérieur, elle répéta la phrase de son amie : « De notre temps, on ne l'aurait même pas regardé. »

À dix heures, le docteur Donaldson prit congé. Dès qu'il fut parti, miss Arundell annonça qu'elle allait se coucher. Elle monta à sa chambre et ses invités ne tardèrent pas à l'imiter. Ce soir, tous semblaient très calmes. Miss Lawson resta après les autres pour remplir les derniers devoirs de sa charge : faire sortir le chien, couvrir les braises, placer le garde-feu et rouler le tapis devant le foyer, de crainte d'incendie. Cinq minutes plus tard, légèrement essoufflée, elle pénétra dans la chambre de sa maîtresse.

— Je crois n'avoir rien oublié, dit-elle, posant sur la table son sac à ouvrage et un livre. J'espère que ce livre vous intéressera. La libraire n'avait aucun de ceux que vous aviez inscrits sur la liste, mais elle m'a assuré que celui-ci vous plairait.

— Cette femme est stupide, dit Emily Arundell. Je ne connais personne qui ait plus mauvais goût en fait de lecture.

— Mon Dieu ! Excusez-moi. J'aurais peut-être mieux fait…

— Taisez-vous ! Ce n'est pas votre faute. Puis, elle ajouta, aimable :

— J'espère que vous vous êtes amusée tantôt, Minnie ?

La figure de miss Lawson se détendit en un sourire. Elle parut rayonnante de joie, et presque rajeunie.

— Oh ! oui, merci ! Vous êtes bien bonne de m'avoir donné ce congé. J'ai passé un excellent après-midi chez des amies. Nous avons d'abord fait parler la planchette et réellement… elle a écrit plusieurs messages… Julia Tripp nous a donné aussi une séance d'écriture automatique, où elle nous a transmis des nouvelles de l'Au-delà. C'est une réelle bénédiction de pouvoir communiquer avec les âmes…

Miss Arundell sourit.

— Mieux vaut que le pasteur ne vous entende pas.

— Oh ! miss Arundell, je vous assure qu'il n'y a rien de mal là-dedans. Je serais bien contente que Mr Lonsdale approfondisse lui-même la question. Il faut avoir vraiment l'esprit étroit pour condamner une chose que l'on ne connaît pas. Julia et Isabel Tripp sont des femmes si pures !

— Presque trop angéliques pour vivre sur cette terre, observa miss Arundell.

Emily ne prisait guère les demoiselles Tripp. Elle jugeait leurs toilettes ridicules, leur régime de fruits crus absurde et leurs manières affectées. Ces femmes n'avaient ni traditions, ni éducation ! Cependant, elle prenait un certain plaisir à leur crédulité et n'aurait pas voulu priver la pauvre Minnie de la distraction que lui procurait l'amitié de Julia et Isabel Tripp.

Pauvre Minnie ! Emily Arundell considérait sa demoiselle de compagnie avec une affection mêlée de mépris. Elle avait vu défiler près d'elle tant de ces femmes stupides, d'âge mûr… toutes les mêmes : bonnes, maniérées, obséquieuses et inintelligentes. Ce soir, la pauvre Minnie paraissait particulièrement excitée. Ses yeux brillaient et elle s'agitait à travers la chambre, déplaçant les objets sans trop savoir ce qu'elle faisait. Nerveuse, elle bégaya :

— J'au… j'aurais voulu… que… que… que vous assistiez à cette séance. Vous n'y croyez pas… Pourtant nous avons eu un message… pour E. A. Les initiales étaient parfaitement distinctes. C'était d'un homme, décédé il y a plusieurs années, un bel homme, un militaire. Isabel l'a vu nettement. Ce devait être le général Arundell, votre cher père. Un beau message, plein d'affection et d'encouragement. Il disait qu'avec la patience on arrivait à bout de tout.

— Voilà des sentiments que je ne lui connaissais pas ! répliqua miss Arundell.

— Oh ! mais nos chers disparus changent tellement – dans l'autre monde ! Là, tout est amour et compréhension. Ensuite la planchette a dit quelque chose à propos d'une clef. Je crois qu'il s'agissait de la clef de votre bureau. Ne serait-ce pas celle du meuble de Boule ?

— La clef de mon bureau ? s'écria miss Arundell, en proie à une curiosité subite.

— Oui… au sujet de papiers importants. Vous savez qu'on a découvert un testament grâce à un message invitant à regarder dans un certain meuble.

— Il n'y a jamais eu de testament dans le meuble de Boule, déclara miss Arundell, qui ajouta vivement : Allez vous coucher, Minnie. Vous êtes lasse. Moi aussi. Nous demanderons aux Tripp de venir un de ces soirs.

— Oh ! que je suis contente ! Bonne nuit, miss Arundell. Avez-vous tout ce qu'il vous faut ? J'espère que vous n'êtes pas trop fatiguée avec tout ce monde dans la maison. Demain je dirai à Ellen de bien aérer le salon et de secouer les rideaux. Le tabac laisse une telle odeur ! Vous avez été vraiment bonne de leur permettre de fumer au salon !

— On doit bien faire quelques concessions au modernisme, soupira Emily Arundell. Bonsoir, Minnie !

Demeurée seule, Emily Arundell se demanda si ces séances de spiritisme étaient vraiment bonnes pour Minnie. Elle l'avait trouvée agitée et les yeux trop brillants.

Cette histoire à propos de meuble de Boule intrigua miss Arundell. Tout en se mettant au lit, elle sourit au souvenir d'une scène du passé. Après la mort de son père, on avait retrouvé la clef du meuble et lorsqu'on ouvrit le bureau de Boule, toute une montagne de bouteilles de brandy vides s'écroula dans la pièce ! C'était là un de ces petits faits, ignorés certainement de Minnie Lawson et des demoiselles Tripp, qui, après tout, vous faisaient croire qu'il y avait quelque chose dans le spiritisme…

Elle demeura éveillée dans son grand lit à colonnes. Depuis quelque temps, elle passait des nuits blanches. Le docteur Grainger lui conseillait de prendre un somnifère, mais elle ne voulait pas l'écouter. Les narcotiques étaient bons pour les gens douillets, incapables de supporter un bobo au doigt, un léger mal de dents ou la fatigue d'une nuit sans sommeil. Souvent elle se levait la nuit et errait sans bruit à travers la maison, prenait un livre, rectifiait l'arrangement des fleurs d'un vase, écrivait une lettre ou deux. Au cours de ses promenades nocturnes, elle sentait battre le cœur de la maison. Il lui semblait que des fantômes l'accompagnaient, les esprits de ses trois sœurs : Arabella, Matilda et Agnès, l'esprit de son frère Thomas, du cher

Thomas si gentil avant qu'une horrible femme ait mis le grappin sur lui. Et aussi parfois l'esprit du général Charles Laverton Arundell, ce tyran domestique, aux manières séduisantes, qui criait contre ses filles et les brutalisait, mais n'en conservait pas moins à leurs yeux l'auréole d'un héros et d'un homme du monde. On lui pardonnait volontiers ses « mauvais moments », suivant l'euphémisme employé par ses filles.

Cette nuit-là, miss Arundell songeait particulièrement au fiancé de sa nièce Thérésa. « Celui-là, du moins, ne s'adonnera pas à la boisson, se dit-elle. De toute la soirée il n'a bu que de l'orgeat ! De l'orgeat ! J'avais pourtant ouvert en son honneur une des vieilles bouteilles de porto de papa ! » Quant à Charles, il avait fait honneur au porto de son grand-père. Si seulement on pouvait compter sur Charles, se dit miss Arundell en poussant un soupir. Puis, sa pensée se reporta sur les événements de cette semaine. Une vague inquiétude s'emparait d'elle. En vain, s'efforça-t-elle de chasser les craintes troublantes. À demi soulevée sur sa couche, à la lueur de la veilleuse toujours allumée à son chevet, elle consulta sa montre. Une heure. Le sommeil ne venait pas.

Elle sortit du lit, enfila ses pantoufles et sa robe de chambre. Elle voulait descendre jeter un coup d'œil aux livres des dépenses hebdomadaires, tout prêts pour le règlement du lendemain matin. Silencieuse comme une ombre, elle quitta sa chambre et se faufila le long du couloir, où on laissait une lampe électrique allumée toute la nuit. Arrivée au haut de l'escalier, elle étendit la main pour saisir la rampe, lorsque sans raison apparente, elle fit un faux pas, perdit l'équilibre, et se trouva projetée au bas de l'escalier, la tête la première.

Le bruit de sa chute et ses cris réveillèrent toute la maisonnée. Les portes s'ouvrirent et les lumières jaillirent de tous côtés. Miss Lawson sortit précipitamment de sa chambre toute proche. Poussant des petits cris angoissés, elle descendit l'escalier. Un à un, les autres arrivèrent. D'abord Charles, bâillant et couvert d'une magnifique robe de chambre, Thérésa, revêtue de soie noire et Bella dans un kimono bleu marine, la tête hérissée de bigoudis.

Emily Arundell, étourdie par la chute, ne pouvait se relever. Son épaule et sa cheville lui faisaient mal. Elle discernait nettement les gens debout autour d'elle : la stupide Minnie Lawson gémissant et gesticulant, Thérésa, l'œil effaré, et Bella, la bouche ouverte, dans l'expectative. Elle entendit la voix de Charles, très lointaine, semblait-il…

— C'est la balle du chien ! Il a dû la laisser au haut de l'escalier et elle a glissé dessus. Tenez ! La voici !

Bientôt miss Arundell sentit la présence d'un personnage compétent qui écartait les autres, s'agenouillait près d'elle et la tâtait de ses mains fermes d'homme de science. Une vague de soulagement déferla sur son être. À présent, tout allait s'aplanir.

Le docteur Tanios prononçait d'une voix calme et rassurante :

— Tout va bien. Aucune fracture, seulement un ébranlement nerveux et quelques meurtrissures. Elle a eu de la chance.

Puis, la soulevant avec aisance, il la transporta dans sa chambre. Pendant une minute il lui tint le poignet et compta les pulsations. Il éloigna Minnie, qui pleurnichait toujours, en l'envoyant chercher de l'eau-de-vie et une bouillotte d'eau chaude.

Tourmentée par la douleur physique et le moral bouleversé, Emily Arundell éprouvait en ce moment une profonde reconnaissance envers Jacob Tanios. Il lui procurait cette sensation de confiance, cette certitude de guérison que tout médecin doit donner à ses patients. Elle avait conscience que quelque chose lui échappait… Mais elle ne devait pas s'y arrêter pour le moment. Elle boirait le cordial qu'on lui tendait et s'endormirait comme on le lui conseillait.

Cependant, il lui manquait quelque chose… quelqu'un. Bah ! Elle y penserait plus tard. – L'épaule lui faisait mal. Lorsqu'elle eut avalé le breuvage réconfortant, elle entendit le docteur Tanios assurer de sa voix chaude :

— À présent, tout va bien.

Et elle ferma les yeux.

Elle fut éveillée par un bruit familier, un aboiement doux et étouffé. Tout de suite, elle reprit son entière connaissance. Bob !

Vilain Bob ! Il aboyait devant la porte d'entrée, de ce ton de voix spécial qu'il prenait pour demander pardon à sa maîtresse d'être demeuré dehors toute la nuit. Miss Arundell tendit l'oreille. C'était bien cela. Elle entendit Minnie descendre pour ouvrir la porte au délinquant. Puis lui parvinrent les reproches inutiles de Minnie :

— Vilain petit Bob… Méchant petit Bobsie !

La dame de compagnie ouvrit une autre porte et Bob alla se coucher dans son panier sous la table de l'office. À ce moment précis, Emily Arundell comprit ce qui lui avait manqué à l'heure de son accident. C'était Bob ! Normalement, le chien aurait dû aboyer de l'office en entendant tout le remue-ménage causé par sa chute et l'arrivée précipitée des gens de la maison. Voilà donc ce qui avait préoccupé son subconscient. À présent, tout s'expliquait. Bob, lâché la veille au soir, était délibérément et sans vergogne parti à la recherche des aventures. De temps en temps, il commettait certaines infractions au code de la vertu. Le matin, il rentrait l'oreille basse, et témoignait d'un repentir si sincère qu'on ne pouvait vraiment lui tenir rigueur.

À présent miss Arundell espérait se reposer tranquillement. Tout rentrait dans l'ordre. Cependant autre chose vint la tourmenter. Qu'était-ce donc ? Ah ! Elle s'en souvenait. Il s'agissait de son accident. Charles avait dit qu'elle avait glissé sur la balle de Bob laissée en haut de l'escalier. La balle s'y trouvait réellement. Charles l'avait tenue dans sa main.

Emily Arundell souffrait de la tête. Son épaule lui faisait mal et son corps meurtri la torturait. Malgré ses douleurs, son esprit redevenait lucide. La confusion produite par le choc se dissipait et sa mémoire fidèle lui retraçait les faits survenus depuis six heures du soir jusqu'au moment où, au milieu de la nuit, elle se tenait au haut de l'escalier, prête à descendre. Un frisson d'horreur la parcourut. Elle devait sûrement se tromper. Après un accident, on peut avoir les idées brouillées. Elle essaya de se rappeler la sensation de la balle de Bob sous son pied. En vain… Au lieu de cela… « Je me fais des idées ridicules », pensa-t-elle.

Mais sa raison n'admit qu'un instant cette explication facile. Emily Arundell appartenait à l'époque victorienne, peu encline à un fol optimisme, et elle crut au pire.

CHAPITRE IV
MISS ARUNDELL ÉCRIT UNE LETTRE

On était au vendredi. Les invités avaient tous quitté Littlegreen le mercredi. À tous miss Arundell avait déclaré qu'elle préférait « rester tranquillement seule ». Pendant les deux jours qui s'écoulèrent après le départ de ses neveux, Emily Arundell demeura plongée dans ses réflexions, entendant à peine ce que lui racontait sa demoiselle de compagnie. Elle la regardait fixement et la priait de recommencer.

— La pauvre miss Emily ! soupirait Minnie Lawson. Elle a reçu un tel choc !

Puis, elle ajoutait avec une sorte de délectation devant le malheur qui éclaire certaines existences, d'autre part si ternes :

— Elle ne s'en remettra jamais.

Le docteur Grainger, au contraire, réconfortait sa patiente. Il lui promettait de la remettre sur pied pour la fin de la semaine. En plaisantant, il se plaignait qu'elle n'eût pas d'os brisés. Pour un autre médecin, elle constituait une médiocre cliente. Si tous ses malades lui ressemblaient, autant renoncer tout de suite à sa profession. Emily lui donnait la réplique avec humour. Le vieux docteur Grainger et elle étaient des amis de longue date et ils goûtaient toujours un vrai plaisir à converser ensemble.

Après le départ du médecin, le visage de la vieille dame se rembrunit. Elle songeait, répondant d'un air distrait aux questions de la brave Minnie Lawson. Puis, lasse des attentions de sa demoiselle de compagnie, elle l'envoya promener d'un ton hargneux.

— Pauvre petit Bobsie, murmurait miss Lawson, en regardant Bob couché au pied du lit de miss Arundell. Le pauvre Bobsie serait bien malheureux s'il savait ce qu'il a fait à sa pauvre, pauvre maîtresse !

— Voyons, Minnie, vous devenez folle, lui cria miss Arundell. Vous perdez le sens de la justice. Dans ce pays, vous êtes innocent tant que votre culpabilité n'a pas été prouvée…

— Pardon, nous savons…

— Nous ne savons rien du tout ! répliqua sa patronne. Cessez de vous rendre intéressante, Minnie, et gardez vos réflexions pour vous. Est-ce là une façon de se conduire dans une chambre de malade ? Allez-vous-en et envoyez-moi Ellen.

Résignée, miss Lawson sortit. Emily Arundell la suivait des yeux, tout en s'adressant des reproches. Minnie était bien agaçante, mais elle faisait de son mieux.

La malade reprit son air soucieux. Elle se sentait malheureuse. Cette vieille femme, à l'esprit vif, détestait l'inaction devant une situation donnée. En l'occurrence, elle hésitait à prendre une décision. Par moments, elle doutait du témoignage de ses sens et de la justesse de ses souvenirs. D'autre part, elle n'avait personne, absolument personne à qui se confier.

Une demi-heure plus tard, miss Lawson entra dans la chambre sur la pointe des pieds, tenant à la main une tasse de bouillon. Elle hésita, en voyant sa maîtresse les yeux fermés. Emily Arundell prononça soudain deux mots d'un ton si fort et si résolu que la brave Minnie faillit lâcher la tasse.

— Mary Fox ! avait dit la malade.

— Mary Box ! fit miss Lawson. Vous voulez voir Mary Box ? Qui est cette personne ?

— Vous devenez sourde, Minnie ? Je n'ai jamais parlé de Mary Box. J'ai dit Mary Fox. Cette femme que j'ai rencontrée l'année dernière à Cheltenham, la sœur d'un des chanoines de la cathédrale d'Exeter. Donnez-moi cette tasse. Vous avez tout renversé dans la soucoupe. Lorsque vous entrez dans une chambre, je vous en prie, ne marchez pas sur la pointe des pieds. Vous ne savez à quel point cela peut m'irriter. Descendez tout de suite et rapportez-moi l'annuaire de Londres.

— Je vous chercherai le numéro si vous voulez, Mademoiselle, ou l'adresse ?

— Je vous l'aurais demandé si je l'avais voulu. Faites ce que je vous commande. Apportez-moi l'annuaire et placez de quoi écrire sur ma table de chevet.

Ayant exécuté les ordres reçus, miss Lawson quittait la chambre, lorsque miss Arundell la rappela et lui dit :

— Vous êtes une brave fille, Minnie. Ne faites pas attention à mes criailleries. J'aboie, mais je ne mords pas. J'apprécie votre patience et votre dévouement.

Le visage empourpré, miss Lawson s'éloigna en balbutiant une phrase incohérente.

Assise sur son lit, miss Arundell écrivit une lettre. Elle rédigeait lentement et avec soin, s'arrêtant souvent pour réfléchir et soulignant certains passages. Elle remplit quatre pages et écrivit encore en travers, car on lui avait appris à économiser le papier. Enfin, satisfaite de son œuvre, elle poussa un soupir, signa sa missive et la fourra dans une enveloppe. Elle écrivit un nom sur cette enveloppe. Prenant une nouvelle feuille de papier, cette fois elle fit un brouillon, le relut, y apporta quelques ratures et modifications, puis en fit une copie au net. Consciente d'avoir bien exprimé sa volonté, elle glissa la feuille dans une enveloppe qu'elle adressa au nom de William Purvis, esq. notaire, à Harchester.

Elle reprit la première enveloppe portant le nom d'Hercule Poirot, ouvrit l'annuaire des téléphones et, ayant trouvé l'adresse du détective, elle l'ajouta.

Un léger coup à la porte. Vivement, miss Arundell fourra la lettre qu'elle finissait d'adresser – la lettre pour Hercule Poirot – dans la poche du sous-main. Elle ne tenait nullement à éveiller la curiosité de Minnie. Ayant répondu : « Entrez ! », elle reposa sa tête sur l'oreiller avec un soupir de soulagement. Ses dispositions étaient prises en vue de régler la situation.

CHAPITRE V

HERCULE POIROT REÇOIT UNE LETTRE

Les faits que je viens de relater ne me furent, naturellement, révélés que par la suite. Après l'interrogatoire des différents membres de la famille Arundell, je suis parvenu à les rétablir avec exactitude.

Poirot et moi, nous nous occupâmes de cette affaire dès réception de la lettre de miss Arundell.

C'était, je m'en souviens fort bien, par une matinée chaude et étouffante de la fin de juin.

Chaque matin, en prenant connaissance de son courrier, le détective Hercule Poirot effectuait une série de gestes routiniers. Il prenait chaque lettre, étudiait l'enveloppe et l'ouvrait proprement à l'aide de son coupe-papier. Après avoir parcouru la missive, il la lançait sur un des quatre tas derrière son pot de chocolat. Poirot buvait toujours du chocolat à son petit déjeuner : quelle détestable habitude ! Il exécutait ces gestes avec une telle régularité, que la moindre interruption dans leur rythme devait attirer mon attention. Placé près de la fenêtre, je regardais le mouvement de la rue. Récemment débarqué d'Argentine, je prenais un certain plaisir à me retrouver une fois de plus dans le brouhaha londonien. Tournant la tête, je dis en souriant :

— Poirot, voulez-vous me permettre de hasarder une petite remarque ?

— Enchanté, mon ami. Parlez !

Je pris un air important et déclarai :

— Ce matin vous avez reçu une lettre d'un intérêt particulier !

— Vous êtes un vrai Sherlock Holmes, mon cher ! En effet, vous avez raison.

J'éclatai de rire.

— C'est que, Poirot, je connais vos habitudes. Si vous lisez une lettre deux fois, cela signifie qu'elle réclame de vous une attention spéciale.

— Jugez-en par vous-même, Hastings.

Avec un sourire, mon ami me tendit la lettre en question. Plein de curiosité, je la saisis, mais je fis aussitôt la grimace. Les quatre pages étaient couvertes d'une fine écriture à peine lisible, de véritables pattes d'araignée et, sur deux pages, les lignes s'entrecroisaient.

— Est-il réellement nécessaire que je lise tout cela, Poirot ? demandai-je avec un soupir.

— Rien ne vous y oblige.

— Ne pourriez-vous me dire ce dont il s'agit ?

— Je préfère que vous vous formiez une opinion personnelle. En réalité, cette lettre ne nous apprend rien du tout.

Croyant à une exagération de Poirot, je me plongeai dans la lecture de la missive.

À M. Hercule Poirot.

Cher monsieur,

Après un long moment de doute et d'indécision, je vous écris (ces derniers mots raturés), *je me permets de vous écrire, espérant qu'il vous sera possible de m'aider dans une affaire d'une nature strictement privée* (ces deux derniers mots soulignés trois fois). *Votre nom ne m'est pas inconnu. Il fut prononcé devant moi par une certaine miss Fox, d'Exeter. Miss Fox n'a pas eu affaire à vous personnellement, mais elle racontait que la femme de son beau-frère – excusez-moi si je ne me souviens plus de son nom – avait parlé de votre bonté et de votre discrétion en des termes très élogieux.* (« Termes très élogieux » soulignés.) *Évidemment, je n'ai pas cherché à savoir la nature de l'enquête dont on vous avait chargé, mais j'ai*

compris qu'il s'agissait d'une affaire délicate et pénible (ces quatre derniers mots soulignés).

J'interrompis la lecture difficile de ces pattes d'araignée et demandai à mon ami :

— Dois-je continuer, Poirot ? Arrive-t-elle jamais au fait ?

— Poursuivez, mon cher. Patience !

Je me replongeai dans ma lecture.

Placée devant un dilemme angoissant, je souhaite que vous acceptiez de mener une enquête pour mon compte. Vous comprendrez aisément qu'une discrétion absolue est indispensable. En réalité, je désire ardemment (ces deux mots soulignés) *me tromper. On est parfois tenté de prêter trop d'attention à des faits qui peuvent s'expliquer de façon toute naturelle.*

— N'ai-je point oublié une page ? murmurai-je perplexe.

— Non, non, ricana Poirot.

— Ces phrases n'ont ni queue ni tête. De quoi veut-elle parler ?

— Continuez toujours.

Étant donné les circonstances, vous conviendrez, j'en suis certaine, qu'il m'est impossible de consulter quelqu'un à Market Basing (je jetai un coup d'œil à l'en-tête du papier à lettre : Littlegreen, Market Basing, Berkshire) *et vous comprendrez mon trouble actuel. Je me reproche sans cesse de lâcher la bride à mon imagination, mais je me sens toujours inquiète. J'attache peut-être une grande importance à ce qui, en réalité, n'en vaut pas la peine. Il me faut à tout prix tirer cette histoire au clair. Pour le moment, j'ai l'esprit agité et ma santé s'en ressent, d'autant plus qu'il m'est impossible d'en parler à qui que ce soit,* (« d'en parler à qui que ce soit », souligné d'un trait épais.) *Dans votre sagesse, vous conclurez sans doute que tout cela ne rime à rien et que les faits peuvent s'expliquer d'une manière tout à fait innocente* (« innocente », souligné) *Cependant, depuis l'incident de la balle du chien, je vis dans le*

doute et l'inquiétude. Je désire connaître votre point de vue sur cette affaire. Votre avis me soulagerait d'un grand poids. Voulez-vous avoir l'obligeance de m'indiquer le montant de vos honoraires et de m'aider de vos conseils ?

Je vous répète, personne ici n'est au courant de l'affaire. Les faits peuvent paraître sans importance, mais ma santé est mauvaise et de tels tourments finiront par me tuer. Plus j'y songe et plus je suis convaincue de ne pas me tromper. Naturellement, je n'en soufflerai mot à personne. (Cette phrase soulignée.)

Dans l'attente de votre prompte réponse, je vous prie d'agréer, etc.

EMILY ARUNDELL.

Je tournai et retournai la lettre entre mes mains, regardant les pages l'une après l'autre.

— Poirot, prononçai-je enfin, que signifie tout ce fatras ?

Mon ami haussa les épaules.

— Je voudrais pouvoir vous répondre.

Je lançai la lettre sur la table d'un geste impatient.

— Quelle femme ! Pourquoi Mrs Arundell… ou miss Arundell ?

— Miss, il me semble. Cette lettre a été écrite par une célibataire.

— Oui, m'écriai-je, par une vieille fille ridicule. Pourquoi ne dit-elle pas de quoi il s'agit ?

Poirot soupira.

— Comme vous le dites, Hastings, je vois là un déplorable manque d'ordre et de suite dans les idées. Or, sans ordre et sans méthode…

— Pourtant, Poirot, vous avez lu deux fois cette lettre. Vraiment, je ne vous comprends plus.

Poirot sourit.

— Vous, Hastings, vous auriez jeté cette lettre au panier ?

— Sans aucun doute. Il est vrai que j'ai l'esprit lourd, mais je ne vois rien d'intéressant dans cette lettre.

— Il existe pourtant une chose assez curieuse, qui m'a frappé tout de suite.

— Attendez ! m'écriai-je. Ne me dites rien. Voyons si je puis la découvrir par moi-même.

J'examinai la lettre sous toutes ses faces, puis je hochai la tête.

— Non, je ne vois rien. La dame a eu la frousse. À tort ou à raison ? Il serait difficile de le savoir. À moins que votre instinct…

Poirot leva la main et dit d'un air offusqué :

— L'instinct ! Vous savez que je déteste ce mot. *Quelque chose me dit…* Jamais de la vie ! Je raisonne. J'emploie les petites cellules grises. Il y a dans cette lettre un point intéressant que vous négligez complètement, Hastings.

— Tant pis ! Je donne ma langue au chat.

D'une voix calme, Poirot déclara :

— Le point intéressant est la date.

— La date ?

Je ramassai la lettre. Sur le côté gauche, en haut, je lus : *17 avril.*

— En effet voilà qui est bizarre. 17 avril.

— Et nous sommes au 28 juin, Hastings. C'est curieux, n'est-ce pas ? Plus de deux mois se sont écoulés.

Je hochai la tête, incrédule.

— Cela ne signifie pas grand-chose. Une erreur. Elle a écrit avril au lieu de juin.

— Même alors la lettre serait vieille de dix ou douze jours, chose assez surprenante. Mais vous vous trompez, Hastings. Voyez la couleur de l'encre. Cette lettre a été écrite il y a plus de dix ou onze jours. Le 17 avril est bien la date exacte. Mais pourquoi cette lettre n'a-t-elle pas été mise à la boîte le jour même ?

Je haussai les épaules.

— C'est simple. La vieille demoiselle a changé d'idée.

— En ce cas, pourquoi n'a-t-elle pas détruit sa missive ? Pourquoi l'avoir conservée et expédiée au bout de deux mois ?

Devant la difficulté de répondre à cette question, je me contentai de hocher la tête.

Il alla vers son secrétaire et prit une plume.

— Vous comptez répondre à cette lettre ? lui demandai-je.

— Oui, mon ami.

Dans la pièce silencieuse, on n'entendait que le grincement de la plume de Poirot. Il faisait une chaleur étouffante ce matin-là. Une odeur de poussière et de goudron entrait par la fenêtre.

— Non ! s'écria soudain Poirot en cessant d'écrire. Ce n'est pas ainsi qu'il faut opérer.

Il déchira la lettre en deux et jeta les morceaux au panier.

— Autant s'atteler tout de suite à la besogne ! Allons-y, mon ami.

— Vous songez à vous rendre à Market Basing ?

— Pourquoi pas ? On étouffe à Londres, aujourd'hui. Allons respirer l'air de la campagne.

J'avais acheté une Austin d'occasion, et je proposai à mon ami de le conduire à Market Basing en automobile.

— Parfait ! Un temps merveilleux pour se promener en auto. Inutile de prendre un cache-nez. Un léger pardessus, une écharpe de soie…

— Mon cher ami, nous n'allons pas au Pôle Nord ! protestai-je.

— Il faut se méfier des refroidissements, déclara Poirot d'un ton sentencieux.

— Un jour comme celui-ci ?

Sans écouter mes protestations, il endossa un pardessus marron et s'enveloppa le cou d'une écharpe de soie blanche. Puis, ayant soigneusement mis le timbre mouillé à sécher sur un buvard, il me suivit au-dehors.

CHAPITRE VI
VISITE À LITTLEGREEN

Notre course nous prit une heure et demie et il était près de midi lorsque nous arrivâmes à la petite ville de Market Basing. Placée autrefois sur une route importante, aujourd'hui elle se trouve à une distance de cinq kilomètres environ de la grande voie de circulation moderne. Elle garde un air de vieille noblesse et de sereine dignité. Sa rue principale, très large, et sa vaste place du marché semblent déclarer au visiteur : « J'étais autrefois une grande ville et je le demeure encore pour les personnes raisonnables et éduquées. Que le monde moderne, épris de vitesse, se lance sur la nouvelle route ; moi, je reste le témoin d'une époque où solidité et beauté marchaient de pair. »

Dans le parc à automobiles, au milieu de la place, on ne voyait que quelques véhicules. J'y installai mon Austin. Poirot laissa ses vêtements superflus à l'intérieur de l'auto et jeta un coup d'œil dans sa glace de poche pour vérifier la belle ordonnance de ses moustaches flamboyantes. Nous étions prêts à commencer notre enquête.

Pour une fois, la question posée à une passante ne reçut pas la réponse habituelle : « Excusez-moi, mais je suis étranger dans cette ville. » Il n'existait probablement pas d'étrangers à Market Basing. Poirot et moi (surtout Poirot) ne passerions pas inaperçus. J'avais déjà l'impression que nos silhouettes se détachaient de façon incongrue sur ce décor vieillot d'une cité anglaise demeurée fidèle à ses traditions.

— Littlegreen ? dit l'homme, un individu à la forte carrure et aux yeux bovins qui nous dévisageaient d'un air pensif. Montez tout droit la Grand'Rue et vous verrez la propriété sur votre gauche. Il n'y a rien d'écrit sur la grille, mais c'est la première maison après la banque. Vous ne pouvez vous tromper.

Nous nous remîmes en route sous le regard insistant du personnage.

— Je me sens tout à fait étranger dans cette ville, fis-je remarquer à Poirot. Quant à vous, mon cher, vous y faites l'effet d'un oiseau exotique.

— Cela se voit donc que je suis un étranger ?

— Je vous crois !

— Je me fais pourtant habiller par un tailleur anglais, balbutia Poirot.

— L'habit n'est pas tout. Vous ne sauriez le nier, mon cher, votre personnalité tranche sur le commun des mortels. Je m'étonne même que ce fait n'ait pas entravé votre carrière ?

Poirot soupira.

— Cela vient de ce que vous partagez le préjugé vulgaire selon lequel un détective est nécessairement un individu qui porte une fausse barbe et se dissimule derrière un pilier ! La fausse barbe, c'est vieux jeu et jouer à cache-cache est le propre des détectives de second ordre. À un Hercule Poirot, il suffit de s'asseoir dans un fauteuil et de réfléchir.

— Et voilà sans doute pourquoi nous suivons cette rue sous une chaleur accablante, par une journée torride.

— Bien répondu, Hastings ! Pour une fois, je l'admets, vous me rivez mon clou.

Nous trouvâmes aisément Littlegreen, mais là, une déception nous attendait : sur la grille, une pancarte d'agence immobilière.

Soudain un aboiement attira notre attention.

La haie, peu épaisse en cet endroit, nous laissait voir le chien, un fox-terrier au poil long et raide. Dressé sur ses pattes largement écartées, il semblait prendre plaisir à se faire entendre. Animé des meilleures intentions, il paraissait vouloir se faire excuser :

— Voyez comme je suis bon chien de garde. Mais ne faites pas attention ! Je m'amuse, tout en remplissant mon devoir. J'aboie simplement pour faire savoir qu'il y a un chien dans la maison. Je m'ennuierais autrement. Vous allez entrer, j'espère. La vie est si monotone ; je voudrais bavarder un peu.

— Allons, fiston ! lui dis-je en avançant le poing entre les barreaux.

Allongeant le cou, il renifla d'un air soupçonneux, puis remua gentiment la queue en laissant échapper quelques courts aboiements, comme pour me dire :

— Nous n'avons pas encore été présentés l'un à l'autre. Mais je vois que vous avez les bonnes manières.

— Bon vieux copain ! lui dis-je.

— Ouaou ! fit le terrier, aimable.

— Eh bien, à quoi pensez-vous, Poirot ? fis-je, me tournant vers son ami.

Son visage reflétait une expression bizarre, que je ne pouvais définir, une sorte de joie contenue.

— L'incident de la balle du chien, murmura-t-il. Du moins, voici le chien.

— Ouaou ! répéta notre nouvel ami. Puis il s'assit sur son train de derrière, ouvrit largement la gueule pour bâiller et nous regarda, plein d'espoir.

— Et où allons-nous, à présent ? demandai-je à Poirot.

Le chien semblait vouloir poser la même question.

— Parbleu… chez messieurs… messieurs Gablrer et Stretcher.

La pancarte disait, en effet, de s'adresser au bureau de Messrs Gabler et Stretcher.

L'agence Gabler et Stretcher se trouvait située sur la place du Marché. Nous pénétrâmes dans un bureau sombre où nous accueillit une jeune fille aux yeux éteints.

— Bonjour, dit poliment Poirot.

À ce moment, la jeune personne parlait au téléphone, mais d'un geste, elle désigna une chaise et Poirot s'assit. Je cherchai moi-même un siège et m'approchai.

— Je ne saurais vous l'affirmer, disait la jeune fille au téléphone. Non, j'ignore les conditions… Pardon ? Oh ! l'eau courante ? Je crois bien qu'elle est installée, mais je n'en suis pas certaine… Je regrette beaucoup, mais il est sorti… Je ne sais pas… Oui, je lui dirai de vous téléphoner… Comment ?… 8135 ? Je ne comprends pas bien. Oh !… 8935… 39… Oh ! 5135.

Entendu, il vous appellera… après six heures… Oh ! pardon, avant six heures… Merci.

Elle raccrocha le récepteur, inscrivit 5319 sur son carnet et tourna vers Poirot un regard vaguement interrogateur. Poirot alla droit au but.

— Je remarque qu'il y a une maison à vendre au bout de la ville.

— Pardon ?

— Une maison à vendre ou à louer, prononça lentement Poirot. Littlegreen.

— Oh ! Littlegreen, répéta la jeune fille. Vous voulez parler de Littlegreen ?

— C'est bien ce que j'ai dit, fit Poirot.

La jeune personne sembla effectuer un pénible effort mental, puis annonça :

— Mr Gabler est sûrement au courant de l'affaire.

— Puis-je voir Mr Gabler ?

— Il est sorti, répondit la jeune fille, l'air satisfait d'elle-même.

— Savez-vous quand il rentrera ?

— Je ne saurais dire.

— Vous me comprenez, n'est-ce pas ? Je désire louer une propriété dans les environs.

— Parfaitement, fit la secrétaire d'un ton tout à fait indifférent.

— Et Littlegreen semble répondre à ce que je cherche. Pouvez-vous me donner quelques renseignements sur la maison ?

— Des renseignements ?

— Des renseignements sur Littlegreen.

À contrecœur, elle ouvrit un tiroir et en tira une liasse de papiers non classés.

Puis elle appela :

— John !

Un grand garçon efflanqué, assis dans un coin, leva la tête.

— Oui, mademoiselle.

— Avez-vous quelques renseignements sur…, comment avez-vous dit ?

— Littlegreen, prononça très distinctement Poirot.

— La photographie de la propriété est sur ce mur, déclarai-je en levant le doigt.

La jeune fille me lança un regard froid.

— Savez-vous quelque chose sur Littlegreen, John ?

— Non, mademoiselle. La fiche doit être dans le classeur.

— Je regrette infiniment, dit la jeune fille de l'air le plus insouciant du monde. Nous avons dû donner la fiche au dehors.

— Dommage, fit Poirot.

— Mais nous avons un très joli bungalow de l'autre côté de la ville : deux chambres à coucher, un salon…

— Non, merci. Je voudrais savoir le montant du loyer de Littlegreen.

— Cette propriété n'est pas à louer, déclara la secrétaire, abandonnant son air de complète ignorance et heureuse de contredire son interlocuteur. Elle est seulement à vendre.

— La pancarte porte : À vendre ou à louer.

— Je n'en sais rien, mais c'est seulement à vendre.

À ce point de la discussion, la porte s'ouvrit et un homme d'âge mûr, aux cheveux gris, entra précipitamment. Son œil vif s'éclaira à notre vue et ses sourcils interrogèrent l'employée.

— Voici Mr Gabler, annonça la jeune fille.

Mr Gabler ouvrit la porte de son bureau et prononça d'un ton cérémonieux :

— Veuillez entrer, messieurs.

D'un geste ample, il nous désigna deux fauteuils et, assis devant un grand bureau, il nous demanda :

— Que puis-je faire pour vous être agréable, messieurs ?

Persévérant, Poirot soumit sa requête.

— Je désire quelques renseignements sur Littlegreen…

Sans le laisser poursuivre, Mr Gabler se lança dans un vrai discours :

— Ah ! Littlegreen. Quelle propriété magnifique ! Une affaire superbe ! Elle vient d'être mise sur le marché. Sachez, messieurs, qu'il est rare de trouver une maison de cette importance à un prix aussi bas. Le goût revient aux constructions solides. Les gens en ont assez de ces maisons à bon marché. On veut de la bonne bâtisse, honnête et

confortable. Littlegreen ne restera pas longtemps entre nos mains. C'est une affaire qui s'enlèvera tout de suite. Un membre du Parlement est venu visiter cette propriété samedi dernier. Il y tient tellement qu'il revient ici à la fin de la semaine. Il y a aussi un agent de change qui la convoite. De nos jours, on cherche le calme et les gens qui viennent habiter la campagne choisissent des habitations loin des grandes routes. L'architecte qui a construit Littlegreen connaissait son métier. Nous ne conserverons pas longtemps Littlegreen sur nos livres.

Mr Gabler s'arrêta pour reprendre haleine.

— Cette maison a-t-elle souvent changé de propriétaires au cours de ces dernières années ? s'enquit Poirot.

— Au contraire. Elle est demeurée dans la même famille depuis plus de cinquante ans. Des gens très respectés dans la ville. Des dames de la vieille école.

Il se leva d'un bond, ouvrit la porte et appela :

— Miss Jenkins ! Les renseignements sur Littlegreen… Vite !

Il revint à son bureau.

— Je désire acquérir une propriété dans la campagne et pas trop loin de Londres, dit Poirot. Je ne voudrais pas la pleine campagne…

— Parfaitement… parfaitement ! Les servantes se déplaisent dans les propriétés trop isolées. Ici, vous avez l'avantage de la campagne, sans en avoir les inconvénients.

Miss Jenkins entra sans bruit et plaça une feuille de papier dactylographiée devant son patron, qui la congédia d'un signe de tête.

— Nous y voici, annonça Mr Gabler, lisant avec une vitesse acquise par l'habitude : maison de style. Quatre pièces de réception, huit chambres à coucher avec cabinets de toilette, cuisine et offices spacieux, vastes dépendances, écuries, etc. Eau courante, jardins à l'ancienne mode, ne nécessitant pas de grandes dépenses ; en tout cent cinquante ares, deux tonnelles etc., etc. Prix à débattre : 2 850 livres.

— Pouvez-vous me donner la permission de visiter ?

— Certes, cher monsieur. Votre nom et votre adresse ?

Mr Gabler se mit à écrire d'une écriture pompeuse.

À ma grande surprise, Poirot se fit appeler M. Parotti.

— Nous avons dans nos livres deux ou trois autres propriétés susceptibles de vous intéresser, ajouta Mr Gabler.

Poirot accepta ces nouvelles adresses.

— Peut-on visiter Littlegreen à toute heure du jour ? demanda-t-il ?

— Certainement, cher monsieur. Les servantes sont toujours là. Je pourrai leur donner un coup de téléphone. Y allez-vous tout de suite ? Ou après le déjeuner ?

— Plutôt après le déjeuner.

— Bien. Je leur dirai de vous attendre vers deux heures. Cela vous va-t-il ?

— Merci. Vous disiez que la propriétaire de la maison était… une miss Arundell, il me semble ?

— Non. Lawson. Miss Lawson est la propriétaire actuelle. La pauvre miss Arundell est morte récemment. Voilà pourquoi la maison est en vente. Mais je vous assure qu'elle sera vite enlevée. Entre nous, si vous voulez faire une offre, ne perdez pas de temps, je vous ai averti : il y a déjà deux acquéreurs sur cette affaire et cela ne me surprendrait guère si l'un ou l'autre faisait une offre ces jours-ci. Chacun sait que l'autre la veut. Vous comprenez ? Rien de tel que la concurrence pour stimuler les gens. Ah ! Cela m'ennuierait de la voir vous passer devant le nez !

— Miss Lawson est-elle pressée de vendre ?

D'un ton confidentiel, Mr Gabler expliqua :

— La propriété est trop grande pour elle…, une vieille femme seule. Elle veut s'en débarrasser pour habiter Londres. C'est très compréhensible. Voilà pourquoi le prix est si bas.

— Se laisserait-elle tenter par une offre raisonnable ?

— Mais oui, monsieur. Dites votre prix et ouvrez la discussion. Mais, croyez-moi, nous n'aurons aucune difficulté à obtenir la somme qu'elle demande. Il faut compter au bas mot six mille livres pour construire pareille maison, sans parler de la valeur du terrain et de l'emplacement.

— Miss Arundell n'est-elle pas morte subitement ?

— Oh ! non. Elle avait plus de soixante-dix ans et depuis longtemps sa santé n'était pas brillante. La dernière de la famille. Peut-être connaissez-vous la famille ?

— Je connais des personnes du même nom… sans doute des parents des Arundell de Market Basing.

— Probablement. Elles étaient quatre sœurs. L'une d'elles se maria sur le tard et les autres vécurent ici. Des dames de l'ancien temps. Miss Emily était la dernière, une personne très respectée dans la ville.

Il se pencha en avant et remit à Poirot le mot d'introduction pour visiter Littlegreen.

— Vous repasserez me dire ce que vous en pensez, n'est-ce pas ? Évidemment, il conviendra de moderniser un peu çà et là. Une salle de bains ou deux, en somme peu de choses !

Nous prîmes congé de Mr Gabler et, en le quittant, nous entendîmes miss Jenkins annoncer :

— Mrs Samuel a téléphoné, monsieur. Elle vous prie de l'appeler… Holland 5391.

Si j'ai bonne mémoire, ce numéro n'avait rien de commun avec celui que la secrétaire avait noté sur son bloc ni avec celui que la cliente avait donné au téléphone.

J'eus l'impression que miss Jenkins se vengeait d'avoir dû remettre les renseignements concernant Littlegreen.

CHAPITRE VII

DÉJEUNER CHEZ GEORGE

Lorsque nous nous retrouvâmes sur la place du Marché, je remarquai le sourire de Poirot.

— Mr Gabler sera bien déçu, lui dis-je. Il s'imagine vous avoir vendu la maison.

— Certes, je lui réserve une grande déception.

— Nous pourrions déjeuner ici avant de rentrer à Londres, à moins que vous ne connaissiez un endroit où l'on mange bien sur la route ?

— Mon cher Hastings, je n'ai pas l'intention de quitter Market Basing tout de suite. Il me reste encore beaucoup à faire.

Je le regardai, étonné.

— Mais, mon cher, m'écriai-je, nous faisons fiasco. La vieille demoiselle est morte.

— Précisément.

La façon dont il prononça ce dernier mot me rendit perplexe et je le dévisageai avec insistance. De toute évidence, il avait une idée derrière la tête au sujet de cette lettre incohérente.

— Voyons, Poirot, si elle est morte, à quoi bon vous occuper de son affaire ! Elle a emporté son secret dans la tombe. L'affaire est enterrée avec elle.

— Comme vous vous débarrassez aisément de ce qui vous gêne, mon cher Hastings ! Une affaire n'est pas terminée tant qu'Hercule Poirot s'y intéresse.

L'expérience aurait dû me convaincre de l'inutilité de discuter avec Hercule Poirot. Imprudemment, je poursuivis :

— Puisqu'elle est morte…

— Justement, justement, justement. Vous ne cessez de me répéter le point essentiel sans prêter attention au sens de vos

paroles. N'attachez-vous donc aucune importance à ce fait : miss Arundell est morte ?

— Mais mon cher Poirot, son décès s'explique de façon naturelle et n'offre rien d'extraordinaire. Mr Gabler vous l'a bien dit.

— Il a aussi affirmé que je ferais une excellente affaire en achetant Littlegreen pour 2 850 livres. Faut-il le croire sur parole ?

— Non. J'ai l'impression que Gabler désire surtout vendre la propriété. Sans doute cette maison manque tout à fait de confort moderne et il conviendra de la transformer de la cave au grenier. Je parie que sa cliente s'en débarrassera à un prix inférieur. Ces grandes bâtisses avec façade sur rue sont très difficiles à vendre.

— Eh bien ! alors, fit Poirot. Ne me dites plus « Gabler vous l'a bien dit » comme si ce marchand de biens était un prophète, incapable de mentir.

Je me disposais à formuler une protestation, mais nous franchissions le seuil de l'auberge et d'un emphatique « chut » ! Poirot m'en empêcha.

On nous conduisit dans la salle de café, une pièce de belles dimensions, aux fenêtres closes, et qui sentait le renfermé.

Un homme d'âge mûr, lent et poussif, s'occupa de nous. Nous devions être les seuls clients à déjeuner. On nous servit du mouton excellent, des choux aqueux et des pommes de terre mal préparées. De la compote de pommes insipide et de la crème renversée suivirent. Après le gorgonzola et les biscuits, le serviteur nous apporta deux tasses d'un breuvage médiocre baptisé café.

À ce moment, Poirot tira de sa poche le papier de Mr Gabler et demanda quelques indications au garçon.

— Je connais la plupart de ces maisons, monsieur, répondit le serviteur. Hemel se trouve à cinq kilomètres d'ici, sur la route de Benham, un petit coin tranquille. La ferme Naylor est à quinze cents mètres. Après l'auberge de la Tête du Roi, vous trouverez un sentier qui vous y mène tout droit. Bisset Grange ? Je ne connais pas ça ! Littlegreen est tout près, monsieur, à peine cinq minutes de marche.

— La maison est-elle en bon état ?

— Oh ! oui, monsieur. En parfait état, la toiture, les canalisations et tout le reste. Évidemment, elle est vieille et vous n'y trouverez pas le confort moderne. Mais quel beau jardin ! Miss Arundell aimait tant son jardin.

— À ce qu'on m'a dit, la propriété appartient à une miss Lawson.

— En effet. Miss Lawson était la dame de compagnie de miss Arundell. Celle-ci, en mourant, lui a tout laissé.

— Vraiment ? Sans doute n'avait-elle pas d'héritiers ?

— Ce n'est pas tout à fait cela, monsieur. Miss Arundell avait des nièces et un neveu. Mais voilà : miss Lawson demeurait toujours auprès d'elle et, vous savez, une vieille dame…

— Sans doute la maison formait-elle la majeure partie de l'héritage ? Il n'y avait peut-être pas beaucoup d'argent ?

Il m'a souvent été donné de remarquer que là où une question directe manquerait son but, une fausse allégation provoquait d'ordinaire un apport de renseignements sous la forme de contradiction.

— Mais si, monsieur ! Tout le monde a été surpris de la grosse fortune laissée par la vieille dame. Le testament a été publié dans les journaux et on a donné le chiffre et tout. Depuis des années, miss Arundell entassait ses revenus et elle a laissé trois ou quatre cent mille livres.

— On dirait un conte de fée ! La pauvre demoiselle de compagnie devient subitement très riche. Cette miss Lawson est-elle jeune et capable de jouir de cette grosse fortune qui lui tombe du ciel ?

— Oh ! non, monsieur, c'est une personne d'âge mûr.

Le ton dédaigneux dont il prononça le mot « personne » indiquait clairement que miss Lawson, ex dame de compagnie, n'avait guère fait impression à Market Basing.

— Le neveu et les nièces de miss Arundell ont dû être bien dépités, murmura Poirot.

— Certes, monsieur. Le coup a été plutôt rude. On ne s'y attendait guère et on en a beaucoup parlé à Market Basing. Certains prétendaient qu'il était injuste de léguer sa fortune à des personnes étrangères à la famille. D'autres déclaraient que

chacun a le droit de disposer de ses biens comme il l'entend. Il y a du pour et du contre.

— Miss Arundell habitait-elle ici depuis longtemps ?

— Elle et ses sœurs ont toujours vécu à Littlegreen avec le vieux général Arundell, leur père. Je ne me souviens guère de lui, mais il paraît que c'était un type. Il a réprimé la révolte des Cipayes, aux Indes.

— Combien avait-il de filles ?

— Trois, il me semble, ou plutôt quatre. Une était mariée. À Littlegreen, j'ai vu miss Matilda, miss Agnès et miss Emily. Miss Matilda mourut la première, ensuite miss Agnès et enfin miss Emily.

— Tout récemment ?

— Oui, au début de mai… ou à la fin d'avril.

— Était-elle souvent malade ?

— Sa santé laissait à désirer. L'année dernière elle eut la jaunisse et faillit mourir. Elle resta toute jaune comme un citron longtemps après. Depuis cinq ou six ans, elle ne se portait pas très bien.

— Avez-vous de bons médecins dans le pays ?

— Nous avons le docteur Grainger. Il exerce ici depuis une quinzaine d'années et tout le monde le consulte. C'est un vieux maniaque, mais un bon médecin. Il a pris un jeune associé, le docteur Donaldson. Celui-ci est plus à la page et certains le préfèrent. Il y a aussi le docteur Harding, mais il n'a guère de clientèle.

— Le docteur Grainger était sans doute le médecin de miss Arundell ?

— Bien sûr. Il l'a plusieurs fois tirée d'affaire. Il est de ces médecins qui vous obligent à vivre, que vous le vouliez ou non.

Poirot acquiesça de la tête et remarqua :

— Mieux vaut connaître un pays avant de s'y installer. Avoir un bon médecin sur place est une chose capitale.

— Je suis bien de votre avis, monsieur.

Poirot régla la note et y ajouta un généreux pourboire.

— Merci, monsieur. Merci beaucoup. J'espère que vous vous fixerez à Market Basing.

— Je le souhaite également, répondit Poirot sans sourciller.

Nous quittâmes l'auberge.

— Cette fois, votre curiosité est-elle satisfaite, Poirot ? demandai-je à mon ami, lorsque nous nous retrouvâmes dans la rue.

— Pas encore, mon cher.

Il choisit une direction inattendue.

— Où allons-nous, à présent ?

— À l'église, Hastings. La visite pourrait nous apporter des révélations intéressantes. Quelque vieux monument…

Je hochai la tête, incrédule. Poirot s'attarda peu à l'intérieur de la vieille église. Spécimen curieux de l'art gothique flamboyant, les restaurations trop consciencieuses de l'époque victorienne lui avaient ôté une partie de son cachet. Ensuite, Poirot erra dans le cimetière, lisant çà et là quelques épitaphes, commentant le nombre des morts dans une même famille et s'amusant à répéter les noms aux assonances bizarres. Je n'éprouvai aucune surprise lorsque je le vis s'arrêter devant une sépulture imposante, but de ses recherches, j'en étais certain.

Sur une plaque de marbre on lisait plusieurs inscriptions :

À LA MÉMOIRE DE
JOHN LAVERTON ARUNDELL
Général de l'Armée des Indes
décédé dans la paix du Seigneur, le 19 mai 1888
à l'âge de soixante-neuf ans
« Combats pour le droit de toutes tes forces »
et de
MATILDA ANN ARUNDELL
décédée le 10 mars 1912
« Je me lèverai pour aller à mon père »
et de
AGNÈS GEORGINA MARY ARUNDELL
décédée le 20 novembre 1921
« Demande et tu recevras »
et de
EMILY HARRIET LAVERTON ARUNDELL
décédée le 1er mai 1936
« Ta volonté soit faite »

Poirot demeura un moment à regarder ces dernières lignes. Il prononça doucement :

— Premier mai… premier mai… Et aujourd'hui 28 juin, je reçois sa lettre. Ce retard nécessite une explication. Vous le voyez, à présent, Hastings ?

Je m'en rendais compte, en effet. Ou plutôt, je comprenais que Poirot était décidé à en avoir le cœur net.

CHAPITRE VIII

VISITE DE LA MAISON

En sortant du cimetière, Poirot se dirigea d'un pas vif vers Littlegreen ; il assumait toujours le rôle de l'éventuel acquéreur. Tenant bien en vue, dans sa main, la liste remise par l'agent immobilier, où Littlegreen figurait en première ligne, il ouvrit la grille et monta l'allée jusqu'à la porte d'entrée.

Cette fois, le terrier ne se montra point, mais nous l'entendîmes aboyer à l'intérieur et à distance, sans doute du côté de la cuisine.

Bientôt un bruit de pas dans le vestibule répondit à notre coup de sonnette. La porte fut ouverte par une femme d'une soixantaine d'années, à l'air aimable, le type de la servante de l'ancien temps. Poirot présenta ses lettres de créance.

— Oui, monsieur, l'agent d'affaires a téléphoné. Voulez-vous entrer par ici, monsieur ?

Les persiennes, fermées lors de notre première visite, se trouvaient à présent ouvertes. Partout régnaient l'ordre et la propreté. De toute évidence, notre cicerone était une femme très consciencieuse.

— Voici le petit salon, monsieur.

Je jetai un regard approbateur dans cette pièce très agréable, aux larges baies donnant sur la rue. L'ameublement solide et ancien comprenait une bibliothèque et des sièges d'un style original.

Poirot et moi, nous adoptions l'attitude de gens à qui l'on fait visiter une maison. Immobiles, un peu mal à l'aise, nous murmurions des remarques de ce genre : « Très joli. » « Une pièce gaie. » « Le petit salon, dites-vous ? »

La servante nous fit traverser le vestibule et nous mena dans la pièce en face, beaucoup plus grande.

— La salle à manger, annonça-t-elle.

Ici triomphait le style de l'ère victorienne : lourde table en acajou, buffet massif d'un acajou pourpre aux portes ornées de grosses grappes de fruits sculptés, chaises imposantes recouvertes de cuir. Au mur étaient accrochés des portraits, sans doute des portraits de famille.

Le chien aboyait dans quelque coin de la maison. Bientôt ses cris redoublèrent et il arriva en courant dans le vestibule.

— Qui est entré dans cette maison ? Je le mettrai en pièces, semblait dire la voix de ce fidèle gardien.

Arrivé au seuil de la salle à manger, il renifla longuement.

— Oh ! Bob ! méchant petit chien ! s'exclama notre guide. N'ayez pas peur, messieurs. Il ne vous fera pas de mal.

De fait, Bob ayant reconnu les visiteurs, se montra très accueillant.

— Très heureux de vous voir, semblait-il dire, en reniflant nos chevilles. Excusez le bruit de tout à l'heure. Il me faut remplir mon devoir, et veiller à ne laisser pénétrer que des gens respectables. Je suis heureux de voir des visiteurs. Vous avez des chiens, il me semble ?

Cette dernière remarque s'adressait à moi et je me baissai pour caresser le brave animal.

— Un gentil petit chien ! dis-je à la servante. Est-il vieux ?

— Non, monsieur. Bob n'a guère plus de six ans. Il aime à jouer comme un petit chien. Il prend les pantoufles de la cuisinière et s'amuse drôlement. À l'entendre aboyer on le croirait méchant, mais il est très doux. La seule personne qu'il ne peut supporter, c'est le facteur. Le pauvre homme en a une peur bleue.

À présent, Bob flairait le bas du pantalon de Poirot. Son inspection terminée, il renifla longuement : « Pas mal ! Mais pas bien tendre pour les toutous. » Telle parut être son opinion.

Il revint vers moi et, la tête penchée de côté, m'interrogea du regard.

— Je ne comprends pas cette férocité des chiens pour les facteurs, observa la servante.

— Affaire de raisonnement, déclara Poirot. Le chien est un animal intelligent et il tire ses conclusions suivant son point de

vue personnel. Certaines personnes sont admises à entrer dans une maison et d'autres sont reçues à la porte. Un chien ne tarde pas à s'en rendre compte. Or, quel est l'individu qui frappe à votre porte deux ou trois fois par jour et n'en franchit jamais le seuil ? Le facteur. De toute évidence, un être indésirable, qu'on renvoie à ses affaires et qui, néanmoins, persiste à se présenter et à vouloir forcer l'huis. Dès lors, le devoir du chien est clair : aider à chasser cet intrus, et le mordre si possible. Voilà, vous en conviendrez, un raisonnement très logique de la part d'un chien.

Poirot considéra Bob avec admiration.

— Et celui-ci a l'air très fin, ajouta-t-il.

— Il est sûrement plus intelligent que bien des hommes, assura notre guide en jupons.

La servante ouvrit une porte toute grande et s'adressant toujours à Poirot, annonça :

— Le salon, monsieur.

Ce salon, où flottait un léger parfum de fleurs séchées, évoquait chez moi les souvenirs du passé. Sur les tapisseries, des guirlandes de roses finissaient de perdre leurs couleurs. Aux murs pendaient des aquarelles et de vieilles photographies dans de jolis cadres d'argent. Çà et là, des sujets de porcelaine : bergères et bergers fragiles, des coussins brodés au petit point, des boîtes à ouvrages en marqueterie et des boîtes à thé. Deux petites dames en papier de soie placées sous un globe de verre, me charmèrent particulièrement ; l'une filait devant son rouet et l'autre tenait un chat sur ses genoux.

Ici, tout me rappelait une époque révolue, une époque de loisir et de politesse raffinée. Dans cette véritable retraite, les dames devisaient en brodant, et si un des messieurs admis dans ce sanctuaire s'était permis de fumer une cigarette, dès qu'il sortait, on secouait les rideaux et on renouvelait l'air.

L'attitude de Bob attira mon attention : assis sur son derrière, il tenait l'œil fixé sur une petite table à deux tiroirs, d'un style élégant. Voyant que je l'avais remarqué, il poussa un petit cri plaintif et son regard alla plusieurs fois de mon visage à la table.

— Que désire-t-il ? demandai-je.

L'intérêt que nous portions au chien plaisait à la vieille bonne, qui de toute évidence, aimait beaucoup Bob.

— Sa balle, monsieur. Autrefois, on la mettait toujours dans un de ces tiroirs. Voilà pourquoi il se tient là et a l'air de mendier.

La voix émue, elle s'adressa à Bob.

— Elle n'est plus là, mon joli chien. La balle de Bob se trouve maintenant dans la cuisine. Dans la cuisine, Bobsie.

Bob se tourna vers Poirot d'un air impatient et semblait dire au détective : « Cette femme déraisonne. Vous me paraissez un type intelligent. Dans certains endroits il y a toujours des balles pour les chiens – ce tiroir en a toujours contenu. Il doit y en avoir une à présent. »

— Elle n'est plus là, mon brave chien, dis-je.

Bob me jeta un coup d'œil méfiant et sortit avec nous de la pièce, l'air peu convaincu.

— Étiez-vous depuis longtemps chez miss Arundell ? demanda Hercule Poirot à la bonne.

— Vingt-deux ans, monsieur.

— Pour le moment, vous gardez seule la maison ?

— Moi et la cuisinière, monsieur.

— Depuis combien de temps était-elle au service de votre maîtresse ?

— Quatre ans, monsieur. La vieille cuisinière est morte.

— Si j'achetais cette maison, accepteriez-vous de demeurer ici ?

Elle rougit légèrement.

— Vous êtes bien aimable, monsieur, mais je vais quitter le service. Ma maîtresse m'a laissé une jolie petite somme et je vais vivre près de mon frère. Je reste ici seulement pour faire plaisir à miss Lawson, pour tout tenir en ordre, en attendant que la maison soit vendue.

Poirot approuva d'un signe de tête. Dans le silence qui suivit, on entendit un bruit nouveau.

— Boum ! Boum ! Boum !

Un bruit monotone, qui allait croissant et semblait descendre de l'étage.

— C'est Bob, monsieur, fit la servante en souriant. Il a trouvé sa balle et lui fait descendre l'escalier. Ce jeu l'amuse beaucoup.

Comme nous arrivions au bas de l'escalier, une balle en caoutchouc noir rebondissait sur la dernière marche avec un bruit mat. Je ramassai la balle et levai les yeux. Bob, allongé au haut de l'escalier, les pattes écartées, remuait gentiment la queue. Je lui lançai la balle. Il l'attrapa dans la gueule, la mordilla un instant avec un réel plaisir, puis la posa entre ses pattes et doucement la poussa vers le bord de la première marche jusqu'à ce qu'enfin elle rebondit de marche en marche. Alors, remuant vivement la queue, il la regarda descendre.

— Il s'amuserait ainsi pendant des heures, monsieur. Une journée entière. Assez, Bob ! Ces messieurs ont autre chose à faire.

L'intérêt et l'affection que nous portions à Bob avaient eu raison de la réserve habituelle de la brave servante. Tandis que nous montions à l'étage, elle bavardait amicalement et nous racontait les tours merveilleux joués par le terrier. La balle était demeurée au pied de l'escalier. Bob nous lança un regard dépité et, d'une allure très digne, il descendit pour aller la chercher. Comme nous tournions à droite dans le couloir, je le vis, la balle dans la gueule, remonter lentement du pas d'un vieillard exténué, obligé de se fatiguer inutilement par la faute de personnes insouciantes.

Tout en visitant les chambres à coucher, Poirot posa des questions à la fidèle servante.

— Les quatre demoiselles Arundell ont vécu ici, n'est-ce pas ?

— Autrefois, oui, monsieur. Quand je suis entrée en service dans la maison, il n'y avait que miss Agnès et miss Emily. Miss Agnès est morte peu après. C'était pourtant la plus jeune.

— Sans doute était-elle moins forte que sa sœur ?

— Pas du tout. Ma maîtresse, miss Emily, était de santé délicate. Toute sa vie, elle a eu affaire aux médecins. Miss Agnès, forte et robuste, au contraire, est partie la première, tandis que sa sœur, toujours souffrante, a survécu à toute la famille. C'est plutôt drôle, n'est-ce pas ?

— Ces choses-là arrivent souvent.

Et Poirot se jeta dans le récit fantaisiste des tribulations d'un oncle malade, que je ne me donnerai pas la peine de répéter ici. Sachez cependant qu'il produisit l'effet désiré. Rien ne délie les langues comme les discussions sur la mort et autres sujets du même genre. Désormais, Poirot pouvait se permettre certaines questions qui eussent été accueillies avec hostilité vingt minutes auparavant.

— La maladie de miss Arundell a-t-elle été longue et douloureuse ?

— Pas précisément, monsieur. Miss Emily n'allait pas très bien depuis longtemps. Elle ne se remit jamais tout à fait de cette jaunisse qu'elle eut voilà deux ans. Elle resta toute jaune et le blanc des yeux…

— Ah ! oui, c'est bien cela…

Cette fois, Poirot parla de son cousin qui, à l'entendre, avait été le Péril jaune en personne.

— Ma pauvre maîtresse éprouva de terribles malaises. Elle ne pouvait garder aucune nourriture. Le docteur Grainger la croyait perdue. Mais il s'y prenait si bien pour la remonter : « Allons ! lui disait-il, vous voulez rester allongée et commander votre cercueil ? » « Je me sens encore un peu l'envie de vivre, docteur ! » « Voilà comme j'aime à vous entendre parler. » Nous avions ici une infirmière qui commençait à désespérer. Une fois elle dit au médecin qu'elle jugeait inutile d'obliger la malade à prendre de la nourriture. « Vous perdez la tête ! cria le médecin. Forcez-la à manger et insistez pour qu'elle prenne du bouillon de viande, des fortifiants et des gorgées d'eau-de-vie. » Il termina par une remarque que je n'oublierai jamais : « Vous êtes jeune, ma fille, et vous ignorez le puissant désir de vivre chevillé au corps des vieillards. Les jeunes meurent sans résistance parce que la vie ne les intéresse pas assez. Montrez-moi un homme de plus de soixante-dix ans, je vous dirai que cet homme est un lutteur qui a la volonté de vivre. » C'est vrai, monsieur. On admire toujours les vieillards, on vante leur vitalité et la netteté de leur esprit, mais comme dit le docteur, c'est justement à cause de cela qu'ils ont vécu et atteint un âge si avancé.

— Vous énoncez des vérités très profondes, dit Poirot. Et miss Arundell appartenait-elle à ce genre de vieilles personnes ? Était-elle bien vivante ? S'intéressait-elle à l'existence ?

— Oh ! oui, monsieur. Sa santé était faible, mais son esprit demeurait vif. La façon dont elle domina sa maladie étonna l'infirmière, une petite pimbêche, avec des cols et des manchettes empesés. Exigeante avec cela. Il lui fallait du thé à toute heure du jour.

— Miss Arundell s'est tout de même remise de sa jaunisse ?

— Oui, monsieur. Naturellement, au début elle devait surveiller son régime : légumes bouillis, cuisine sans graisse, pas d'œufs. Cela lui paraissait bien ennuyeux.

— L'essentiel est qu'elle se soit guérie.

— Bien sûr ! De temps en temps, elle avait de petites rechutes, de légères crises de foie, lorsqu'elle s'écartait trop de son régime. D'ordinaire, rien de sérieux, jusqu'à cette dernière crise.

— Était-ce la même maladie que deux ans auparavant ?

— Oui, la même chose. Cette horrible jaunisse… le teint jaune de nouveau, les malaises terribles et tout le reste. La pauvre demoiselle ! C'est un peu sa faute. Elle mangeait des choses qui lui étaient contraires. Le soir où elle se sentit malade, elle avait mangé au dîner du riz au curry, un plat plutôt huileux.

— Est-elle tombée malade subitement ?

— On le croyait, mais le docteur Grainger ne la trouvait pas bien depuis quelque temps. Alors, un frisson… Le temps avait été très variable, une nourriture trop riche…

— Sa demoiselle de compagnie, miss Lawson, n'aurait-elle pu la dissuader de toucher à certains plats ?

— Miss Lawson n'avait pas voix au chapitre. Miss Arundell ne se laissait du reste gouverner par personne.

— Miss Lawson était-elle près de votre maîtresse durant sa première jaunisse ?

— Non. Elle ne vint qu'après. Elle n'était ici que depuis un an.

— Miss Arundell avait sans doute eu d'autres demoiselles de compagnie avant elle ?

— Oui, monsieur, toute une collection.

— Votre maîtresse gardait plus longtemps ses bonnes que ses demoiselles de compagnie, observa Poirot en souriant.

La femme rougit.

— Vous comprenez, monsieur, il y a une différence. Miss Arundell ne sortait guère, et au moindre prétexte…

Elle s'interrompit.

Poirot la considéra un instant, puis vint à son secours.

— Je devine la mentalité de ces vieilles dames. Il leur faut de la nouveauté et elles se lassent vite de voir toujours la même personne près d'elles.

— Ma foi, vous mettez le doigt dessus, monsieur. C'est tout à fait cela. Quand une nouvelle demoiselle arrivait, miss Arundell s'intéressait beaucoup à elle au début. Elle l'interrogeait sur son enfance, sur sa vie et ses façons de penser. Puis, lorsqu'elle n'avait plus rien à apprendre sur la pauvre fille, elle s'en débarrassait.

— Évidemment. Soit dit entre nous, ces personnes qui se placent comme dames de compagnie ne sont guère divertissantes, hein ?

— Certes non ! La plupart sont de pauvres créatures, sans aucune énergie. De vraies folles, certaines d'entre elles. Miss Arundell en avait vite assez, si vous me comprenez. Alors, par amour du changement, elle en faisait venir une autre.

— Pourtant elle a dû s'attacher à miss Lawson d'une façon toute particulière.

— Je ne le crois pas, monsieur.

— Miss Lawson possédait-elle des qualités remarquables ?

— Ce n'est pas mon avis. Je la trouvais bien ordinaire.

— Mais vous l'aimiez bien cependant, n'est-ce pas ?

La femme haussa légèrement les épaules.

— Je ne l'aimais ni ne la détestais. Elle était maniaque, une vraie vieille fille. Et avec ça, elle racontait un tas de sottises sur les esprits.

— Les esprits ? fit Poirot, curieux.

— Oui, les esprits. Dans l'obscurité, autour d'une table, elle appelait l'esprit des morts. Je juge cela contraire à la religion. Nous savons que les âmes des défunts ne peuvent revenir sur terre.

— Ainsi, miss Lawson faisait du spiritisme ! Et miss Arundell croyait-elle également aux esprits ?

— Miss Lawson a bien essayé ! lança la servante d'un ton malicieux.

— Mais elle n'y est pas arrivée ! conclut Poirot.

— Ma maîtresse était trop fine, répliqua l'autre. Elle s'en amusait et disait à miss Lawson : « Je ne demande qu'à être convaincue. » Mais elle regardait la pauvre miss d'un air de dire : « Ma pauvre fille ! Faut-il que vous soyez sotte pour croire à cela ? »

— Je saisis. Votre maîtresse n'y ajoutait point foi, mais elle y trouvait une source de distraction.

— Oui. Je me demande même si parfois elle ne prenait pas plaisir à pousser la table et à jouer des petits tours aux autres, qui prenaient l'affaire au sérieux.

— Quelles autres ?

— Miss Lawson et les deux miss Tripp.

— Miss Lawson était-elle une spirite convaincue ?

— Elle croyait à ces choses comme à l'Évangile.

— Et miss Arundell était très attachée à sa dame de compagnie ?

Pour la seconde fois, Hercule Poirot glissait cette question. Il obtint la même réponse.

— Je ne crois pas, monsieur.

— Pourtant elle lui a légué sa fortune, n'est-il pas vrai ?

Changement subit chez la femme. Le naturel disparut pour faire place à la réserve de la domestique bien stylée. Elle se redressa et répondit d'un ton qui écartait toute familiarité :

— Monsieur, je n'ai rien à voir à la façon dont ma maîtresse a disposé de sa fortune.

J'eus l'impression que Poirot avait commis une maladresse. Après avoir amené cette femme à bavarder amicalement, il venait de tout gâcher. Il se montra assez sage pour ne point tenter de regagner immédiatement le terrain perdu. Se contentant de faire quelques remarques au sujet des chambres à coucher, il se dirigea vers l'escalier.

Bob n'y était plus, mais sur la première marche, je fis un faux pas et faillis tomber. Je saisis la balustrade pour recouvrer

mon équilibre et je compris que j'avais posé le pied sur la balle de Bob, que celui-ci avait laissée au haut de l'escalier. La femme se confondit en excuses.

— Oh ! vous êtes-vous fait mal, monsieur ? C'est la faute de Bob. On ne voit pas cette balle sur le tapis sombre. Un jour ou l'autre, il tuera quelqu'un avec. Ma pauvre maîtresse est tombée de la même façon et elle aurait pu se fendre le crâne.

Poirot s'arrêta net sur l'escalier.

— Elle a eu un accident, dites-vous ?

— Oui, monsieur. Bob avait laissé sa balle, là, comme cela arrive souvent. Ma maîtresse, sortant de sa chambre, mit le pied dessus et roula jusqu'au bas de l'escalier. On la crut morte.

— S'était-elle gravement blessée ?

— Pas tant qu'on aurait pu le croire. Elle l'a échappé belle, comme disait le docteur Grainger. Une entaille à la tête et, naturellement, des bleus sur tout le corps. Le choc fut brutal et elle demeura alitée pendant une semaine. Mais pas de blessure grave.

— Y a-t-il longtemps de cela ?

— Une semaine ou deux avant sa mort.

Poirot se baissa pour rattraper son stylo qu'il venait de laisser échapper.

— Pardon… mon stylo… ah ! le voici !

Il se redressa. Puis, s'adressant au chien :

— Quel insouciant vous faites, maître Bob !

— Que voulez-vous ? fit la servante, pleine d'indulgence. Il ne peut tout prévoir malgré sa finesse. Miss Arundell ne dormait pas beaucoup. Elle se levait la nuit, descendait l'escalier et se promenait dans la maison.

— Cela lui arrivait-il souvent ?

— Presque toutes les nuits. Mais elle défendait qu'on s'occupât d'elle, pas plus miss Lawson que nous autres.

Poirot était retourné au salon.

— Une pièce magnifique, observa-t-il. Croyez-vous, Hastings, que je puisse loger ma bibliothèque dans ce coin ?

Pris au dépourvu, je répondis qu'il serait difficile de rien affirmer.

— En effet, dit Poirot, on se trompe souvent dans les dimensions. Prenez, je vous prie, ce mètre pliant et mesurez la largeur de ce renfoncement. Je vais l'inscrire.

Docilement je pris, sous sa direction, différentes mesures tandis qu'il écrivait au dos d'une enveloppe. Je m'étonnai de le voir adopter une méthode si peu conforme à ses habitudes, lorsqu'il me tendit l'enveloppe en disant :

— Cela ira, n'est-ce pas ? Vous feriez peut-être bien de vérifier.

Pas de chiffres sur cette enveloppe. Je lus : « Quand nous serons là-haut, faites semblant de vous souvenir d'un rendez-vous et demandez à téléphoner. Arrangez-vous pour que la femme vous accompagne et retenez-la le plus longtemps possible. »

— Parfait ! dis-je en fourrant l'enveloppe dans ma poche. Vos deux bibliothèques y tiendront à l'aise.

— Mieux valait s'en assurer, Hastings. Pardon, si ce n'est pas trop vous demander, j'aimerais jeter encore un coup d'œil à la principale chambre à coucher. Je n'ai pas fait attention à l'emplacement des meubles.

— Certainement, monsieur. Cela ne me dérange pas, répondit notre guide.

Nous remontâmes. Poirot, ayant pris les dimensions d'un des murs, exposait tout haut ses réflexions sur la position du lit, de la garde-robe et de sa table de travail, lorsque je consultai ma montre et m'exclamai en feignant un véritable ennui :

— Sapristi ! il est déjà trois heures. Que va penser Anderson ? Il faut que je lui téléphone.

Je me tournai vers la femme.

— Me permettez-vous de me servir de votre appareil si vous en avez un ?

— Mais oui, monsieur. Le téléphone est en bas, dans le petit salon. Je vais vous le montrer.

Elle se précipita dans l'escalier. Je la suivis. Elle me montra l'appareil et je la priai de m'aider à trouver le numéro que je cherchais dans l'annuaire. Enfin, je demandai un certain Mr Anderson, d'Harchester, la ville voisine. Par bonheur, il se trouvait absent. Je dis alors à la personne qui m'avait répondu

que cela n'avait pas d'importance et que je rappellerais plus tard.

Lorsque je revins dans le vestibule, j'y trouvai Poirot. Il avait descendu l'escalier et se tenait immobile, une lueur verte dans les prunelles. Je ne devinai pas la cause de son trouble, mais le jugeai en proie à une forte émotion. Il dit enfin à la servante :

— Cette chute dans l'escalier a sans doute produit un choc terrible chez votre maîtresse. Se tracassa-t-elle par la suite au sujet de Bob et de sa balle ?

— C'est drôle de vous entendre dire cela. En effet, elle se faisait du mauvais sang à propos de cette balle. Avant de mourir, dans son délire, elle ne cessait de parler de Bob, de la balle et d'un dessin qui était vaste.

— D'un dessin qui était vaste… répéta Poirot, pensif.

— Je sais bien que cela n'a aucun sens, monsieur, mais elle divaguait.

— Un instant… laissez-moi retourner au salon.

Il fit le tour de la pièce, examinant les différents bibelots. Un vase en porcelaine, avec un couvercle, sembla retenir son attention. Pour moi, je ne trouvai rien d'extraordinaire à ce vase, aux formes renflées, orné d'une image d'un humour médiocre : un bulldog regardait une porte fermée d'un air désolé. La légende disait : « Dehors toute la nuit et pas de clef. »

Poirot, qui, à mon avis, possède un mauvais goût désespérément bourgeois, semblait tombé en admiration devant cet objet ridicule.

— Dehors toute la nuit et sans clef, murmura-t-il. Voilà qui est amusant ! Maître Bob se conduit-il aussi mal ? Passe-t-il quelquefois la nuit dehors ?

— Pas souvent, monsieur. C'est plutôt rare. Bob est un bon chien.

— J'en suis certain. Cependant le meilleur des chiens…

— Bien sûr, monsieur. Une fois ou deux il a couru la nuit et n'est rentré qu'à quatre heures du matin. Lorsque cela lui arrive, il reste sur le pas de la porte et aboie jusqu'à ce qu'on vienne lui ouvrir.

— Qui lui ouvre la porte ?… Miss Lawson ?

— Ma foi, la personne qui l'entend, monsieur. La dernière fois ce fut miss Lawson. C'était la nuit de l'accident survenu à ma maîtresse. Bob ne revint qu'à cinq heures du matin. Miss Lawson se hâta de le faire rentrer avant qu'il n'eût fait trop de bruit et éveillé miss Arundell, car elle ne lui avait pas dit que Bob était dehors, afin de ne pas la tracasser.

— Je comprends. Elle préférait que miss Arundell ne le sût point ?

— Oui. Voilà ce qu'elle nous a dit : « Il reviendra sûrement. Mais elle pourrait se faire de la bile inutilement à son sujet. »

— Bob aimait-il miss Lawson ?

— Ma foi, il lui témoignait un certain dédain, si vous me comprenez, monsieur. Les chiens peuvent être méprisants. Elle était pourtant bonne pour lui, l'appelait par des petits noms, mais il ne prêtait guère attention à elle.

— Je vois, dit Poirot.

Soudain, mon ami prit une initiative qui me surprit fort.

Il tira de sa poche la lettre reçue le matin même et la tendit à la servante.

— Ellen, lui dit-elle, savez-vous d'où vient ceci ?

Ellen changea de visage. Sa mâchoire s'affaissa et elle regarda Poirot avec une expression d'étonnement presque comique.

— Eh bien ! proféra-t-elle. Si je m'attendais !

Cette remarque manquait peut-être de logique, mais elle ne laissait aucun doute quant à la pensée d'Ellen. Reprenant ses esprits, elle ajouta lentement :

— Êtes-vous le monsieur à qui cette lettre était adressée ?

— Oui, je suis Hercule Poirot.

Comme cela arrive d'ordinaire, Ellen n'avait pas lu le nom écrit sur le papier que Poirot lui avait montré en entrant dans la maison. Elle hocha la tête.

— C'était bien cela. Hercule Poirot. Ma parole ! La cuisinière va être surprise !

Vivement, Poirot lui dit :

— Ne serait-il pas préférable que nous allions à la cuisine pour discuter de cette affaire avec votre amie ?

— Si cela ne vous ennuie pas, monsieur.

Ellen paraissait gênée. Recevoir des gens à la cuisine constituait pour elle une nouveauté scabreuse. Mais les façons aimables de Poirot la rassurèrent et nous gagnâmes la cuisine, où Ellen expliqua la situation à une énorme femme à la mine réjouie qui enlevait une casserole de dessus le réchaud à gaz.

— Vous ne croiriez jamais, Annie ! Voici le monsieur de la lettre. Vous savez, cette lettre que j'ai découverte dans le sous-main.

— Rappelez-vous que je ne suis au courant de rien, lui dit Poirot. Voulez-vous me dire pourquoi cette lettre a été mise si tard à la poste ?

— À vrai dire, monsieur, je ne savais qu'en faire. Aucune de nous ne le savait, n'est-ce pas, Annie ?

— Ma foi, non.

— Vous comprenez, monsieur, lorsque miss Lawson mit de l'ordre dans les papiers après la mort de ma maîtresse, elle se débarrassa de pas mal de choses. Il y avait un petit sous-main en carton, assez joli, avec une branche de muguet dessinée dessus. La maîtresse s'en servait toujours pour écrire au lit. Miss Lawson n'y tenait pas et m'en fit cadeau avec d'autres choses ayant appartenu à miss Emily. Je le mis de côté dans un tiroir et c'est seulement hier que je le pris pour y mettre un buvard neuf afin de le trouver tout prêt quand j'en aurai besoin. À l'intérieur, j'aperçus une sorte de pochette. J'y fourrai la main et en retirai une lettre écrite par notre maîtresse. Comme je vous l'ai déjà dit, je ne savais que faire de cette lettre ; c'était bien l'écriture de miss Emily et je pensai qu'elle l'avait mise de côté pour l'envoyer par le courrier du lendemain, mais qu'elle l'avait oubliée, comme cela lui arrivait souvent, la pauvre femme. Un jour, elle ne savait plus où elle avait fourré un coupon de rentes. Tout le monde l'a cherché, et à la fin on l'a trouvé au fond d'un tiroir de son bureau.

— Manquait-elle d'ordre ?

— Au contraire, monsieur. Elle passait son temps à ranger ses affaires. Voilà l'ennui. Si elle les avait laissé traîner, cela n'eût valu que mieux. Elle ramassait trop bien et oubliait ensuite où elle avait mis les choses.

— Comme la balle de Bob, par exemple ? demanda Poirot avec un sourire.

Le terrier nous avait rejoints et nous salua de nouveau à sa façon très amicale.

— Dès que Bob avait fini de jouer, sa maîtresse ramassait la balle. Tout allait bien, parce qu'elle la mettait toujours à la même place, dans le tiroir que je vous ai montré.

— Je comprends. Mais, je vous ai interrompue. Continuez, je vous prie, l'histoire de la lettre. Vous l'avez découverte dans le sous-main.

— Oui. Ne sachant que faire de cette lettre, j'ai consulté Annie. Je ne voulais pas la jeter au feu et je ne pouvais prendre sur moi de l'ouvrir. D'autre part, Annie et moi nous ne pensions pas que cela regardait miss Lawson. Aussi, après en avoir discuté toutes les deux, je mis simplement un timbre sur l'enveloppe et je courus jeter la lettre à la boîte.

— Et voilà ! fit Poirot, en se tournant vers moi.

Je ne pus m'empêcher de répliquer avec malice :

— L'explication est extrêmement simple !

Le voyant découragé, je regrettai ma petite pointe d'ironie. Il se retourna vers Ellen.

— Comme le dit mon ami, l'explication est extrêmement simple. Cette lettre, vieille de deux mois, m'avait causé quelque surprise.

— En effet, monsieur, vous avez dû être intrigué. Nous n'avions pas songé à cela.

Poirot toussota.

— De plus, la lettre de miss Arundell me plonge dans l'embarras. Il s'agit d'une mission que me confiait votre défunte maîtresse, une mission d'un caractère privé. (Il s'éclaircit la gorge d'un air important.) À présent que miss Arundell est morte, je me trouve placé devant un dilemme angoissant : miss Arundell aurait-elle désiré, ou non, que j'entreprisse une enquête dans les circonstances présentes ? Voilà un problème… difficile à résoudre.

Les deux femmes le considéraient avec un grand respect.

— Pour cela, il faut que je consulte l'homme d'affaires de miss Arundell. Avait-elle un homme d'affaires ?

Ellen lui répondit aussitôt :

— Oui, monsieur. Mr Purvis, de Harchester.

— Le mettait-elle au courant de tout ?

— Sans doute. Il gérait sa fortune et c'est lui qu'elle a fait appeler après sa chute.

— Sa chute dans l'escalier ?

— Oui, monsieur.

— À quelle date ? Voyons un peu…

La cuisinière l'interrompit.

— Le mardi de Pâques. Je me souviens fort bien car j'étais restée ici le lundi pour obliger notre maîtresse qui avait tout son monde. Je pris mon jour de congé le mercredi.

Poirot avait sorti son calendrier de poche.

— Exactement. Le lundi de Pâques tombait le 13 avril cette année. Miss Arundell eut son accident le 14 et cette lettre a été écrite trois jours après. Quel dommage qu'elle n'ait pas été expédiée aussitôt ! Cependant, il n'est peut-être pas trop tard. J'ai l'intuition que la mission dont elle me chargeait concernait un de ces… invités dont vous parliez à l'instant.

Cette remarque, qui ne pouvait être autre chose qu'un coup tiré à l'aveugle, provoqua une réaction immédiate chez Ellen. Le visage subitement éclairé, elle se tourna vers la cuisinière. Celle-ci lui donna un coup d'œil significatif et dit :

— Ce doit être Mr Charles.

— Voulez-vous avoir l'obligeance de me dire les noms des personnes qui se trouvaient chez miss Arundell ?

Sans se faire prier, Ellen nomma :

— Le docteur Tanios et sa femme, miss Bella de son nom de jeune fille, miss Thérésa et Mr Charles.

— Tous neveux et nièces de la défunte ?

— Oui, monsieur. Évidemment le docteur Tanios n'est parent que par alliance. C'est un étranger, un Grec, il me semble. Il épousa miss Bella, la nièce de miss Arundell, la fille de sa sœur. Mr Charles et miss Thérésa sont frère et sœur.

— Ah ! je vois. Une réunion de famille. Quand sont-ils partis ?

— Le mercredi matin, monsieur. Le docteur Tanios et miss Bella sont revenus à la fin de la semaine suivante, inquiets de la santé de leur tante.

— Et Mr Charles et miss Thérésa ?

— Ils vinrent l'autre fin de semaine, celle qui précéda la mort de notre maîtresse.

La curiosité de Poirot me paraissait insatiable. Je ne comprenais pas la portée de toutes ces questions. Ayant obtenu l'explication du mystérieux retard de la lettre, il devait, à mon avis, se retirer avec dignité.

— Bien, fit Poirot. Ces renseignements que vous m'avez donnés me seront très précieux et je consulterai Mr Purvis. C'est bien ainsi qu'il s'appelle, n'est-ce pas ? Merci infiniment.

Il se baissa pour caresser Bob.

— Brave chien, va ! Tu aimais bien ta maîtresse.

Bob répondit à ces avances par un aboiement joyeux. Croyant que le jeu allait recommencer, il alla chercher un gros morceau de charbon. Les servantes se fâchèrent et le lui enlevèrent de la gueule. Bob me lança un regard pitoyable et fit appel à ma sympathie.

— Ces femmes ! semblait-il dire. Généreuses pour me donner à manger, mais incapables de s'intéresser au sport.

CHAPITRE IX

RECONSTITUTION DE L'INCIDENT DE LA BALLE

— J'espère que vous voilà satisfait, dis-je à Poirot lorsque la grille de Littlegreen se referma derrière nous.

— Oui, mon ami. Je suis satisfait.

— Dieu soit loué ! Le mythe de la méchante demoiselle de compagnie et de la vieille dame riche s'évanouit. Le mystère de la lettre retardée et le fameux incident de la balle du chien se montrent sous leur couleur naturelle. Enfin, tout s'arrange de façon satisfaisante !

Poirot fit entendre une petite toux sèche et dit :

— Je n'emploierai pas ce terme, Hastings.

— Vous venez de l'employer. Il y a un instant.

— Pardon, mon ami. Je n'ai pas dit que tout s'arrangeait de façon satisfaisante. Je vous ai simplement dit que ma curiosité personnelle était satisfaite. Je sais la vérité sur l'incident et la balle du chien.

— Elle est très simple.

— Pas aussi simple que vous l'imaginez.

Il hocha la tête et ajouta :

— Voyez-vous, je connais un détail que vous ignorez encore.

— Lequel ? demandai-je, sceptique.

— Je sais qu'il y a une pointe enfoncée dans la plinthe en haut de l'escalier.

Je le regardai. Il parlait très sérieusement.

— Et alors ? fis-je au bout d'un moment. Pourquoi n'y aurait-il pas une pointe à cet endroit ?

— Pour moi, la question se pose différemment : pourquoi y a-t-il une pointe dans la plinthe en haut de l'escalier ? Répondez-moi, Hastings.

— Que voulez-vous que j'en sache ! Cette pointe est là pour des raisons d'ordre ménager, sans doute. Et quelle importance cela a-t-il ?

— Une grande importance, mon ami. Je ne vois pas du tout pour quelle raison d'ordre ménager on aurait enfoncé une pointe au haut de la plinthe à cet endroit-là. En outre, la pointe a été peinte de la couleur du bois afin qu'on ne la remarque pas.

— Qu'allez-vous chercher là, Poirot ? Pouvez-vous savoir pourquoi cette pointe a été placée là ?

— Je l'imagine facilement. Si l'on veut tendre un fil solide à travers l'escalier à vingt ou trente centimètres du sol, on peut fixer l'une des extrémités à un balustre, mais du côté du mur, il faut quelque chose comme une pointe pour y attacher l'autre bout.

— Poirot ! m'écriai-je. Où diable voulez-vous en venir ?

— Mon cher ami, je suis en train de reconstituer l'incident de la balle du chien. Voulez-vous m'écouter jusqu'au bout ?

— Allez-y.

— Voici. Quelqu'un a remarqué l'habitude qu'a Bob de laisser sa balle au haut de l'escalier. Une habitude dangereuse, susceptible de provoquer un accident.

Poirot fit une pause, puis, sur un ton différent, il me demanda :

— Si vous vouliez tuer quelqu'un, Hastings, comment vous y prendriez-vous ?

— Ma foi, je n'en sais rien. Je me forgerais un alibi.

— Un procédé bien dangereux et compliqué, je vous l'assure. D'ailleurs, vous n'avez pas le type du meurtrier calculateur et prudent. Ne voyez-vous pas que le moyen le plus facile de se débarrasser de quelqu'un de gênant est de simuler un accident ? Des accidents se produisent tous les jours. Quelquefois, Hastings, on peut les provoquer.

Poirot fit une pause.

— Je crois, reprit-il, que la balle du chien, laissée si opportunément en haut de l'escalier, a donné une idée à notre

meurtrier. Miss Arundell descendait la nuit pour errer à travers la maison, sa vue n'était pas très bonne, elle pouvait buter sur cette balle et tomber dans l'escalier. Mais un meurtrier prudent n'abandonne pas les choses au hasard. Un fil tendu en haut de l'escalier est plus sûr d'envoyer la vieille dame en bas la tête la première. Lorsque la maisonnée accourt, la cause de l'accident saute aux yeux de tous : c'est la balle de Bob !

— Quelle horreur !

— Oui, dit Poirot, d'une voix grave. C'est horrible… mais le coup n'a pas réussi. Miss Arundell n'a eu que des contusions, alors qu'elle aurait pu se tuer. Notre meurtrier inconnu a dû ressentir une cruelle déception. Mais, miss Arundell était une vieille femme très intelligente. Tous lui disaient qu'elle avait glissé sur la balle et la balle se trouvait là, en évidence. Cependant, plus elle se rappelait les faits, plus elle était convaincue que l'accident s'était produit de façon différente. Elle n'avait pas glissé sur la balle. En outre, elle se souvenait d'autre chose. Elle se souvenait d'avoir entendu Bob aboyer pour demander à entrer le lendemain matin à cinq heures. Naturellement, cela ressemble à un jeu de devinette, mais je crois ne pas me tromper. Miss Arundell avait elle-même ramassé la balle du chien la veille au soir et l'avait mise dans son tiroir. Après quoi, Bob sortit et ne rentra pas de la nuit. En ce cas, ce n'est pas Bob qui a mis la balle sur la première marche de l'escalier.

— C'est de la haute fantaisie, Poirot.

— Pas tout à fait, mon ami. Souvenez-vous des paroles prononcées par miss Arundell dans son délire, quelque chose au sujet de la balle de Bob et d'un « dessin vaste. » Voyez-vous à présent, Hastings ?

— Pas davantage.

— C'est curieux. Voyons, Hastings, on ne dit pas un « dessin vaste ». Un champ peut être vaste, mais pas un dessin !

— Un dessin peut être de travers.

— Si vous voulez ! Moi je devinai aussitôt qu'Ellen avait mal compris sa maîtresse. Ce n'est pas vaste, mais vase qu'il fallait entendre : le dessin sur le vase. J'avais remarqué dans le salon un vase en porcelaine orné d'une gravure où il y a un chien.

L'esprit préoccupé des paroles prononcées par la malade dans son délire, je retourne au salon et étudie de plus près le dessin et je constate qu'il s'agit d'un chien demeuré dehors toute la nuit. Saisissez-vous le sens des propos de miss Arundell ? Bob, comme le chien qui se trouvait sur la gravure du vase, est demeuré dehors toute la nuit, ce n'est donc pas lui qui a laissé sa balle sur l'escalier.

— Vous êtes un monstre de génie ! m'écriai-je, admirant malgré moi le raisonnement de Poirot. Comment faites-vous pour découvrir toutes ces choses ?

— Je ne les découvre pas. Elles se présentent tout simplement, à la vue de tous. Il suffit de regarder. Dès lors, vous comprenez la situation ? Miss Arundell, étendue sur son lit après sa chute, conçoit des soupçons. Ces soupçons sont peut-être absurdes, mais « depuis l'incident de la balle du chien je vis dans le doute et l'inquiétude », m'écrit-elle. Et la malchance veut que sa lettre ne me parvienne que deux mois après. Dites-moi, mon cher, les termes de sa lettre ne concordent-ils pas avec les faits ?

— Je l'admets volontiers.

— Reste un autre point, digne de considération, poursuivit Poirot. Miss Lawson ne voulut à aucun prix que l'absence nocturne de Bob arrivât aux oreilles de sa maîtresse.

— Vous pensez qu'elle…

— Je dis que le fait doit être soigneusement retenu.

J'y réfléchis pendant une minute ou deux. Poussant un soupir, je déclarai enfin à mon ami :

— Tout cela me paraît du plus vif intérêt, du moins en tant qu'exercice mental. Poirot, je vous salue bien bas. Vous venez de réaliser un chef-d'œuvre de reconstitution des faits. Quel dommage que la vieille demoiselle soit morte !

— Oui, dommage ! Elle m'écrit qu'on a essayé de la tuer (en somme, c'est bien ce que veut dire sa lettre) et peu après elle meurt.

— Et vous êtes bien déçu de savoir qu'elle a succombé à une mort naturelle. Admettez-le, Poirot.

Il haussa les épaules.

— Peut-être croyez-vous qu'elle a été empoisonnée ? hasardai-je malicieusement.

L'air découragé, Poirot hocha la tête.

— Il semble bien que miss Arundell soit morte d'une mort naturelle, murmura-t-il.

— Il ne nous reste plus qu'à retourner à Londres, l'oreille basse.

— Pardon, mon ami, nous ne retournons pas à Londres.

— Que dites-vous, Poirot ? m'écriai-je.

— Si vous mettez un chien sur la piste du lapin, le chien retourne-t-il à Londres ? Non, il court au trou du lapin.

— Que signifie ?

— Le chien chasse les lapins. Hercule Poirot chasse les criminels. Nous avons ici un meurtrier, un meurtrier dont le crime n'a pas réussi. Néanmoins, un meurtrier. Et moi, je vais le poursuivre dans le terrier.

Il ouvrit une grille.

— Où allez-vous, Poirot ?

— Dans le terrier, mon ami. Voici la maison du docteur Grainger qui a soigné miss Arundell au cours de sa dernière maladie.

Le docteur Grainger était un homme d'une soixantaine d'années. Son visage mince et osseux se terminait par un menton agressif, ses sourcils broussailleux ombrageaient des yeux gris intelligents. Il nous regarda longuement l'un après l'autre et demanda d'un ton bourru :

— Que puis-je faire pour vous ?

Poirot se lança dans un de ses brillants discours :

— Je vous présente toutes mes excuses, docteur Grainger. Je dois vous avouer tout de suite que je ne viens pas vous consulter du point de vue médical.

Le médecin répliqua sèchement :

— Heureux de vous l'entendre dire. Vous paraissez assez bien portant !

— Je vais vous expliquer le but de ma visite, reprit Poirot. La vérité est que je suis en train d'écrire un livre… sur feu le général Arundell qui vécut à Market Basing plusieurs années avant sa mort.

Le médecin parut surpris.

— En effet, le général Arundell a vécu ici jusqu'à sa mort, il habitait Littlegreen, une propriété située au haut de la rue, juste au-dessus de la banque. Vous y êtes peut-être allé ? (Poirot acquiesça.) Mais c'était bien avant mon arrivée ici. Je ne suis à Market Basing que depuis 1919.

— Vous connaissiez sa fille, miss Arundell ?

— Oui. Je connaissais très bien miss Emily.

— Jugez de ma déception lorsqu'on m'a appris son récent décès.

— Fin avril.

— Vous comprenez… Je comptais sur elle pour me fournir toutes sortes de détails concernant son père.

— En effet… Mais je ne vois pas bien à quoi je puis vous être utile.

Poirot demanda :

— Le général Arundell n'a-t-il aucun enfant vivant ?

— Non. Tous sont morts.

— Combien étaient-ils ?

— Cinq. Quatre filles et un fils.

— Et de quoi se compose la génération suivante ?

— Charles Arundell et sa sœur Thérésa. Vous pourriez vous adresser à eux. Mais je doute qu'ils puissent vous renseigner. Les jeunes ne s'intéressent guère à leurs ancêtres. Il y a aussi une certaine M^me^ Tanios, mais là non plus vous ne découvrirez pas grand-chose.

— Ils possèdent sans doute des documents, des papiers de famille ?

— Peut-être ! Après la mort de miss Emily, je sais qu'on a mis de l'ordre dans les papiers et qu'on en a brûlé pas mal.

Poirot poussa un soupir. Le docteur Grainger l'observa curieusement.

— En quoi la vie du vieil Arundell peut-elle intéresser le public ? Je n'ai jamais entendu dire que cet homme ait fait quelque chose d'extraordinaire.

— Mon cher monsieur, fit Poirot, l'éclair du fanatisme illuminant son regard, l'histoire ignore tout de ses plus grands hommes. On a découvert récemment des documents qui jettent

une lueur toute nouvelle sur la révolte de l'Inde. D'après ces documents, qui font partie de l'histoire secrète, John Arundell a joué dans l'affaire un rôle glorieux. Cette question de l'Inde offre un intérêt palpitant. Il s'agit, ni plus ni moins, de la politique coloniale anglaise, sujet brûlant de l'heure actuelle.

— Hum ! dit le médecin. On m'a dit que le vieux général Arundell parlait toujours de cette révolte. Il en devenait même énervant, paraît-il.

— Qui vous a dit cela ?

— Miss Peabody. Allez plutôt la voir. C'est une doyenne du pays. Elle connaissait très bien la famille Arundell. Elle adore bavarder et vous ne perdrez pas votre temps, car elle vaut la peine d'être vue.

— Merci. Voilà une idée excellente. Voulez-vous aussi me donner l'adresse du jeune Mr Arundell, le petit-fils du général ?

— Charles ? Si vous voulez. Mais, je vous préviens, c'est un gamin de la nouvelle génération, sans le moindre respect pour les traditions familiales.

— Est-il tout jeune ?

— Pour un vieux fossile comme moi, c'est un tout jeune homme, dit le docteur Grainger avec un clignement d'œil malicieux. Il peut avoir dans les trente ans. Il appartient à ce genre d'individus qui constituent un souci et une responsabilité pour leurs familles. Il possède un grand charme personnel, mais rien d'autre. On a tout essayé sans en rien tirer de bon.

— Sa tante devait raffoler de lui, suggéra Poirot. D'ordinaire, c'est ce qui arrive.

— Hum ! Je ne crois pas. Emily Arundell n'était pas sotte. En tout cas, je puis vous certifier qu'il n'a pas réussi à lui soutirer de l'argent. La vieille demoiselle se montrait féroce comme un croquemitaine avec son neveu. Mais c'était un noble caractère : elle m'inspirait un profond respect et une grande affection.

— Mourut-elle subitement ?

— Sa mort a été plutôt inattendue. Certes, sa santé laissait à désirer depuis plusieurs années, mais enfin, elle s'était toujours assez vite remise.

— On m'a raconté… Excusez-moi de répéter ces bavardages… On m'a raconté qu'elle avait eu des discussions avec les membres de sa famille. Est-ce bien vrai ?

— Entendons-nous ! Autant que je sache, ils ne se sont pas querellés ouvertement, prononça le médecin d'une voix lente.

— Je vous demande pardon. J'ai peut-être été indiscret.

— Non, pas du tout. Tout le monde est au courant de ces petites histoires.

— Elle a laissé sa fortune à une personne n'appartenant pas à sa famille, paraît-il ?

— Oui. À une malheureuse poule mouillée de demoiselle de compagnie. C'est à n'y rien comprendre. Cela ne ressemble guère à miss Emily !

L'air pensif, Poirot murmura :

— Ma foi, je m'explique assez bien la chose. Une demoiselle de compagnie, douée d'une certaine personnalité, peut s'imposer à une vieille femme débile, entièrement dépendante de la personne qui la soigne. Elle peut abuser de son influence.

Le mot influence sembla agir sur le médecin comme un chiffon rouge sur un taureau. Il sursauta en s'écriant :

— De l'influence ! De l'influence ! Rien de cette sorte ! Miss Arundell n'avait aucun égard pour Minnie Lawson. Les dames de la génération d'Emily se montraient dures envers leurs inférieures. À mon avis, ces femmes qui se placent comme demoiselles de compagnie sont d'ordinaire de pauvres sottes. Si elles possédaient un grain d'intelligence, elles gagneraient leur vie d'une autre façon. Emily Arundell supportait mal ces filles stupides et en changeait tous les ans. De l'influence ? Ah ! non. Minnie Lawson n'exerçait aucune influence sur miss Arundell.

Poirot quitta précipitamment ce terrain dangereux.

— Cette miss Lawson peut avoir en sa possession certaines lettres… ou documents de la famille Arundell ? suggéra-t-il.

— Possible ! répondit le docteur Grainger. Les vieilles demoiselles conservent d'ordinaire tout un tas de paperasses ! Sans doute miss Lawson n'a pas eu le temps d'en passer la moitié en revue.

Poirot se leva.

— Je vous remercie infiniment, docteur Grainger. J'ai vraiment abusé de votre obligeance.

— Ne me remerciez pas. Je regrette de n'avoir pu vous fournir aucun renseignement utile. Vous aurez plus de chance auprès de miss Peabody. Elle habite à Morton Manor, à quinze cent mètres de la ville.

Poirot aspira le parfum d'un superbe bouquet de roses ornant la table du médecin.

— Délicieux ! déclara-t-il.

— Sans doute, fit le médecin, mais je ne sens rien. J'ai perdu le sens de l'odorat voilà quatre ans à la suite d'une grippe. Triste aveu pour un médecin, n'est-ce pas ? « Docteur commence par te soigner ! » Quel ennui ! le tabac ne me dit plus rien !

— À propos, docteur, vous deviez me donner l'adresse du jeune Arundell, rappela Poirot.

— Oui, je vais vous la donner tout de suite.

Il nous accompagna dans le vestibule et appela : « Donaldson ! »

— Mon associé, expliqua-t-il. Il doit la connaître. C'est le fiancé de Thérésa, la sœur de Charles.

Il appela de nouveau : « Donaldson ! » D'une des pièces de derrière sortit un jeune homme de taille moyenne, d'aspect plutôt terne et aux gestes précis. On n'aurait pu imaginer contraste plus frappant avec le docteur Grainger. Celui-ci expliqua ce que désirait Poirot. Les yeux du docteur Donaldson, des yeux bleu pâle, un peu saillants, nous dévisagèrent longuement. Enfin il parla d'une voix nette et précise :

— Je ne sais pas exactement où l'on peut trouver Charles. Je vais vous donner l'adresse de miss Thérésa Arundell. Sans doute sera-t-elle en mesure de vous dire où vous pourrez rencontrer son frère.

Poirot se montra satisfait. Le docteur Donaldson écrivit une adresse sur une page de son bloc-notes, la déchira et la tendit à Poirot, qui le remercia. Nous prîmes congé des deux médecins. Tandis que nous gagnions la porte, j'eus l'impression que le docteur Donaldson, debout dans le vestibule, nous suivait d'un regard méfiant.

CHAPITRE X
VISITE À MISS PEABODY

— Est-il vraiment nécessaire de raconter de tels mensonges, Poirot ? demandai-je à mon ami en quittant la maison du docteur Grainger.

Poirot haussa les épaules.

— Si on doit mentir ? J'ai remarqué que votre nature répugne au mensonge. Moi, cela ne me dérange nullement de mentir.

— Je m'en suis bien aperçu, m'écriai-je.

— Si l'on doit mentir, autant le faire avec art et raconter une belle histoire, bien convaincante !

— Croyez-vous que votre mensonge ait convaincu le docteur Donaldson ?

— Ce jeune homme est un sceptique, admit Poirot, pensif.

— Il m'a paru bien méfiant.

— Je ne comprends pas pourquoi. Tous les jours, des imbéciles écrivent la vie d'autres imbéciles. Il n'y a là rien d'extraordinaire.

— Première fois que je vous entends vous traiter d'imbécile, observai-je en ricanant.

— Je puis aussi bien adopter ce rôle, déclara Poirot froidement. Ainsi, vous ne trouvez pas ma petite invention à votre goût ? Je regrette. Moi, j'en suis plutôt satisfait.

Je changeai de sujet.

— Qu'allons-nous faire à présent ?

— C'est simple. Nous montons dans la voiture et nous allons rendre visite à miss Peabody, à Morton Manor.

Morton Manor était une grande bâtisse très laide, de l'époque victorienne. Un vieux maître d'hôtel, tout décrépit, nous reçut d'un air méfiant. Il nous fit entrer au salon et, au

bout d'un moment, revint nous demander si nous avions un rendez-vous.

— Veuillez prévenir miss Peabody que nous venons de la part du docteur Grainger, lui dit Poirot.

Après quelques minutes, la porte s'ouvrit, et une petite femme toute ronde avança dans la pièce en se dandinant. Ses cheveux blancs, clairsemés, étaient séparés sur le milieu de la tête. Elle portait une robe de velours noir, usée par endroits, et un col de vraie dentelle magnifique, fermé au cou par un large camée. Elle s'approcha pour nous regarder de ses yeux myopes. Ses premières paroles ne laissèrent pas de nous surprendre.

— Avez-vous quelque chose à vendre ?

— Rien, madame, répondit Poirot.

— Vrai ?

— Absolument, madame.

— Pas d'aspirateurs ?

— Non.

— Des bas ?

— Non.

— Des tapis ?

— Non.

— En ce cas, dit la vieille demoiselle s'installant dans un fauteuil, veuillez vous asseoir, messieurs.

Ce que nous fîmes docilement.

— Excusez ces questions, messieurs, dit miss Peabody légèrement confuse. Vous ne sauriez croire le nombre de personnes qui s'introduisent chez moi pour me faire l'article. Les domestiques ne peuvent deviner. Tous se présentent bien. Et sont habillés avec élégance et donnent des noms honorables : Commandant Ridgeway, Mr Scot Edgerton, Capitaine d'Arcy Fitzherbert. Tous distingués et aimables. Allez vous y reconnaître après cela ! Avant que vous sachiez à qui vous avez affaire, ils ont déballé sous vos yeux un appareil à battre la crème.

Poirot déclara avec franchise :

— Je vous assure, madame, que nous n'avons rien à vendre !

— Je vous crois sur parole, dit miss Peabody.

Poirot se lança ensuite dans son histoire. Miss Peabody l'écouta sans faire de commentaires, clignant ses petits yeux par moments. Enfin, elle dit :

— Ainsi, vous allez écrire un livre.

— Oui.

— En anglais ?

— Certainement…en anglais.

— Mais vous êtes un étranger, n'est-ce pas ? Voyons avouez !

— C'est vrai.

La vieille demoiselle me scruta du regard.

— Vous êtes sans doute, son secrétaire ?

— Euh…oui, balbutiai-je.

— Savez-vous écrire en bon anglais ?

— Je l'espère.

— Hum ! De quelle école sortez-vous ?

— D'Eton.

— Alors, c'est impossible.

Je dus laisser passer cette insulte contre une vieille et vénérable institution sans discuter, car déjà miss Peabody s'adressait à Poirot :

— Vous allez écrire la vie du général Arundell, hein ?

— Oui. Vous l'avez bien connu, il me semble ?

— Oui. J'ai bien connu John Arundell. Il buvait sec.

Après une pause, miss Peabody dit, d'un air rêveur :

— La révolte des Cipayes, la mutinerie ! Hum ! Pour moi, vous perdez votre temps. Enfin, cela vous regarde !

— Vous savez, madame, il y a une mode dans ce genre d'affaires. Pour le moment, l'Inde est tout à fait au goût du jour.

— Vous avez sans doute raison. Les modes reviennent. Voyez les manches des robes.

Poirot et moi nous l'écoutâmes, pleins de respect.

— Les manches à gigot étaient bien laides, moi, je préfère la manche pagode. Cela me va beaucoup mieux. (Ses yeux brillants se posèrent sur Poirot.) Voyons, monsieur, que désirez-vous savoir ?

Poirot étendit les mains.

— Tout ! L'histoire de la famille Arundell et ce qu'on raconte sur le colonel. Sa vie dans son foyer.

— Pour ce qui est de son séjour aux Indes, je ne puis rien vous apprendre, dit miss Peabody. En vérité, il nous assommait avec ses anecdotes. Je ne l'écoutais pas. C'était un homme stupide, bien que général. J'ai toujours entendu dire que pour avancer dans l'armée l'intelligence ne servait pas à grand-chose. Faites attention à la femme de votre colonel et écoutez respectueusement vos officiers supérieurs et vous gagnerez des galons. Voilà ce que disait mon père.

Accueillant cette maxime avec tout le respect désirable, Poirot attendit un instant avant de demander :

— Vous connaissiez intimement la famille Arundell, n'est-ce pas ?

— Je les connaissais tous, répondit miss Peabody. Matilda, l'aînée, avait la figure couverte de taches de rousseur. Elle faisait apprendre le catéchisme aux enfants. Puis venait Emily, une excellente amazone. Seule, elle venait à bout de son père quand il était dans ses mauvais moments. De cette maison, on sortait des monceaux de bouteilles que ses filles enterraient la nuit. Ensuite, venait… Attendez… Arabella ou Thomas ? Thomas, il me semble. Ce pauvre Thomas me faisait de la peine. Un homme entre quatre femmes, – de quoi le rendre fou ! À la fin, il me faisait l'effet d'une vieille fille. Jamais je n'aurais cru qu'il se serait marié. Nous avons été bien surprises lorsqu'il a pris femme.

Elle manifestait sa satisfaction par de petits gloussements. De toute évidence, la vieille demoiselle se divertissait fort. Revivant le passé, elle oubliait presque notre présence.

— Ensuite venait Arabella, une bonne fille. La tête comme une brioche. Elle se maria, bien qu'elle fût la plus laide des quatre. Elle épousa un professeur de Cambridge âgé d'au moins soixante ans. Il vint ici donner une série de conférences, sur les merveilles de la chimie moderne, si je me souviens bien. Il avait de la barbe. On n'entendait pas ce qu'il disait. Arabella restait après les autres pour demander des explications. Elle approchait de la quarantaine. À présent, ils sont morts tous deux. Ce fut un heureux mariage. Ce qu'il y a de bon quand on

épouse une femme laide, c'est qu'on connaît d'abord le pire et qu'on ne risque pas d'avoir une femme volage. Venait ensuite Agnès, la dernière. Jolie, gaie, presque libre d'allure, nous pensions que si l'une d'elles se mariait, ce serait Agnès, mais elle resta célibataire. Elle mourut peu après la guerre.

— Vous disiez que le mariage de Thomas fut une surprise pour tous, murmura Poirot.

De nouveau, miss Peabody fit entendre son savoureux rire de gorge.

— Une surprise ? Je pense bien ! Un vrai scandale ! On ne s'attendait pas à cela de lui, si timide, si réservé et si dévoué à ses sœurs.

Elle fit une pause.

— Vous vous souvenez peut-être d'une histoire qui fit grand bruit vers 96 ou 97 ? Mrs Varley ? Accusée d'avoir empoisonné son mari avec de l'arsenic ? Une fort belle femme, ma foi ! Elle fut acquittée. Thomas Arundell en devint amoureux fou. Il achetait tous les journaux, lisait tout ce qui avait trait à l'affaire et découpait les photographies de Mrs Varley. Croyez-moi si vous voulez, mais quand le procès fut terminé, il gagna Londres et demanda à cette femme de l'épouser. Lui, si calme, si casanier ! Avec les hommes, on ne peut jurer de rien ! Ils sont toujours prêts à commettre des folies.

— Et qu'advint-il ?

— Elle l'épousa.

— Ses sœurs en furent-elles très affectées ?

— Je crois bien ! Elles refusèrent de recevoir cette femme. Tout considéré, je ne les blâme pas. Thomas se fâcha à mort avec ses sœurs. Il alla habiter dans l'île de Jersey ou Guernesey et on n'entendit plus parler de lui. Je ne sais si sa femme a empoisonné son premier mari, toujours est-il qu'elle n'a pas empoisonné Thomas. Il lui a survécu trois ans. Ils eurent deux enfants, un garçon et une fille. Tous deux très beaux. – Ils tiennent de leur mère.

— Venaient-ils souvent voir leur tante ?

— Pas avant la mort de leurs parents. À cette époque ils étaient déjà grands et allaient au collège. Ils passaient ici leurs

vacances. Emily était seule. Les enfants de Thomas et leur cousine, Bella Biggs, constituaient toute la famille.

— Biggs ?

— La fille d'Arabella. Une enfant timide, un peu plus âgée que Thérésa. Elle a tout de même réussi à se marier et a épousé un médecin grec qui étudiait avec elle à l'Université. Un homme laid, avec, il faut bien l'admettre, des manières très séduisantes. La pauvre Bella passait son temps à aider son père ou à tenir les écheveaux de laine de sa mère. Elle ne pouvait espérer mieux. Cet étranger lui a plu tout de suite.

— Leur union est-elle heureuse ?

— On ne peut savoir au juste ce qu'il se passe dans les ménages, lança la vieille fille, mais ces deux-là paraissent vivre en harmonie. Ils ont deux enfants au teint plutôt jaune et habitent Smyrne.

— Sont-ils en Angleterre en ce moment ?

— Oui. Ils sont arrivés en mars ; ils ne tarderont pas à retourner en Syrie.

— Miss Arundell aimait-elle cette nièce ?

— Bella ? Oh ! oui, beaucoup. Bella est une femme très simple, toujours occupée de ses enfants et de son mari.

— Miss Arundell approuvait-elle le choix de sa nièce ?

— Non, elle n'approuvait pas ce mariage avec un étranger, mais elle avait fini par aimer le docteur Tanios. C'est un individu très intelligent, et, si vous m'en croyez, il menait gentiment la vieille tante par le bout du nez. Il avait flairé le magot.

Poirot toussota.

— Ainsi, miss Arundell a laissé une grosse fortune ? murmura-t-il.

Miss Peabody se carra dans son fauteuil.

— Oui. Personne ne la croyait aussi riche. Voici comment elle a grossi son capital. Le vieux général Arundell laissait une jolie petite rente, divisée également entre son fils et ses filles. Cet argent, très bien placé, rapportait gros. Évidemment, Thomas et Arabella emportèrent leur part lorsqu'ils se marièrent. Les trois sœurs qui restaient ici ne dépensaient pas le dixième de leurs revenus mis en commun et le capital continuait

de s'arrondir. En mourant, Matilda laissa son bien à Emily et à Agnès. Agnès, à sa mort, légua sa fortune à Emily. Et Emily continua de vivre sans grandes dépenses. Résultat : elle mourut immensément riche, et la demoiselle Lawson a hérité de tout !

Miss Peabody déclama cette dernière phrase sur un ton de triomphe.

— En avez-vous été bien surprise, miss Peabody ?

— À vous dire vrai, j'en ai été stupéfaite. Emily m'avait toujours laissé entendre que sa fortune irait à ses nièces et à son neveu. Dans son premier testament, après quelques legs à ses servantes et quelques dons à des œuvres charitables, elle laissait ses biens à partager également entre Thérésa, Charles et Bella. Quel coup ce fut quand, après sa mort, on découvrit qu'elle avait rédigé un nouveau testament par lequel elle abandonnait tout à la pauvre miss Lawson !

— Ce testament fut-il rédigé peu de temps avant sa mort ?

Miss Peabody lança un coup d'œil perçant à Poirot.

— Vous songez à un abus d'influence ? Non, inutile de chercher de ce côté. Du reste, la pauvre Lawson ne possède ni l'intelligence ni la volonté nécessaires pour une telle entreprise. À la lecture du testament, elle fut aussi étonnée que les autres, du moins elle le dit !

Poirot sourit en entendant ces derniers mots.

— Miss Arundell a modifié son testament dix jours environ avant sa mort, reprit miss Peabody. Le notaire affirme que tout est en règle. Ma foi, c'est peut-être vrai.

— Vous dites ?… fit Poirot se penchant en avant.

— Il y a un mystère là-dessous, murmura miss Peabody. Tout n'est pas clair dans cette histoire.

— Et qu'en pensez-vous, miss Peabody ?

— Moi ? Rien. Je ne suis pas le notaire pour connaître les mobiles qui peuvent intervenir et faire changer d'idée une mourante. Mais, croyez-m'en, il y a du louche là-dessous.

Lentement, Poirot demanda :

— Personne n'a essayé de contester la validité du testament ?

— Thérésa a consulté un avoué, il me semble. En est-elle plus avancée ? À quoi sert l'avis d'un homme de loi ? À rien,

neuf fois sur dix ! « N'attaquez pas ! » me disaient cinq hommes d'affaires, un jour que je voulais traduire une personne en justice. Sans écouter leur conseil, j'attaquai et je gagnai mon procès. Lorsqu'on m'appela à la barre des témoins, un jeune et habile avocat de Londres s'appliqua à me faire me contredire ; il n'y réussit point. « Vous ne pouvez reconnaître cette fourrure, miss Peabody, disait-il. Elle ne porte aucune marque de fournisseur. » « Peut-être, répondis-je, mais il y a une reprise dans la doublure. Et je veux bien avaler mon parapluie si, à l'époque actuelle, on peut faire une reprise pareille. » Il en demeura abasourdi.

Miss Peabody riait de bon cœur.

— Je suppose, hasarda timidement Poirot, que les membres de la famille Arundell éprouvent une certaine rancune contre miss Lawson ?

— Il fallait bien s'y attendre. Vous connaissez la nature humaine. À peine le cadavre de l'homme ou de la femme est-il enterré que les personnes qui ont suivi le convoi s'entre-déchirent.

— Ce n'est que trop vrai, soupira Poirot.

— C'est l'humaine nature, prononça miss Peabody, tolérante.

Poirot changea le cours de la conversation.

— Est-il vrai que miss Arundell s'adonnait au spiritisme ?

Les yeux pénétrants de miss Peabody se vrillèrent sur ceux de Poirot.

— Si vous vous imaginez que l'esprit de John Arundell est revenu et a ordonné à Emily de léguer son argent à Minnie Lawson et qu'Emily s'est soumise à cet ordre, vous vous trompez fort. Emily n'était pas une folle de ce genre. Pour elle, le spiritisme était une distraction un degré au-dessus du jeu de patience ou de bataille. Avez-vous vu les Tripp ?

— Non.

— Si vous les aviez vues, vous me comprendriez tout de suite. Ces vieilles folles passent leur temps à vous rapporter des messages de tel ou tel membre de votre famille, et toujours des messages stupides. Elles y croient fermement et miss Lawson y

croyait aussi. C'est une façon comme une autre de passer les soirées.

— Vous connaissez sans doute le jeune Charles Arundell ? Quel genre d'homme est-ce ?

— Un propre à rien ! Charmant garçon, toujours chargé de dettes et sans argent. Il voyage beaucoup, mais il revient toujours, comme un mauvais sou. Il sait s'y prendre avec les femmes ! – Elle ricana. – J'en ai vu trop de son espèce pour me laisser embobiner par lui. C'est curieux que cette vieille ganache de Thomas ait eu un tel fils ! Oh ! ne vous y trompez pas, j'aime bien ce garçon, mais il appartient à ces jeunes individus sans moralité qui tueraient leur grand-mère pour un ou deux shillings.

— Et sa sœur ?

Miss Peabody hocha la tête.

— Thérésa ? fit-elle d'une voix lente. Je ne sais que penser de cette étrange créature. Elle est fiancée à ce jeune médecin ridicule, l'associé du docteur Grainger. Vous l'avez peut-être vu ?

— Le docteur Donaldson ?

— Oui. On le dit habile médecin. Je me demande ce que Thérésa trouve de bien en ce jeune homme. Enfin, elle est assez grande pour se diriger seule.

— Le docteur Donaldson a-t-il soigné miss Arundell ?

— Seulement lorsque le docteur Grainger prenait des vacances.

— Mais pas pendant sa dernière maladie ?

— Je ne crois pas.

Souriant, Poirot remarqua :

— Il me semble, miss Peabody, que vous n'estimez guère ce jeune médecin ?

— Je n'ai rien dit de semblable. Je suis même certaine qu'il est très capable, et habile à sa manière, qui n'est pas la mienne. Par exemple : autrefois, quand un enfant avait mangé trop de pommes vertes, il souffrait d'un excès de bile. Le médecin appelait cela un excès de bile, et vous envoyait quelques pilules de la pharmacie. À présent, on vous dit que votre enfant souffre d'une acidité aiguë, qu'il faut surveiller son régime et on vous

fait prendre le même médicament, mais sous forme de jolis petits comprimés préparés par des spécialistes de laboratoire et cela vous coûte trois fois plus cher. Donaldson appartient à cette nouvelle école, et les jeunes mères s'y laissent prendre. Cela fait tellement mieux. Mais ce jeune homme ne restera pas longtemps ici à soigner les rougeoles et les maux de ventre des gosses. C'est un ambitieux. Londres l'attire et il ne tardera pas à se spécialiser.

— Dans quelle branche ?

— Les sérums thérapeutiques, – si je m'exprime correctement. On vous pique avec une de ces horribles aiguilles hypodermiques, même si vous êtes en bonne santé, afin de vous préserver des maladies.

— Le docteur Donaldson étudie-t-il un sérum spécial ?

— Ne m'en demandez pas tant. Je sais seulement qu'il fait fi de la médecine générale et désire s'établir à Londres. Pour cela, il lui faut de l'argent et il est pauvre comme un rat d'église.

Poirot murmura :

— Quelle tristesse de voir le talent entravé par le manque d'argent. Et dire qu'il y a des gens qui ne dépensent pas le quart de leurs revenus.

— Emily Arundell n'en dépensait même pas le dixième. Bien des gens furent surpris en apprenant le chiffre de la fortune qu'elle laissait à sa mort.

— Les membres de sa propre famille en furent-ils également étonnés ?

— Pas tous ! fit miss Peabody fermant à demi ses yeux pleins de malice. Un d'entre eux savait bien à quoi s'en tenir.

— Lequel ?

— Maître Charles. Il a calculé d'après ses propres revenus. Charles n'est point sot.

— C'est un propre à rien, n'est-ce pas ?

— En tout cas, il n'a rien d'un niais.

Après une courte pause, elle ajouta :

— Irez-vous le voir ?

— C'est bien mon intention, dit Poirot d'un ton solennel. Il possède vraisemblablement certains papiers de famille concernant son grand-père.

— Oh ! Il en aurait fait un feu de joie, déclara la vieille demoiselle. Cette jeunesse n'a aucun respect pour les ancêtres.

— Il ne faut négliger aucune source de renseignements, observa Poirot, sentencieux.

— Évidemment ! fit miss Peabody, d'un ton sec.

La lueur qui passa dans ses yeux bleus produisit un effet désagréable sur Poirot. Il se leva.

— Je ne veux pas abuser davantage de votre temps, madame. Je vous remercie infiniment de tout ce que vous avez eu la bonté de m'apprendre.

— J'ai fait de mon mieux, dit miss Peabody. Nous nous sommes bien écartés de la révolte des Indes, il me semble.

La vieille demoiselle nous serra la main.

— Vous me ferez savoir la date de publication de votre livre, dit-elle à Poirot. J'aimerais tant le lire.

En sortant de chez miss Peabody, nous perçûmes les échos de son rire.

CHAPITRE XI

VISITE AUX DEMOISELLES TRIPP

— Et maintenant, dis-je à mon ami, comme nous remontions en voiture, que faisons-nous ?

Averti par l'expérience, je ne suggérai pas, cette fois, de rentrer à Londres. Après tout, Poirot s'amusait à sa façon. Je n'y voyais aucun inconvénient.

Je lui proposai d'aller prendre le thé.

— Quelle idée, Hastings ! Regardez l'heure.

— Je viens de consulter ma montre, Poirot. Il est cinq heures et demie. Grand temps de prendre le thé.

Poirot soupira.

— Vous autres, Anglais, ne savez vous passer de votre thé ! Non, mon ami, pas de thé aujourd'hui. Dans un manuel de politesse, j'ai lu l'autre jour qu'on ne faisait pas de visites après six heures. Il ne nous reste plus qu'une demi-heure pour nous présenter chez les gens.

— Comme vous êtes mondain, aujourd'hui, Poirot ! À qui allons-nous rendre visite ?

— Aux demoiselles Tripp.

— Est-ce un livre sur le spiritisme que vous écrivez à présent ? Ou est-ce toujours la vie du général Arundell ?

— Ce sera bien plus simple que cela, mon ami. Mais, demandons où habitent ces demoiselles.

Ce renseignement nous fut donné avec empressement, mais d'une façon un peu embrouillée ; il s'agissait de ne pas nous égarer dans les petits sentiers. La demeure des demoiselles Tripp était un cottage fort pittoresque, si vieux qu'on s'attendait à le voir s'écrouler d'un moment à l'autre. Une enfant de

quatorze ans environ nous ouvrit la porte et s'effaça contre le mur pour nous laisser entrer. L'intérieur était splendide, avec de vieilles poutres en chêne, une immense cheminée et de si petites fenêtres qu'on y voyait à peine clair. L'ameublement, d'une pseudo-simplicité, trahissait la recherche de l'esthétique et du confortable. On y voyait de beaux fruits dans des coupes en bois et, au mur, de nombreuses photographies, la plupart de deux mêmes personnes en des poses différentes, – d'ordinaire serrant des gerbes de fleurs contre la poitrine, ou tenant des deux mains d'immenses chapeaux.

La fillette qui nous avait introduits disparut en murmurant quelques mots, mais sa voix résonna très claire à l'étage supérieur :

— Deux messieurs venus pour vous voir, miss.

Une sorte de gazouillis de voix féminines s'éleva et bientôt, avec un froufrou de jupons, une dame descendit l'escalier et s'avança vers nous gracieusement. Elle approchait de la cinquantaine et ses cheveux coiffés à la vierge, étaient séparés sur le milieu de la tête ; ses yeux marron saillaient légèrement. Elle portait une robe de mousseline à fleurs qui ressemblait beaucoup à un travesti. Poirot fit un pas en avant et entama la conversation en un langage très pompeux.

— Mademoiselle, veuillez excuser mon indiscrétion. Je me présente chez vous parce que je suis dans un très grand embarras. Je suis venu ici pour rencontrer une personne, mais on m'apprend qu'elle a quitté Market Basing et que vous pourriez certainement me donner son adresse.

— Vraiment ? Qui est-ce ?

— Miss Lawson.

— Oh ! Minnie Lawson. Bien sûr ! Nous sommes ses meilleures amies. Veuillez vous asseoir, je vous prie, monsieur… ?

— Parotti, mon ami, le capitaine Hastings.

Miss Tripp salua et se mit en frais de gentillesse.

— Asseyez-vous. – Cette chère Minnie Lawson… Oh ! voici ma sœur.

Un nouveau froissement d'étoffe et une seconde dame vint nous rejoindre. Elle était vêtue d'une robe de coton vert qui eût plutôt convenu à une jeune fille de seize ans.

— Ma sœur Isabelle, – Monsieur… Parrot… et… le capitaine Hawkins. Ma chère Isabelle, ces messieurs sont des amis de Minnie Lawson.

Miss Isabelle Tripp était moins potelée que sa sœur. Elle était même plutôt maigre. Ses cheveux très blonds étaient coiffés en petites boucles légèrement en désordre. Elle affectait des manières de fillette et je reconnus tout de suite l'original de la plupart des photographies. Joignant les mains en un geste juvénile, elle s'exclama :

— C'est merveilleux ! Cette chère Minnie ! Vous l'avez vue récemment ?

— Pas depuis plusieurs années, expliqua Poirot. Nous nous étions perdus de vue. J'ai beaucoup voyagé. Aussi, jugez de mon étonnement et de ma joie en apprenant la bonne fortune qui vient d'échoir à ma vieille amie.

— Je comprends. Et elle la mérite bien. Une âme si bonne, si simple, si droite.

— Julia ! s'écria sa sœur.

— Quoi donc, Isabelle ?

— Voilà qui est étonnant ! P. Te souviens-tu que la planchette a répété plusieurs fois la lettre P., hier soir ? Un visiteur venu de l'autre côté de l'eau et l'initiale P.

— En effet ! acquiesça Julia.

Les deux demoiselles, en proie à un ravissement enthousiaste, regardèrent Poirot.

— La planchette ne ment jamais, dit Julia d'une voix douce.

— Vous intéressez-vous au spiritisme, monsieur Parotti ?

— Je m'y suis adonné un peu, mademoiselle, et comme tous ceux qui ont beaucoup voyagé en Orient, j'ajoute qu'il existe bien des mystères qui ne peuvent s'expliquer de façon naturelle.

— Voilà qui est d'une vérité profonde ! déclara Julia.

— L'Orient ! murmura Isabelle, avec ferveur. La patrie du mysticisme et de l'occultisme !

Les voyages de Poirot en Orient, autant que je le sache, se bornent à un séjour de quelques semaines en Syrie et en Irak. À

l'entendre, on aurait cru qu'il avait passé la majeure partie de son existence dans les jungles et les bazars, conversant familièrement avec les fakirs, les derviches et les mahâtmas.

Au cours de la conversation, je découvris que les demoiselles Tripp étaient végétariennes, théosophes, spirites et professaient la doctrine des scientistes chrétiens. Leur passe-temps favori était la photographie.

— Parfois, soupira Julia, je suis lasse de vivre à Market Basing… une ville sans beauté et sans âme, n'est-ce pas, capitaine Hawkins ?

— Bien sûr, fis-je légèrement embarrassé. Bien sûr !

— Un peuple sans idéal est destiné à périr, déclara Isabelle. J'ai souvent essayé de discuter avec le pasteur, mais il a l'esprit terriblement étroit. Ne croyez-vous pas, monsieur Parrot, que la foi trop absolue vous rétrécit le jugement ?

— Alors que tout est si simple, ajouta sa sœur. Tout n'est que joie et amour.

— Comme vous le dites, fit Poirot. Quel malheur de voir les gens se quereller pour des questions d'argent.

— Quelle chose sordide que l'argent ! soupira Julia.

— Il paraît que la défunte miss Arundell était une de vos converties ? hasarda Poirot.

Les deux sœurs se regardèrent l'une l'autre.

— Je me le demande, dit Isabelle.

— Nous n'en étions pas très sûres, murmura Julia. Un jour, elle paraissait convaincue, et puis, elle racontait des choses si… si étranges.

— Ah ! Te souviens-tu de la dernière manifestation, Isabelle ? Il s'est produit une chose étonnante, dit Julia en se tournant vers Poirot. C'était le soir où la chère miss Arundell est tombée malade. Ma sœur et moi, nous allâmes près d'elle après le dîner et nous tînmes une séance, – à nous quatre. Et savez-vous ce que nous avons vu ? Toutes les trois – nous avons vu distinctement une sorte de halo autour de la tête de miss Arundell.

— Comment ?

— Un halo, un genre de brouillard lumineux. Julia se tourna vers sa sœur : – N'est-ce pas ainsi que tu l'expliquerais, Isabelle ?

— Si, un brouillard lumineux, allant en se dégradant et formant une auréole autour de la tête de miss Arundell. C'était un signe… Nous le savons à présent, un signe annonciateur de sa mort prochaine.

— Remarquable ! fit Poirot, l'air impressionné. Faisait-il noir dans la pièce ?

— Oui. Nous obtenons toujours de meilleures manifestations dans une chambre obscure. Comme il faisait chaud, il n'y avait même pas de feu dans la cheminée.

— Un esprit très intéressant nous a parlé, dit Isabelle. Fatima – c'était son nom – nous apprit qu'elle est passée dans l'autre monde à l'époque des Croisades. Elle nous donna un message magnifique.

— Elle vous a donc parlé ?

— Pas de voix naturelle, mais en frappant des coups. Amour. Espoir. Vie. Des mots splendides !

— Et miss Arundell fut malade pendant la séance ?

— Tout de suite après. On nous avait apporté des sandwiches et du porto et la chère Arundell déclara qu'elle n'y toucherait pas, car elle ne se sentait pas dans son assiette. Ce fut le début de sa maladie. Dieu merci ! elle ne souffrit pas trop longtemps.

— Elle passa dans l'autre monde quatre jours après, dit Isabelle.

— Et nous avons déjà reçu des messages d'elle, s'empressa d'annoncer Julia. Elle dit qu'elle est bien heureuse, que tout est beau autour d'elle et qu'elle espère que la paix et l'amour règnent parmi ceux qu'elle a aimés.

Poirot toussota.

— Ce n'est pas le cas, je le crains.

— La famille s'est conduite de façon ignoble envers la pauvre Minnie, dit Isabelle, rouge d'indignation.

— Pourtant Minnie est une âme tout à fait désintéressée, renchérit Julia.

— On a tenu sur son compte des propos très malveillants. On a dit qu'elle avait usé de son influence auprès de miss Arundell pour s'approprier ses biens.

— Alors que ce fut pour elle une véritable surprise…

— Elle n'en pouvait croire ses oreilles lorsque le notaire lut le testament…

— Elle nous l'a elle-même déclaré : « Ma chère Julia, m'a-t-elle dit, on m'aurait renversée d'une chiquenaude. Quelques donations aux servantes et Littlegreen et le reste de ses biens à moi, Wilhelmina Lawson ! » La pauvre en était si abasourdie qu'elle pouvait à peine parler. Lorsque enfin elle put prononcer quelques mots, elle demanda à combien cela se monterait, pensant qu'il s'agissait de quelques centaines de livres, et Mr Purvis, après un tas de circonlocutions, prononça le chiffre de trois cent soixante-quinze mille livres. La pauvre Minnie faillit en tomber à la renverse, nous a-t-elle dit.

— Elle n'avait pas la moindre idée qu'une pareille aubaine pût lui arriver ! ajouta sa sœur.

— C'est ce qu'elle vous a dit, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui. Et elle l'a répété plusieurs fois. Les Arundell sont bien méchants de lui battre froid et de la traiter avec méfiance à présent. Nous vivons dans un pays libre…

— Le peuple anglais est victime de cette illusion, murmura Poirot.

— On a tout de même le droit de choisir ses héritiers ! À mon sens, miss Arundell a fort bien agi. De toute évidence, elle se méfiait de sa famille et non sans raison.

— Ah ? fit Poirot se penchant en avant d'un air intéressé. Vraiment ?

Encouragée par cette flatteuse attention, Isabelle poursuivit :

— Eh ! oui, Mr Charles Arundell, son neveu, est un mauvais sujet. Le fait est notoire. Je crois même qu'il est recherché par la police d'un pays étranger. En somme, un indésirable. Quant à sa sœur, je ne lui ai jamais adressé la parole, mais c'est une fille étrange, ultramoderne et maquillée au possible. La seule vue de sa bouche me rendait malade ; on aurait dit du sang. Et je la soupçonne de se droguer, elle a parfois des façons si bizarres !

Certes, elle possède un grand charme. Elle est fiancée à cet aimable jeune docteur Donaldson, mais il m'a fait l'impression d'en être lui-même un peu dégoûté par moments. J'espère qu'il reviendra de son erreur et épousera une gentille jeune fille de bonne famille, aimant la campagne et la vie au grand air.

— Et les autres parents de miss Arundell ?

— Là encore, on trouverait beaucoup à redire. Évidemment, je n'ai rien à reprocher à Mme Tanios. C'est une personne bien tranquille, mais une petite sotte, complètement sous la dépendance de son mari. Il me semble que c'est un Turc. N'est-ce pas affreux pour une Anglaise d'épouser un Turc ? Cela dénote un manque total de goût. Mme Tanios est une mère dévouée, mais ses enfants sont bien laids, les pauvres petits !

— Ainsi, vous jugez que miss Arundell a choisi une meilleure bénéficiaire de sa fortune en la léguant à miss Lawson ?

Le visage serein, Julia déclara :

— Minnie Lawson est une femme excellente, tout à fait désintéressée. Elle ne pensait guère à l'argent et n'avait rien d'une avare.

— Pourtant, il ne lui est pas venu à l'idée de refuser cet héritage.

Isabelle recula légèrement.

— Oh ! qui aurait songé à le faire ?

Poirot sourit.

— Évidemment !

— Vous comprenez, monsieur Parrot, intervint Julia, Minnie considère cet argent comme un dépôt, un dépôt sacré.

— Et elle désire aider Mme Tanios et les enfants Tanios, poursuivit Isabelle. Seulement elle ne veut pas que le mari touche à cet argent.

— Elle a même dit qu'elle songeait à faire une rente à Thérésa.

— C'est très généreux de sa part, étant donné la façon cavalière dont cette fille l'a toujours traitée.

— Vraiment, monsieur Parrot, Minnie est d'une générosité sans pareille. Du reste, vous la connaissez bien !

— Oui, dit Poirot, je la connais mais j'ignore toujours son adresse.

— Oh ! excusez-moi. J'allais oublier de vous la donner. Quelle étourderie ! Voulez-vous que je vous l'écrive ?

— Je vais la prendre sur mon carnet.

Poirot sortit son calepin et inscrivit sous la dictée de Julia :

— 17, Clanroyden Mansions, W. 2 ; pas très loin de Whiteleys. Vous lui ferez part de nos amitiés, n'est-ce pas ? Voilà un moment qu'elle ne nous a donné de ses nouvelles.

Poirot se leva et je l'imitai.

— Je vous remercie infiniment toutes deux pour ce moment délicieux passé chez vous et aussi pour l'adresse de mon amie.

— Je m'étonne qu'on ne vous l'ait pas donnée à Littlegreen. C'est encore cette Ellen ! Les servantes sont jalouses et ont l'esprit si mesquin. Parfois elles se montraient grossières envers Minnie.

Julia nous serra la main en affectant des airs de grande dame, et déclara :

— Votre visite nous a fait un réel plaisir. Je me demande…

Elle lança un coup d'œil interrogateur à sa sœur.

— Peut-être accepteriez-vous… (Isabelle rougit légèrement.) Peut-être accepteriez-vous de partager notre repas du soir ? Une nourriture très simple… des légumes crus et hachés, du pain bis, du beurre et des fruits.

— Tout cela est délicieux. Hélas ! mon ami et moi sommes attendus à Londres, se hâta d'ajouter Poirot.

Après de nouvelles poignées de mains et un nouveau message pour miss Lawson, nous quittâmes les demoiselles Tripp.

CHAPITRE XII

POIROT DISCUTE L'AFFAIRE

— Dieu merci, Poirot, m'écriai-je avec gratitude, vous nous avez délivrés des carottes crues ! Quelles terribles femmes !

— Pour nous, un bon bifteck avec des frites et une bonne bouteille de vin ! Je me demande ce qu'elles nous auraient donné à boire.

— De l'eau, sans doute, répondis-je en frissonnant. Ou du cidre non alcoolisé ! Je parie que dans cette maison il n'y a aucun confort moderne !

— Quel plaisir ont certaines femmes à mener une existence étriquée ? dit Poirot, pensif. Ce n'est pas toujours la pauvreté, bien qu'elles s'y entendent à dissimuler leur gêne.

— Quels ordres donnez-vous au chauffeur ? demandai-je à Poirot en débouchant sur la grand-route de Market Basing. Vers quelle lumière locale vous conduirai-je ? Ou bien désirez-vous retourner à l'auberge pour interroger une fois de plus le garçon asthmatique ?

— Hastings, je vous annonce que nous quittons Market Basing…

— Magnifique !

— Mais nous y reviendrons !

— Toujours sur la piste de votre malchanceux meurtrier ?

— Parfaitement.

— Avez-vous découvert quelque chose d'intéressant dans le fatras de sottises que nous venons d'entendre ?

— Certains points méritent notre attention, déclara Poirot. Les différents caractères de notre drame commencent à se préciser. Ne trouvez-vous pas qu'il ressemble à un petit roman du vieux temps ? L'humble demoiselle de compagnie, autrefois

méprisée, devient riche et joue maintenant le rôle de la fée généreuse.

— J'imagine que ses bienfaits doivent irriter ceux qui se considèrent comme les héritiers de droit !

Nous gardâmes le silence pendant quelques minutes. Nous avions traversé Market Basing et nous nous retrouvions sur la route de Londres. Je sifflotai pour moi-même l'air de « Petit homme, vous avez eu une journée bien remplie ! »

— Vous êtes-vous bien amusé, Poirot ? demandai-je enfin à mon compagnon.

— Qu'entendez-vous exactement par s'amuser, Hastings ?

— Ma foi, il me semble que vous avez pris un jour de congé !

— Alors, vous ne me prenez pas au sérieux ?

— Oh ! si. Vous êtes même très sérieux, mais j'ai l'impression que vous vous occupez de cette affaire pour votre propre satisfaction mentale. Je veux dire, que cette affaire est purement spéculative.

— Bien au contraire !

— Je m'exprime mal. S'il s'agissait d'aider la vieille miss Arundell, de la protéger contre quelque nouvelle attaque, alors le jeu vaudrait la chandelle. Mais, comme elle est morte, pourquoi se donner tant de peine ?

— Si on vous écoutait, mon ami, jamais on n'enquêterait après un meurtre.

— C'est tout à fait différent. Là, on a une victime !

— Je saisis parfaitement. Vous faites une distinction entre la victime d'un meurtre et une personne morte de maladie. Supposons un instant que miss Arundell ait eu une mort subite et violente, resteriez-vous alors indifférent à mes efforts pour découvrir la vérité ?

— Évidemment, non !

— Mais voyons, quelqu'un a essayé de la tuer !

— Oui, mais il n'y a pas réussi. Là, réside toute la différence.

— Cela ne vous intéresse pas de découvrir qui a voulu la supprimer ?

— Si, tout de même.

— Nous devons chercher le coupable dans un cercle assez restreint, murmura Poirot. Le fil…

— Ce fil révélé simplement par la présence d'une pointe dans la plinthe ! Cette pointe est peut-être là depuis des années !

— Non. Elle est fraîchement peinte.

— Bon ! Tout de même on peut trouver bien des explications à ce fait.

— Donnez-m'en une.

Je n'en pus trouver de plausible sur le moment. Profitant de mon embarras, Poirot reprit la suite de son raisonnement.

— Oui, un cercle assez restreint. Ce fil n'a pu être tendu à travers l'escalier qu'une fois tout le monde couché. Donc, nous ne pouvons soupçonner qu'un des occupants de la maison. Ce qui revient à dire que le coupable est une des sept personnes qui ont passé la nuit à Littlegreen : le docteur Tanios, M^me^ Tanios, Thérésa Arundell, Charles Arundell, miss Lawson, Ellen et la cuisinière.

— Vous pouvez écarter les servantes.

— Elles ont reçu leurs parts d'héritage, mon cher. Et elles auraient pu avoir d'autres mobiles : la haine, le dépit, le vol, que sais-je ?

— Cela me paraît peu probable.

— On ne doit rien négliger dans une affaire criminelle.

— Eh bien ! alors, c'est huit personnes qu'il faut dire et non sept.

— Comment ça ?

— Il faut inclure miss Arundell elle-même. Qui vous dit que ce n'est pas elle qui a tendu le fil pour faire tomber une autre personne de sa famille ?

Poirot haussa les épaules.

— Vous dites une bêtise, mon cher. Si miss Arundell avait tendu le piège, elle aurait évité de s'y laisser prendre elle-même. Et, souvenez-vous en, c'est elle qui est tombée dans l'escalier.

Je demeurai confus.

Poirot reprit d'un air pensif :

— Les événements se suivent avec une logique bien nette : la chute, la lettre qui m'est adressée, la visite du notaire. Cependant, il subsiste un doute dans mon esprit : miss Arundell a-t-elle retardé l'envoi de sa lettre, hésitant à la mettre à la poste ? Ou bien, se figurait-elle que la lettre était partie ?

— Impossible de le savoir.

— Oui. Nous ne pouvons que faire des suppositions. Personnellement, je pense qu'elle croyait cette lettre expédiée. Elle dut même s'étonner de ne point recevoir de réponse.

Mes réflexions prenaient une autre direction.

— Poirot, soupçonnez-vous ces messages spirites d'avoir influencé les dernières volontés de miss Arundell ? Admettons qu'à une de ces séances, la vieille demoiselle ait reçu l'ordre de modifier son testament en faveur de miss Lawson ?

Poirot hocha la tête d'un air de doute.

— Cela ne concorderait pas avec l'idée que je me fais du caractère de miss Arundell.

— Les demoiselles Tripp disent que miss Lawson fut complètement stupéfaite à la lecture du testament, fis-je pensivement.

— C'est du moins ce qu'elle leur a affirmé, acquiesça Poirot.

— Mais vous n'y croyez pas ?

— Mon ami, vous connaissez ma nature méfiante. Je ne crois rien de ce qu'on me dit, à moins que je ne puisse le contrôler, ou m'en procurer confirmation.

— Ah ! mon cher, lui dis-je d'un ton affectueux, vous possédez une charmante nature, bonne et confiante.

— Il dit, elle dit, on dit… Qu'est-ce que cela signifie ? Bah ! Rien du tout. Cela peut être la vérité, ou un mensonge utile. Moi, je m'attache aux faits.

— Et quels sont les faits ?

— Miss Arundell a fait une chute. Personne ne le conteste. La chute n'a pas été naturelle, elle a été provoquée.

— Nous en avons pour preuve la parole d'Hercule Poirot.

— Pas du tout. Nous en trouvons la preuve dans la pointe enfoncée en haut de la plinthe, dans la lettre que m'adressa miss Arundell, dans l'absence du chien cette nuit-là, dans les paroles de miss Arundell au sujet d'un dessin d'un vase et de la balle de Bob. Ce sont là des faits.

— Et ensuite ?

— Posons notre question habituelle : qui bénéficie de la mort de miss Arundell ? Réponse : miss Lawson.

— La vilaine demoiselle de compagnie ! D'autre part, les membres de la famille pensaient également hériter. Et, au moment de l'accident, ils auraient tous bénéficié de la mort de miss Arundell.

— Parfait, Hastings ! Voilà pourquoi tous demeurent également suspects. Ne perdons pas de vue cet autre petit fait : miss Lawson fit son possible afin que miss Arundell ne connût pas l'absence de Bob durant cette nuit.

— Son silence vous étonne ?

— Pas du tout. J'en prends note simplement. Elle craignait d'inquiéter la brave dame. Voilà, j'espère, la meilleure explication.

— Miss Peabody, remarquai-je, a émis l'opinion que tout n'était pas clair dans cette histoire de testament. Qu'entendait-elle par-là ?

— Sans doute voulait-elle nous laisser comprendre qu'elle concevait certains soupçons, sans oser les préciser.

— On peut écarter l'abus d'influence, ajoutai-je, pensif. Et tout indique que miss Arundell possédait trop de bon sens pour croire à ces idioties spirites !

— Pourquoi traitez-vous le spiritisme d'idiotie, Hastings ?

Je le regardai, stupéfait.

— Mon cher Poirot, ces femmes épouvantablement ridicules…

— Je partage votre opinion sur les demoiselles Tripp. Mais le fait qu'elles aient adopté avec enthousiasme la Christian Science, le végétarisme, la théosophie et le spiritisme ne constitue pas une condamnation en bloc de ces doctrines. Les sottises qu'une femme stupide raconte à propos d'un faux scarabée que lui a vendu un mercanti sans scrupule, ne discréditent nullement la science des égyptologues !

— Croyez-vous au spiritisme, Poirot ?

— Personnellement, je n'ai étudié aucune des manifestations du spiritisme, mais de grands savants reconnaissent l'existence de phénomènes d'ordre psychique.

— Ainsi, vous ajoutez foi à cette histoire d'une auréole de lumière nimbant la tête de miss Arundell ?

Poirot fit un geste vague de la main.

— Je parlais d'une manière générale, pour réfuter votre scepticisme irraisonné. M'étant formé une opinion sur les deux demoiselles Tripp, je compte étudier scrupuleusement les faits qu'elles ont exposés à ma connaissance. Une folle est toujours une folle, qu'elle parle de spiritisme, de politique, d'amour ou de bouddhisme.

— Cependant vous avez prêté une oreille attentive à leurs bavardages.

— Aujourd'hui, mon devoir a consisté à écouter, afin d'entendre tout ce qu'on raconte sur les sept personnes en question, et plus spécialement sur les cinq qui m'intéressent. Nous possédons déjà certains renseignements sur elles. Prenons miss Lawson. D'après les demoiselles Tripp, c'est une femme dévouée, généreuse, désintéressée ; en somme, un beau caractère. Miss Peabody nous dit qu'elle est crédule, stupide, ni assez intelligente, ni assez hardie pour commettre une action criminelle. À entendre le docteur Grainger, c'était une opprimée, une « malheureuse poule mouillée de demoiselle de compagnie ». Tels sont ses propres termes. Le garçon de l'auberge en a parlé en termes méprisants et Ellen nous a dit que Bob, le chien, la dédaignait ! Comme vous voyez, chacun la juge sous un angle différent. Il en est de même pour les autres. Aucun d'entre eux ne professe une haute opinion de la moralité de Charles Arundell, cependant chacun parle de lui à sa façon. Le docteur Grainger l'appelle avec indulgence « un gamin irrespectueux ». Miss Peabody le dit capable de tuer sa grand-mère pour quelques sous, mais visiblement elle préfère un voyou à un empoté. Miss Tripp le soupçonne non seulement d'être un criminel en puissance, mais elle prétend qu'il est recherché par la police d'un pays étranger. Tous ces détails sont intéressants et utiles. Ils nous conduisent à…

— À quoi, Poirot ?

— À vérifier par nous-mêmes, mon ami.

CHAPITRE XIII

THÉRÉSA ARUNDELL

Le lendemain matin, nous nous rendîmes à l'adresse donnée par le docteur Donaldson.

Je suggérai qu'une visite au notaire, Mr Purvis, serait d'abord souhaitable, mais Poirot répliqua :

— Non, mon ami. Que pourrions-nous lui dire ? Quel prétexte invoquer pour obtenir des renseignements ?

— D'ordinaire, les prétextes ne vous manquent pas, Poirot. N'importe lequel de ces « jolis mensonges » débités hier ferait l'affaire.

— Non, mon ami, aucun de ces « jolis mensonges », comme vous dites, ne trouverait crédit auprès d'un notaire. On nous montrerait la porte, et nous sortirions l'oreille basse.

— Abstenons-nous, plutôt que de risquer pareille humiliation !

Ainsi donc, nous nous dirigeâmes vers l'appartement occupé par Thérésa Arundell. Cet appartement, situé dans le quartier de Chelsea, prenait vue sur la Tamise. Les meubles magnifiques, de style moderne, lançaient des reflets de chrome sur d'épais tapis aux dessins géométriques. Au bout de quelques minutes d'attente, nous vîmes entrer une jeune femme qui nous interrogea du regard.

Thérésa Arundell paraissait avoir de vingt-huit à vingt-neuf ans. Grande, très mince, elle donnait l'impression d'une gravure en blanc et noir, avec sa chevelure sombre comme l'aile de corbeau et son visage d'une pâleur mortelle. Ses sourcils curieusement épilés lui donnaient un air ironique. Ses lèvres, seule tache de couleur dans la figure blanche, formaient une entaille écarlate et brillante. Thérésa vous donnait l'impression d'une activité débordante. Comment ? Je ne saurais le dire, car

elle affectait une attitude lasse et indifférente. On sentait chez elle une énergie contenue.

Avec une curiosité froide, elle nous dévisagea tour à tour, mon ami et moi. Las de mentir, je l'espérais du moins, Poirot avait, en la circonstance, fait passer sa carte de visite. Thérésa Arundell la tenait entre ses doigts.

— Vous êtes sans doute M. Poirot ? dit-elle.

L'interpellé fit une belle révérence.

— À votre service, mademoiselle. Me permettez-vous d'abuser un peu de votre temps précieux ?

Imitant légèrement la manière de Poirot, elle lui répondit :

— Enchantée, monsieur Poirot. Veuillez vous asseoir.

Le détective s'assit avec précaution dans un fauteuil carré très bas. Je pris un siège droit en toile de sangle avec monture chromée. Thérésa s'assit négligemment sur un tabouret en face de la cheminée. Elle nous offrit des cigarettes. Nous refusâmes, mais elle en alluma une et se mit à fumer.

— Vous me connaissez peut-être de nom, mademoiselle ?

— Oui. Un ami de Scotland Yard, n'est-ce pas ?

Poirot ne parut nullement goûter cette appréciation. Il déclara d'un ton d'importance :

— Mademoiselle, je m'intéresse aux questions criminelles.

— Ce doit être terriblement excitant ! fit-elle d'une voix basse. Et dire que j'ai perdu mon carnet d'autographes !

— Voici l'affaire qui m'occupe en ce moment, poursuivit Poirot. Hier, j'ai reçu une lettre de votre tante.

Les yeux de Thérésa, des yeux allongés en forme d'amande, s'agrandirent légèrement. Elle lança un nuage de fumée.

— De ma tante, monsieur Poirot ?

— Je viens de vous le dire.

— Excusez-moi si je trouble votre petit divertissement, mais je n'ai plus de tantes ! Toutes mes tantes sont dans l'autre monde. La dernière est morte il y a deux mois.

— Miss Emily Arundell ?

— Oui, miss Emily Arundell. Vous ne recevez pas de lettres d'outre-tombe, n'est-ce pas, monsieur Poirot ?

— Pardon, mademoiselle, parfois.

— Vous êtes macabre, monsieur Poirot.

Sa voix trahissait à présent l'inquiétude.

— Et que vous dit ma tante ?

— Pour le moment, mademoiselle, je ne puis en parler. Il s'agit, voyez-vous, d'une affaire délicate.

Poirot toussota. Puis il y eut un moment de silence. Thérésa fumait toujours. Enfin, elle prononça :

— Voilà qui est bien mystérieux. Et en quoi cela me concerne-t-il ?

— Je pense, mademoiselle, que vous voudrez bien répondre à mes questions.

— Des questions ! Quel genre de questions ?

— Des questions d'ordre familial.

— Voulez-vous me donner un spécimen de ces questions ?

— Certes. Quelle est l'adresse actuelle de votre frère Charles ?

Elle ferma à demi ses paupières, l'énergie s'effaça sur ses traits. Thérésa se renfermait dans sa coquille.

— Excusez-moi de ne pouvoir vous la fournir. Nous ne correspondons pas beaucoup l'un avec l'autre et je crois qu'il a quitté l'Angleterre.

— Je comprends.

Poirot garda un instant le silence.

— Est-ce là tout ce que vous désiriez savoir ?

— Oh ! j'ai d'autres questions à vous poser. *Primo*, êtes-vous satisfaite de la façon dont votre tante a disposé de sa fortune ? *Secundo*, depuis combien de temps êtes-vous fiancée au docteur Donaldson ?

— Vous sautez d'un ordre d'idées à l'autre, il me semble.

— Eh bien ? demanda Poirot, employant soudain la langue française.

— Eh bien ? répéta-t-elle après lui. À ces deux questions je répondrai : cela ne vous regarde pas, monsieur Hercule Poirot.

Thérésa prononça cette dernière phrase en français.

Poirot la considéra attentivement. Puis, sans trahir la moindre déception, il se leva.

— Ah ! vous préférez ne pas répondre. Rien de surprenant à cela. Permettez-moi, mademoiselle, de vous féliciter de votre accent français. Au revoir, mademoiselle. Venez, Hastings.

Nous franchissions la porte, lorsque la voix de Thérésa se fit entendre. La jeune fille n'avait pas bougé de place, mais la vivacité de sa parole nous obligea à faire demi-tour.

— Revenez !

Poirot obéit lentement. Il se rassit et la regarda avec curiosité.

— Cessons de plaisanter, dit-elle. Monsieur Hercule Poirot, vous pourrez peut-être me rendre service.

— Enchanté, mademoiselle. Mais comment ?

Entre deux bouffées de sa cigarette, elle prononça d'une voix calme :

— Dites-moi la façon de m'y prendre pour obtenir l'annulation du testament.

— Certainement, un avocat…

— Oui, peut-être, si je savais à qui m'adresser. Mais tous les avocats que je connais sont des hommes respectables ! Tous sont d'avis que le testament est rédigé en bonne et due forme et que ce serait jeter l'argent par les fenêtres d'essayer de le faire annuler.

— Mais vous ne les croyez pas ?

— Je suis d'avis qu'il y a toujours moyen d'arriver à ses fins, si on ne se laisse pas arrêter par les scrupules et si on est disposé à payer. Eh bien ! Je paierai ce qu'il faudra !

— Et vous me croyez disposé à étouffer mes scrupules pour de l'argent ?

— J'ai constaté que cela était vrai de la plupart des hommes et je ne vois pas pourquoi vous feriez exception à la règle. On commence toujours par protester de son honnêteté, cela va de soi.

— Oui, cela fait partie du jeu. Alors, en admettant que je sois disposé à étouffer mes scrupules, qu'attendez-vous de moi ?

— Je ne sais pas. Vous êtes un homme habile. Chacun le sait. Vous pourriez vous-même trouver un moyen.

— Par exemple ?

Thérésa Arundell haussa les épaules.

— Cela vous regarde. Voler le testament et en substituer un faux. Enlever miss Lawson et l'intimider pour lui faire dire

qu'elle a influencé Emily Arundell. Produire un nouveau testament que tante Emily aurait fait à son lit de mort.

— Je suis émerveillé de la fertilité de votre imagination, mademoiselle !

— Que me répondez-vous, monsieur Poirot ? Je suis franche. Si vous m'opposez un refus vertueux, voilà la porte.

— Il ne s'agit pas d'un refus vertueux, du moins pas encore.

Thérésa Arundell éclata de rire. Elle me regarda.

— Monsieur Poirot, votre ami paraît fâché, observa-t-elle. L'enverrons-nous faire un tour dans la rue ?

Poirot se tourna vers moi et me dit d'un air légèrement irrité :

— Voyons, Hastings, contenez, je vous prie, vos beaux sentiments de droiture. Veuillez excuser mon ami, mademoiselle. Il possède, je l'ai déjà constaté, un fond très honnête, mais il est d'une loyauté absolue et a pour moi une amitié à toute épreuve. En outre, laissez-moi vous le faire remarquer – il la regarda en plein dans les yeux – quoi que nous fassions, nous demeurerons dans les bornes de la stricte légalité.

Elle leva légèrement les sourcils.

— La loi, reprit mon ami, pensif, laisse une certaine latitude.

— Je comprends, dit-elle avec un faible sourire. C'est entendu. Voulez-vous à présent que nous discutions votre part du butin, si toutefois il y a un butin ?

— Là aussi nous pourrons nous entendre. Quelques jolies petites miettes, je n'en demande pas davantage.

— Conclu ! dit Thérésa.

Poirot se pencha en avant.

— Écoutez-moi, mademoiselle, d'ordinaire, disons quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, je suis du côté de la loi. La centième… eh bien ! la centième, c'est différent. Tout d'abord, c'est plus lucratif. Mais il faut agir avec précaution et prudence. Ma réputation ne doit pas en souffrir. Comprenez-vous ?

Thérésa acquiesça d'un signe de tête.

— Je dois d'abord connaître tous les détails de l'affaire. Lorsqu'on connaît la vérité, on sait jusqu'où on peut mentir.

— Voilà qui paraît éminemment logique.

— Alors, dites-moi : à quelle date a été rédigé ce testament ?

— Le 21 avril.

— Et le précédent ?

— Tante Emily avait fait un autre testament cinq ans auparavant.

— Quelles en étaient les dispositions ?

— Après un legs à Ellen et un autre à une vieille cuisinière, ses biens devaient être divisés entre les enfants de son frère Thomas et de sa sœur Arabella.

— La fortune était-elle administrée par fidéicommis ?

— Non. Nous en avions l'entière jouissance.

— Connaissiez-vous les dispositions exactes de ce testament ?

— Oh ! oui. Charles et moi nous les connaissions, et Bella aussi. Tante Emily n'en faisait pas un secret. De fait, lorsque l'un de nous voulait lui emprunter de l'argent, elle nous disait : « Toute ma fortune vous reviendra après ma mort. Que cela vous suffise ! »

— Aurait-elle refusé de vous avancer de l'argent s'il s'était agi d'une maladie ou d'un cas sérieux ?

— Non, je ne pense pas, répondit lentement Thérésa.

— Elle pensait que tous vous aviez suffisamment pour vivre ?

— Oui, elle le croyait, répondit Thérésa d'un ton amer.

— Mais vous ne partagiez pas sa façon de voir, hein ?

Thérésa ne répondit pas tout de suite.

— Mon père nous a laissé à chacun trente mille livres. Bien placée, cette somme rapporte à peu près douze cents livres par an. Les impôts y font une large brèche. Néanmoins, on peut s'arranger pour vivre gentiment avec cette rente. Mais moi – sa voix n'était plus la même ; son corps svelte se redressa et cette merveilleuse vitalité que j'avais devinée monta à la surface – mais, moi, je désire tout ce qu'il y a de mieux dans l'existence. La meilleure nourriture, les plus beaux vêtements. Je veux jouir de la vie, aller sur la Côte d'Azur, m'asseoir à une table de jeu et risquer des grosses sommes d'argent, donner des réceptions, des réunions extravagantes, enfin je veux tout cela pas pour plus tard… mais tout de suite !

Sa voix sonnait merveilleusement chaude, enivrante et gaie. Poirot l'observait.

— Il me semble que vous avez déjà goûté à tout cela ?

— Oui, dit-elle d'un ton moqueur. Je n'ai pu attendre.

— Et combien vous reste-t-il des trente mille livres ?

Elle sourit :

— Deux cent vingt et une livres quatorze shillings et sept pence. Voilà exactement la balance de mon compte en banque. Ainsi, mon petit monsieur, il faudra vous payer sur le butin. Pas de résultats, pas de salaire.

— En ce cas, dit Poirot d'un air intéressé, il y aura des résultats.

— Vous êtes un petit homme merveilleux. Je suis heureuse de vous avoir rencontré.

Poirot poursuivit d'un ton d'homme d'affaires :

— Il est nécessaire que je sois au courant de certains faits. Prenez-vous de la drogue ?

— Non, jamais.

— Buvez-vous ?

— Beaucoup, mais pas par goût. Mes amis boivent et je bois avec eux. Mais je pourrai cesser de boire dès demain.

— Voilà qui est rassurant.

Elle éclata de rire.

— Soyez tranquille. Je ne vendrai pas la mèche après boire.

Poirot reprit l'interrogatoire.

— Des histoires d'amour ?

— Beaucoup dans le passé.

— Et dans le présent ?

— Seulement Rex.

— Le docteur Donaldson ?

— Oui.

— Sa façon de vivre me semble tout à fait différente de la vôtre.

— Oh ! oui.

— Cependant, vous l'aimez. Pourquoi ?

— Oh ! la raison n'a rien à y voir. Pourquoi Juliette aima-t-elle Roméo ?

— Tout d'abord, avec tout le respect dû à Shakespeare, c'était le premier homme qu'elle connût.

Lentement, Thérésa déclara :

— Rex n'est pas le premier homme que j'ai connu, il s'en faut.

Elle ajouta d'une voix plus basse.

— Mais je crois qu'il sera le dernier.

— Pourtant, il est pauvre, mademoiselle.

Elle acquiesça.

— Lui aussi a besoin d'argent, n'est-ce pas, mademoiselle ?

— Oui, mais pas pour les mêmes raisons que moi. Il ne recherche ni le luxe, ni le plaisir, ni la beauté. Il porterait le même habit jusqu'à ce qu'il tombe en loques, se contenterait d'une côtelette de frigo tous les jours à déjeuner, et se laverait dans une baignoire ébréchée. S'il était riche, son argent passerait en toutes sortes d'instruments de laboratoire. Il est ambitieux et songe avant tout à sa gloire professionnelle. Pour lui la science passe avant même moi.

— Savait-il que vous deviez hériter à la mort de miss Arundell ?

— Je le lui avais dit après nos fiançailles. Il ne m'épouse pas pour l'argent, si c'est là ce que vous voulez insinuer.

— Êtes-vous toujours fiancés ?

— Naturellement !

Poirot demeura un moment silencieux. Elle en parut gênée.

— Naturellement, répéta-t-elle d'un ton brusque. L'avez-vous vu ?

— Oui, hier, à Market Basing.

— Pourquoi ? Que lui avez-vous dit ?

— Rien. Je lui ai simplement demandé l'adresse de votre frère.

— De Charles ? Que voulez-vous à mon frère ?

— Charles ! Qui demande Charles ?

Une voix masculine, claire et joyeuse, venait de poser cette question. Un jeune homme à la figure bronzée et au sourire agréable s'avança dans le salon.

— Qui parle de moi ? demanda-t-il. J'ai entendu mon nom du vestibule, mais je n'écoute pas aux portes ! Thérésa, ma petite, que signifie cette réunion ? Allons, raconte !

CHAPITRE XIV

CHARLES ARUNDELL

Dès que j'aperçus Charles Arundell, je ne pus m'empêcher d'aimer ce garçon à l'air si insouciant et si jovial. Il clignait des yeux avec malice et j'ai rarement vu un sourire aussi désarmant que le sien.

Il traversa le salon et vint s'asseoir sur le bras d'un des grands fauteuils.

— Que se passe-t-il, ma vieille ? demanda-t-il à Thérésa.

— Charles, voici M. Poirot. Il s'apprête à commettre une petite malhonnêteté pour une minime rétribution.

— Je proteste ! s'écria Poirot. Pas une malhonnêteté. Disons un mensonge inoffensif, afin que les volontés réelles de la morte soient exécutées. Appelons-le ainsi, si vous le voulez bien.

— Appelez-le comme il vous plaira, fit Charles, très aimable. Comment Thérésa a-t-elle songé à vous, je me le demande ?

— Elle ne m'a pas fait appeler, répliqua vivement Poirot. Je suis venu ici de mon propre chef.

— Pour offrir vos services ?

— Pas tout à fait. Je désirais vous rencontrer. Votre sœur m'a dit que vous voyagiez à l'étranger.

— Thérésa est une sœur très prudente, dit Charles. Elle ne parle pas à tort et à travers. Elle est méfiante comme le diable.

Il lui adressa un sourire affectueux, mais elle n'y répondit point. Elle paraissait soucieuse.

— Je crois que nous faisons fausse route, lui dit Charles. M. Poirot n'est-il pas ce fameux détective qui poursuit les criminels ? Pourquoi songerait-il à les aider et à les soutenir ?

— Nous ne sommes pas des criminels, protesta énergiquement Thérésa.

— Mais nous sommes tout disposés à le devenir, dit Charles gentiment. J'avais pensé à faire un faux. C'est un peu ma spécialité. J'ai été renvoyé d'Oxford pour une petite histoire de chèque… addition d'un petit zéro. J'ai encore eu un léger malentendu avec tante Emily et sa banque. Quelle étourderie de ma part ! J'aurais dû me méfier de la vieille tante. Elle était fine comme l'ambre. Mais ce sont là des peccadilles. La fabrication d'un faux testament entraîne des risques plus graves. Il faudra obliger la brave Ellen à dire qu'elle a été témoin de ce testament rédigé par notre tante à ses derniers instants. Ce ne sera pas facile. Je pourrais, au besoin, l'épouser et alors il lui serait impossible de témoigner contre moi.

Il adressa un sourire aimable à Poirot et lui dit :

— Je suis convaincu que vous avez installé dans cette pièce un dictaphone secret et que Scotland Yard m'écoute en ce moment.

— Votre histoire m'intéresse, lui dit Poirot d'un ton de reproche. Je ne puis me rendre complice d'un acte illégal, mais il existe plus d'une manière…

Il s'interrompit. Son silence était significatif.

Charles Arundell haussa les épaules d'un mouvement gracieux.

— Les moyens ne doivent pas manquer, tout en demeurant dans la légalité. Vous devez vous y connaître, monsieur Poirot.

— Quels étaient les témoins du testament ? Je parle de celui du 21 avril.

— Purvis amena son clerc et le jardinier servit de second témoin.

— Le testament fut donc signé en la présence de Mr Purvis ?

— Oui.

— Et ce Mr Purvis est, j'imagine, de la plus haute honorabilité ?

— Oui, la Maison Purvis, Charlesworth et encore un autre Purvis est aussi respectable et inattaquable que la Banque d'Angleterre, répondit Charles.

— Mr Purvis ne rédigea cet acte qu'à contrecœur, observa Thérésa. En des termes fort corrects, il essaya de dissuader tante Emily de modifier son testament.

Vivement, Charles demanda :

— Te l'a-t-il dit, Thérésa ?

— Oui. Je suis allée le voir hier encore.

— À quoi bon, ma chérie ! Tu devrais bien le comprendre. Il n'est là que pour ramasser les gros sous.

Thérésa haussa les épaules.

— Je vous prie, mademoiselle, dit mon ami, de me fournir tous les détails sur les dernières semaines de miss Arundell. Tout d'abord, si j'ai bien compris, vous, votre frère, le docteur Tanios et sa femme aviez passé à Littlegreen les fêtes de Pâques ?

— Oui.

— Se produisit-il certains faits de quelque importance pendant votre séjour ?

— Je ne crois pas.

— Rien ? Il me semblait…

Charles intervint.

— Quelle égoïste tu fais, Thérésa ! Il ne t'est rien arrivé d'important à toi ! Tu ne songeais qu'à tes amours ! Sachez, monsieur Poirot, que Thérésa est amoureuse d'un jeune homme, un des carabins de Market Basing, d'où son aberration ! De fait, ma vénérée tante est tombée dans l'escalier et a failli trépasser. Si seulement elle était morte cette nuit-là, tous ces ennuis nous eussent été épargnés !

— Elle est tombée dans l'escalier, dites-vous ?

— Oui. Elle a glissé sur la balle du chien. L'intelligente petite bête avait laissé sa balle en haut de l'escalier, ma tante a mis le pied dessus et a roulé en bas, au milieu de la nuit.

— Quand cela ?

— Attendez… Mardi. La veille de notre départ.

— Votre tante fut-elle gravement blessée ?

— Malheureusement, elle n'est pas tombée sur la tête. Si son crâne avait été touché, nous aurions invoqué un ramollissement du cerveau, ou tout autre terme scientifique approprié à la circonstance. Non, elle ne fut que légèrement blessée.

D'un ton sec, Poirot observa :

— Pour vous, quelle déception !

— Hein ? Oh ! je comprends. Comme vous dites, c'est très décevant. Ces vieilles dames ont la carcasse solide.

— Et vous avez tous quitté Littlegreen le mercredi matin ?

— Oui.

— Le mercredi 15 avril. Quand avez-vous revu votre tante ?

— Pas à la fin de cette semaine-là, mais j'ai passé chez elle la fin de la semaine suivante.

— C'est-à-dire… Voyons… le 25, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et quand mourut votre tante ?

— Le vendredi suivant.

— Et elle est tombée malade le lundi soir ?

— Oui.

— Ce lundi où vous l'avez quittée ?

— Oui.

— Y êtes-vous retourné pendant sa maladie ?

— Pas avant le vendredi. Nous ne la croyions pas aussi malade.

— Êtes-vous arrivé à temps pour la voir vivante ?

— Non. Elle était morte quand nous arrivâmes.

Poirot tourna les yeux vers Thérésa Arundell.

— Avez-vous accompagné votre frère en ces deux circonstances ?

— Oui.

— Et au cours de votre visite de fin de semaine, il ne fut pas question de rédiger un autre testament ?

— Pas du tout, dit Thérésa.

Cependant, Charles répondit au même moment :

— Oh ! si.

Il parlait avec insouciance, mais cette insouciance était plutôt feinte.

— Il en fut question, insista Poirot.

— Charles ! s'écria Thérésa.

Évitant le regard de sa sœur, Charles lui dit :

— Mais oui, voyons, tu t'en souviens, Thérésa. Je te l'ai raconté. Tante Emily me fit un de ses grands discours où elle fulminait contre moi et Thérésa. Elle ne reprochait rien à Bella, mais elle n'avait aucune confiance en son mari. Si Bella héritait

d'une somme considérable, disait-elle, Tanios s'en emparerait. On ne pouvait s'attendre à autre chose d'un Grec ! « Bella est plus tranquille ainsi », ne cessait-elle de répéter. Elle ajouta qu'on ne pouvait se fier ni à moi ni à Thérésa ; si nous avions de l'argent nous ne saurions que le gaspiller et le perdre au jeu. Pour toutes ces raisons, elle avait rédigé un nouveau testament, par lequel elle léguait toute sa fortune à miss Lawson. « C'est une pauvre sotte, conclut tante Emily, mais elle est fidèle et je puis compter sur son dévouement. Ce n'est pas sa faute si elle manque d'intelligence, Charles, j'ai cru devoir te mettre au courant de mes dispositions testamentaires, afin que tu saches qu'il est inutile d'emprunter sur tes espérances. » Un sale coup, juste au moment où je songeais à le faire.

— Pourquoi ne m'en as-tu rien dit, Charles ? demanda Thérésa, farouche.

— Je croyais t'en avoir parlé, répondit Charles sans regarder sa sœur.

— Alors, qu'avez-vous répliqué, monsieur Arundell ?

— Moi ? fit Charles d'un ton léger. J'ai ri tout simplement. Pourquoi se fâcher ? « Comme il vous plaira, tante Emily, lui ai-je dit. Évidemment, cela m'ennuie beaucoup, mais, après tout, c'est votre argent et vous êtes libre d'en disposer. »

— Quelle fut la réaction de votre tante devant votre attitude ?

— Tout se passa très bien. Elle me dit : « Charles, tu es beau joueur. » « Il faut savoir tout prendre avec le sourire, répliquai-je. Mais, si je n'ai rien à attendre de vous, vous pouvez bien me donner dix livres tout de suite ? » Elle me traita d'effronté et me donna cinq livres.

— Vous savez fort bien dissimuler vos sentiments, monsieur Arundell.

— À dire vrai, je ne la prenais pas au sérieux.

— Comment ?

— Non. Je pensais que c'était une plaisanterie de sa part, pour nous effrayer. J'espérais que, dans quelques semaines, disons quelques mois, elle déchirerait ce testament. Tante Emily aimait beaucoup sa famille, et, réellement, je crois qu'elle aurait agi ainsi, si la mort ne l'avait surprise aussi brusquement.

— Ah ! fit Poirot. Voilà une idée intéressante.

Il garda un instant le silence, puis reprit :

— Quelqu'un a-t-il pu entendre votre conversation ? Miss Lawson, par exemple ?

— Peut-être. Nous parlions assez fort. Je me souviens d'avoir rencontré la Lawson devant la porte en sortant. À mon avis, elle écoutait à la serrure.

Poirot, l'air pensif, se tourna vers Thérésa.

— Et vous n'étiez pas au courant de cette conversation ?

Avant qu'elle pût répondre, son frère intervint :

— Voyons, ma vieille Thérésa, je suis certain de te l'avoir répétée, ou d'y avoir fait allusion devant toi.

Pendant la pause qui suivit, Charles regardait fixement Thérésa, et son regard trahissait une anxiété, qui semblait hors de proportion avec le sujet de la discussion. Lentement, Thérésa prononça :

— Si tu m'en avais parlé, je ne l'aurais certainement pas oublié. Qu'en pensez-vous, monsieur Poirot ?

Elle tourna vers Poirot ses grands yeux sombres.

— Non, je ne crois pas que vous l'eussiez oublié, miss Arundell.

Puis il s'adressa à Charles :

— Mettons cette affaire au point. Miss Arundell vous a-t-elle parlé de son intention de changer son testament, ou spécifia-t-elle qu'elle l'avait déjà modifié ?

Vivement, Charles répondit :

— Oh ! sa décision était formelle. Elle m'a même montré le testament.

Poirot, les yeux écarquillés, se pencha en avant.

— Voilà qui est de la plus haute importance. Miss Arundell vous a montré ce testament ?

Gêné par la gravité de Poirot, Charles eut une contorsion de collégien et répondit avec un sourire désarmant :

— Oui, elle me l'a montré.

— Vous le jureriez sous la foi du serment ?

— Bien sûr ! Mais, monsieur Poirot, je ne saisis pas ce que vous voyez de significatif là-dedans.

Thérésa s'était levée et, debout près de la cheminée, elle allumait une autre cigarette.

— Et vous, mademoiselle ? Votre tante vous a-t-elle fait d'importantes déclarations durant votre visite de fin de semaine ?

— Je ne crois pas. Elle se montra très aimable, selon son habitude, et me sermonna un peu sur ma façon de vivre. Chaque fois, c'était la même chose. Elle me sembla peut-être un peu plus nerveuse que d'ordinaire.

Souriant, Poirot observa :

— Sans doute vous jugeait-elle trop occupée par votre fiancé ?

Thérésa répliqua vivement :

— Il était absent. Il assistait à quelque congrès médical.

— L'aviez-vous vu depuis la semaine de Pâques ?

— Non. Je le vis pour la dernière fois la veille de notre départ. Il vint dîner avec nous ce soir-là.

— Excusez ma question. Vous étiez-vous disputée avec lui ?

— Certes non.

— Puisque vous ne l'avez pas vu lors de votre seconde visite, je pensais que…

Charles interrompit :

— Ah ! cette seconde visite a été décidée si brusquement.

— Pourquoi ?

— Parlons franchement ! dit Thérésa l'air excédée. Bella et son mari étaient allés à Littlegreen la semaine précédente pour avoir l'air de s'inquiéter si tante Emily souffrait encore de l'accident. Nous pensâmes qu'ils allaient nous couper l'herbe sous le pied.

— Nous songeâmes, dit alors Charles en ricanant, que nous ferions bien de témoigner un peu plus d'intérêt à la santé de notre vieille tante, quoique, réellement, tante Emily fût trop fine pour se laisser prendre à ce déploiement de sollicitude. Elle savait ce qu'en valait l'aune !

Thérésa éclata de rire.

— Quelle belle histoire ! Tous les quatre tirant la langue en attendant l'argent de notre vieille parente !

— Était-ce le cas pour votre cousine et son mari ?

— Oh ! oui. Bella est toujours fauchée. C'est pitoyable la façon dont elle s'efforce de copier mes toilettes en y mettant dix fois moins cher. À ce qu'il paraît, Tanios a spéculé avec l'argent de sa femme et ils ont de la peine à nouer les deux bouts. Ils ont deux enfants et désirent qu'ils fassent leurs études en Angleterre.

— Pourriez-vous me donner leur adresse ? demanda Poirot.

— Ils sont descendus à l'hôtel Durham, à Bloomsbury.

— Comment est votre cousine ?

— Bella ? Une femme plutôt terne. Qu'en dis-tu, Charles ?

— Oh ! Elle n'a rien de brillant. Elle me fait penser à un perce-oreille. Elle est bonne mère, les perce-oreilles aussi, sans doute.

— Et son mari ?

— Tanios ? Eh bien ! il a l'air un peu bizarre, mais au fond, c'est un chic type, capable, amusant et plein d'entrain.

— Êtes-vous de cet avis, mademoiselle ?

— J'avoue que je le préfère à Bella. On le dit excellent médecin. Cependant, je ne me fierais pas à lui.

— Thérésa n'a confiance en personne, dit Charles, en passant le bras autour des épaules de sa sœur. Elle n'a même pas confiance en moi.

— Celui qui se fierait à toi, mon cher, serait bon pour l'asile d'aliénés, rétorqua aimablement Thérésa.

— Je me mets à l'ouvrage, annonça le détective en se levant. Ce sera difficile, mais, comme l'a dit mademoiselle, il y a toujours un moyen. À propos, miss Lawson est-elle femme à se troubler devant un tribunal ?

Charles et Thérésa échangèrent un coup d'œil.

— Il me semble, dit Charles, qu'un avocat un peu brusque pourrait lui faire dire que blanc est noir.

— Cela peut être très utile, dit Poirot.

D'un pas alerte, il quitta le salon et je le suivis. Dans le vestibule, il prit son chapeau, se dirigea vers la porte, l'ouvrit et la referma en la faisant claquer. Puis, il revint à pas de loup vers la porte du salon et, sans vergogne, appliqua son oreille contre l'huis. Horrifié, mais impuissant, je fis des signes désespérés à

Poirot, la voix vibrante de Thérésa Arundell proféra ces trois mots :

— Tu es fou !

Percevant un bruit dans le couloir, Poirot me saisit par le bras, ouvrit la porte d'entrée, et la referma tout doucement derrière nous.

CHAPITRE XV

MISS LAWSON

— Poirot, lui dis-je, faut-il à présent que nous écoutions aux portes ?

— Calmez-vous, mon ami. C'est seulement moi qui ai mis mon oreille contre la serrure pour écouter. Vous allez me dire que ce n'est pas jouer franc jeu et je vous répondrai que le meurtre n'est pas un jeu.

— Il ne s'agit pas de meurtre.

— N'en soyez pas trop sûr, Hastings.

— En intention, oui, peut-être. Mais il y a une différence entre un meurtre et une tentative de meurtre.

— Du point de vue moral, c'est exactement la même chose. Et voici comment je poserai la question : êtes-vous sûr qu'il ne s'agit là que d'une tentative de meurtre ?

Je le regardai dans les yeux.

— Voyons, la vieille miss Arundell a succombé à une mort naturelle.

— Je vous le répète : en êtes-vous bien certain ?

— Tout le monde le dit.

— Tout le monde ? Oh, là, là !

— C'est l'avis du médecin. Le docteur Grainger devrait savoir à quoi s'en tenir, observai-je.

— Certes, il devrait le savoir, dit Poirot, l'air peu satisfait. Souvenez-vous, Hastings, que de temps à autre on exhume un cadavre, et chaque fois un certificat a été signé de bonne foi par le médecin qui avait soigné le défunt.

— Oui, mais nous savons que miss Arundell est morte d'un mal qui la minait depuis longtemps.

— C'est possible.

Poirot semblait mécontent. Je lui dis alors :

— Poirot, à mon tour de vous poser une question qui commence par : êtes-vous sûr de ne pas vous laisser entraîner par votre zèle professionnel ? Vous voulez que ce soit un meurtre et pour vous, c'est un meurtre.

— Vraiment, Hastings, vous venez de mettre le doigt sur une de mes faiblesses. Le crime est mon occupation quotidienne. Je suis comme un grand chirurgien spécialisé dans l'appendicite ou quelque autre genre d'opération. Un malade vient le trouver et il ne l'observe que du point de vue de sa spécialité. Pour quelle raison ce malade ne souffrirait-il pas de tel ou tel organe ? Moi, je suis comme ce chirurgien. Je me dis toujours : « Est-il possible que ce soit un meurtre ? » Et, voyez-vous, mon ami, il y a presque toujours une possibilité.

— Je n'en vois guère ici, répliquai-je.

— Mais la vieille demoiselle est morte, Hastings ! Ne perdons pas de vue ce fait. Elle est morte !

— Sa santé était mauvaise. Elle avait plus de soixante-dix ans. Tout cela me paraît naturel.

— Trouvez-vous naturel que Thérésa Arundell traite son frère de fou, avec une telle énergie ?

— Qu'est-ce que cela vient faire ici ?

— Tout ! Dites-moi, que pensez-vous de la déclaration de Charles Arundell ? Il dit que sa tante lui a montré le nouveau testament.

Embarrassé, je regardai Poirot et lui demandai :

— Qu'en déduisez-vous ?

— Moi ? Je trouve cela très intéressant, de même que la réaction de miss Thérésa Arundell devant l'affirmation de son frère. Leur passe d'armes fut très suggestive.

— Hum ! fis-je, d'un air sibyllin.

— Leur discussion ouvre deux voies bien distinctes à nos recherches, Hastings.

— Le frère et la sœur forment une belle paire d'escrocs, remarquai-je. Rien ne les arrêterait. Thérésa est réellement belle. Quant au jeune Charles, c'est un voyou sympathique.

Poirot héla un taxi qui vint se ranger au bord du trottoir. Poirot donna une adresse au chauffeur.

— 17 Clanroyden Mansions, Bayswater.

— D'abord chez Lawson, fis-je, et ensuite chez Tanios.

— Parfaitement, Hastings.

— Quel rôle adopterez-vous ? demandai-je à Poirot lorsque le taxi s'arrêta devant Clanroyden Mansions. Celui de biographe du général Arundell, de locataire éventuel de Littlegreen, ou quelque chose de plus subtil ?

— Je me présenterai simplement comme Hercule Poirot.

— C'est décevant, fis-je d'un ton moqueur.

Poirot me lança un coup d'œil et régla le chauffeur.

Le n°17 se trouvait au second étage. Une jeune bonne à l'air effronté vint nous ouvrir et nous fit entrer dans une pièce qui nous parut ridicule après celle que nous venions de quitter. L'appartement de Thérésa Arundell nous avait paru presque vide. Celui de miss Lawson, au contraire, était si encombré de meubles et de bibelots qu'on ne pouvait s'y retourner sans craindre de renverser quelque chose.

La porte s'ouvrit et une personne d'âge mûr, plutôt forte, entra. Miss Lawson était bien telle que je me la représentais : l'air stupide, les cheveux gris en désordre et un binocle perché de travers sur son nez. Sa conversation consistait en soupirs et en monosyllabes.

— Bonjour… euh… Je pense…

— Miss Wilhelmina Lawson ?

— Oui… oui… c'est mon nom…

— Moi, je m'appelle Hercule Poirot. Hier je suis allé jeter un coup d'œil à Littlegreen.

— Ah ! oui ?

La bouche de miss Lawson demeura grande ouverte et elle donna quelques tapotements inefficaces à sa chevelure mal coiffée.

— Voulez-vous vous asseoir ? Tenez, prenez ce fauteuil. Oh ! mon Dieu ! cette table vous gêne. Ces appartements sont si étroits ! Mais ce quartier est si commode, si central ! J'aime habiter le centre. Et vous ?

Elle choisit pour elle un siège de style inconfortable. Son pince-nez toujours de travers, elle se pencha vers le détective et le regarda d'un air interrogateur.

— J'ai visité Littlegreen, sous le prétexte d'un achat éventuel, dit Poirot. Mais je préfère vous le dire tout de suite et ceci à titre confidentiel.

— Oh ! oui, soupira miss Lawson, très agitée.

— Strictement confidentiel, poursuivit Poirot. Je m'y suis rendu dans un autre but. Peut-être savez-vous qu'avant sa mort, miss Arundell m'a écrit.

Il fit une pause.

— Je suis un détective privé très connu.

Parmi les émotions fugitives que refléta le visage légèrement empourpré de miss Lawson : alarme, joie, surprise, laquelle allait retenir Poirot ?

— Oh ! fit-elle.

Puis, après une pause, elle demanda à brûle-pourpoint :

— Était-ce à propos de l'argent ?

Poirot lui-même en demeura interloqué. Il dit, timidement :

— Vous voulez dire de l'argent qui était…

— Oui, oui. L'argent enlevé du tiroir ?

Calme, Poirot lui demanda :

— Miss Arundell vous a-t-elle dit qu'elle m'avait écrit à propos de cet argent ?

— Non. Je ne le savais pas… Ma foi, vraiment, je suis étonnée.

— Vous pensiez qu'elle n'en aurait parlé à personne ?

— Certes, je ne pensais pas… Vous comprenez… elle savait très bien…

Elle s'arrêta au milieu de ses phrases. Vivement Poirot conclut :

— Elle savait fort bien qui avait volé cet argent ? Voilà ce que vous voulez dire, n'est-ce pas ?

Miss Lawson acquiesça de la tête et reprit :

— Je ne pensais pas qu'elle aurait voulu… Elle disait… ou plutôt elle ne semblait pas vouloir…

De nouveau Poirot interrompit ces propos incohérents.

— Il s'agissait d'une affaire de famille ?

— Précisément.

— Mais moi, je suis spécialisé dans ces histoires de famille. Je suis, comprenez-vous, la discrétion en personne.

Miss Lawson hocha vigoureusement la tête.

— Oh ! Naturellement… cela fait une différence. Ce n'est pas comme la police !

— Non, non, je n'ai rien de commun avec la police. Miss Arundell n'aurait pas voulu que la police s'en mêlât.

— Oh ! non. La chère miss Arundell était si fière ! Plusieurs fois Charles lui a causé des ennuis, mais on a toujours étouffé le scandale. Une fois, il paraît qu'on a dû l'éloigner et l'envoyer en Australie.

— Précisément ! Voici, n'est-ce pas, comment cela s'est passé : miss Arundell avait une somme d'argent dans son tiroir…

Il s'arrêta et miss Lawson s'empressa de confirmer ses dires.

— Oui… l'argent de la banque… pour les salaires et les livres de comptes.

— Et combien manquait-il exactement ?

— Quatre billets d'une livre. Non, non, je me trompe : trois livres et deux billets de dix shillings. Il faut être exact dans ces choses-là.

— Miss Arundell soupçonnait, sans doute avec raison, son neveu Charles d'avoir commis ce vol ?

— Oui.

— Elle n'en avait pourtant aucune preuve ?

— Oh ! mais c'était sûrement Charles ! Mme Tanios n'y aurait jamais songé, et son mari, étranger dans la maison, n'aurait su où se trouvait l'argent… aucun d'eux ne le savait. Et il ne serait pas venu à l'idée de Thérésa Arundell de voler. Elle est très riche et si bien habillée !

— Cela aurait pu être une des servantes.

— Oh ! non, s'écria Miss Lawson. Ellen, pas plus qu'Annie, n'est capable d'une telle action. Toutes deux sont des femmes très honnêtes.

Au bout d'une minute, Poirot dit à Miss Lawson :

— Je me demande si vous pouvez me donner une idée ? Je suis certain que oui, car, si quelqu'un possédait la confiance de miss Arundell, c'était bien vous…

Confuse, miss Lawson murmura :

— Oh ! Je n'en sais trop rien, je vous assure.

Mais elle était visiblement flattée.

— Je sens que vous pouvez m'aider.

— Si je puis… je ferai mon possible…

— Ce que je vais vous apprendre est confidentiel.

Une sorte d'effarement se peignit sur les traits de miss Lawson. Le mot magique « confidentiel » produisit l'effet du « Sésame, ouvre-toi ».

— Connaissez-vous la raison qui poussa miss Arundell à modifier son testament ?

— Son testament ? Oh ! Son testament ?

Miss Lawson parut légèrement troublée.

Poirot, l'observant de près, lui demanda :

— Est-il vrai que, peu avant sa mort, elle a fait un nouveau testament, vous léguant toute sa fortune ?

— Oui, mais je n'en savais rien… absolument rien ! protesta vivement miss Lawson. Ce fut pour moi une surprise magnifique ! La chère miss Arundell s'est montrée vraiment très bonne pour moi. Et elle ne m'en avait soufflé mot. Jamais elle n'y fit la moindre allusion devant moi. Aussi, jugez de mon étonnement quand Mr Purvis lut le testament. Je ne savais s'il fallait rire ou pleurer ! Je vous assure, monsieur Poirot, le choc… la surprise… la bonté de cette chère miss Arundell. Naturellement, je m'attendais à recevoir quelque chose… un tout petit legs… bien que, évidemment, il n'y avait aucune raison… J'étais avec elle depuis si peu de temps ! Ce fut comme un conte de fée ! Maintenant, je ne puis encore y croire. Et parfois… parfois je me sens gênée à cette pensée. Je veux dire… Je veux dire…

Son lorgnon tomba. Elle le ramassa, joua nerveusement avec l'objet et reprit son discours incohérent :

— Parfois j'ai l'impression… que, ma foi, les liens du sang sont les liens du sang, et je ne suis pas tranquille à la pensée que miss Arundell m'a légué toute sa fortune en déshéritant sa famille. Je veux dire que cela ne me paraît pas juste, n'est-ce pas ? Elle m'a tout laissé… une fortune immense ! On n'en a pas idée ! Eh bien, croyez-moi, je ne me sens pas à l'aise… Les gens en parlent… et, je vous assure pourtant que je ne suis pas une mauvaise femme ! Jamais je n'ai songé à influencer miss

Arundell de quelque façon ! D'autant plus que la chose n'eût pas été possible. À vous dire vrai, elle me faisait toujours un peu peur ! Elle était si sévère, toujours prête à vous sauter dessus ! Et parfois brusque ! « Ne faites pas la folle ! » me lançait-elle. Vraiment, cela me blessait… on a ses sentiments, n'est-ce pas ? Découvrir après cela qu'elle m'aimait bien…ce fut pour moi une réelle surprise. Seulement, comme je vous l'ai dit, je sens que… je veux dire que cela me paraît un peu dur pour les autres, n'est-ce pas ?

— Songeriez-vous à renoncer à cette fortune ? lui demanda Poirot.

L'espace d'un instant, l'expression des yeux bleu-pâle de miss Lawson se transforma et je crus avoir devant moi une femme fine et intelligente, au lieu d'une aimable sotte. Elle expliqua, avec un petit ricanement :

— Il convient de considérer l'autre côté de la question… car il y a toujours le pour et le contre. Si je réfléchis, je me dis que miss Arundell voulait que cet argent me revint. En le refusant, je vais contre son désir, ce qui, avouez-le, serait injuste de ma part.

— Le problème est bien compliqué, fit Poirot en hochant la tête.

— En effet, il m'a déjà donné beaucoup de soucis. M^me^ Tanios… Bella… est si gentille et ses enfants sont charmants ! J'ai le sentiment que miss Arundell n'aurait pas voulu la voir… Je crois que miss Arundell désirait que j'use de ma discrétion. Elle ne voulait point donner tout cet argent à Bella… de crainte que cet homme ne s'en empare.

— Quel homme ?

— Le mari de Bella. Vous savez, monsieur Poirot, la pauvre fille est entièrement sous sa coupe et lui obéit comme un chien. Je la crois capable de tuer quelqu'un s'il le lui demandait ! Elle a peur de lui. Une ou deux fois j'ai surpris la frayeur dans son regard en présence de son mari. Croyez-moi, monsieur Poirot. Je n'invente rien.

— Quel genre d'individu est donc ce docteur Tanios ? s'enquit Poirot.

— Ma foi, c'est un homme plutôt aimable…

Elle s'interrompit, hésitante.

— Mais il ne vous inspire pas confiance ?

— Eh bien ! non. Je ne sais pas si on peut avoir beaucoup de confiance en aucun homme. On entend des choses si horribles sur leur compte ! Ce que leurs pauvres épouses doivent supporter ! Bien sûr, le docteur Tanios semble adorer sa femme et se montre charmant pour elle. Il a des manières vraiment séduisantes. Mais je me défie des étrangers. Ils sont si rusés ! Et je suis sûre que la chère miss Arundell ne voulait pas que son argent tombât entre les mains du docteur Tanios !

— Miss Thérésa Arundell et son frère Charles doivent également souffrir de se voir privés de la fortune de leur tante, murmura Poirot.

Les joues de miss Lawson s'empourprèrent légèrement.

— Thérésa possède plus d'argent qu'il ne lui en faut, répliqua-t-elle d'un ton sec. Elle dépense des centaines de livres, rien que pour ses toilettes et ses dessous, c'est honteux ! Quand je pense à tant de jeunes filles bien élevées obligées de gagner leur vie…

Poirot acheva la phrase :

— Vous vous dites qu'il ne serait pas mauvais qu'elle ait aussi à gagner la sienne ?

— Cela lui ferait du bien, déclara miss Lawson d'un ton solennel. Cela lui mettrait un peu de plomb dans la tête. L'adversité est un bon maître.

— Et Charles ?

— Charles ne mérite pas un sou, trancha la vieille fille. Si miss Arundell l'a déshérité, ce n'est pas sans raison… après les menaces qu'il a proférées contre elle.

— Des menaces ? fit Poirot, le sourcil levé.

— Parfaitement ! Des menaces.

— Lesquelles ? Quand l'a-t-il menacée ?

— Voyons, c'était… eh ! oui. C'était à Pâques. Exactement le dimanche de Pâques… ce qui est encore plus vilain de sa part.

— Que lui a-t-il dit ?

— Il lui a demandé de l'argent. Comme elle refusait de lui en donner, il lui a dit que ce n'était pas prudent de sa part, que si elle ne changeait pas, il lui ferait son affaire. Je ne me souviens

pas au juste de l'expression qu'il a employée, mais c'était quelque chose dans ce goût.

— Il l'a menacée de lui faire son affaire ?

— Oui.

— Qu'a dit alors miss Arundell ?

— Elle a répliqué : « Tu sauras que je suis assez capable de me garder moi-même. »

— Vous trouviez-vous dans la même pièce que miss Arundell et son neveu pendant leur discussion ?

— Pas précisément, dit miss Lawson, après une légère pause.

— Je comprends, je comprends, se hâta de dire Poirot. Et alors qu'a répliqué Charles ?

— Il a dit à sa tante : « Ne vous y fiez pas. »

— Miss Arundell a-t-elle pris sa menace au sérieux ?

— Je ne le sais pas. Elle ne m'en a point parlé. Évidemment, elle n'y attacha aucune importance.

D'un ton calme, Poirot lui demanda :

— Saviez-vous que miss Arundell allait modifier son testament ?

— Non, non. Je vous l'ai déjà dit. Ce fut pour moi une vraie surprise. Jamais je n'aurais rêvé…

Poirot l'interrompit.

— Vous ignoriez le contenu du testament. Mais étiez-vous au courant du fait que miss Arundell voulait refaire son testament ?

— Eh bien !… Je soupçonnais… Je pensais que du moment qu'elle appelait le notaire pendant sa maladie…

— Parfaitement ! C'était après sa chute, n'est-ce pas ?

— Oui, Bob, le chien de miss Arundell, avait laissé sa balle en haut de l'escalier, elle a mis le pied dessus et elle est tombée.

— Un fâcheux accident.

— Certes ! Elle aurait pu se casser un bras ou une jambe. Le médecin l'a affirmé.

— Et même pu se tuer, n'est-ce pas ?

— Mais oui ! répondit-elle sans l'ombre d'une hésitation.

Souriant, Poirot reprit :

— Il me semble avoir vu maître Bob à Littlegreen.

— Bien sûr. Il est toujours là. C'est un bon petit toutou.

Rien ne m'irrite davantage que d'entendre appeler « petit toutou » un brave terrier. Je comprends le mépris de Bob pour miss Lawson et son refus de lui obéir.

— Ce chien est très intelligent, observa Poirot.

— Sûrement.

— Comme il serait malheureux s'il savait qu'il a failli tuer sa maîtresse !

Miss Lawson se contenta de hocher la tête en soupirant.

— Pensez-vous, miss Lawson, que cette chute dans l'escalier ait pu influencer miss Arundell et la décider à modifier son testament ?

Nous touchions, me semblait-il, au point le plus épineux de l'affaire, mais miss Lawson trouva cette question toute naturelle.

— Vous avez peut-être raison. Cette chute lui a donné un choc… certainement… Les vieilles gens n'aiment pas penser à leur mort. Mais un accident comme celui-là vous donne à réfléchir. Miss Arundell y a peut-être vu un avertissement de sa fin prochaine.

De son air le plus naturel, Poirot demanda :

— Elle se sentait pourtant en bonne santé, m'a-t-on dit.

— Oh ! oui. Elle se portait bien.

— Est-elle tombée malade brusquement ?

— Oui. Tout d'un coup. Nous avions des amies ce soir-là…

Miss Lawson fit une pause.

— Vos amies, les demoiselles Tripp. Je leur ai rendu visite. Elles sont délicieuses.

Miss Lawson rougit de plaisir.

— N'est-ce pas ? Des femmes cultivées, aux vues larges et des ferventes du spiritisme ! Sans doute vous ont-elles parlé de nos séances ? Vous devez être sceptique, monsieur Poirot ?

— Peuh ! dit le détective sans se compromettre. Miss Arundell était-elle aussi une convaincue ?

Le visage de miss Lawson s'assombrit.

— Elle désirait être convaincue, mais elle assistait aux séances dans un mauvais état d'esprit. Elle demeurait sceptique et incrédule. Une ou deux fois son attitude nous valut la

manifestation d'esprits indésirables et nous reçûmes des messages vulgaires.

— Bien sûr, la présence de miss Arundell suffisait à tout déranger, acquiesça Poirot.

— Mais le dernier soir… Isabel et Julia vous en ont sans doute parlé ? Il se produisit un phénomène particulier. Le début d'une matérialisation… L'ectoplasme… Vous savez peut-être de quoi il s'agit ?

— Oui, oui. Je suis au courant de ces choses.

— Cela sort de la bouche du médium sous la forme d'un ruban et on voit se dessiner une forme. À présent, je suis certaine que miss Arundell était un médium. Ce soir-là, je vis distinctement un ruban lumineux sortir de la bouche de la chère miss Arundell ! Puis sa tête s'enveloppa d'un brouillard lumineux.

— Très intéressant !

— Malheureusement, la pauvre se sentit soudain malade et nous dûmes interrompre la séance.

— Quand avez-vous fait venir le médecin ?

— À la première heure, le lendemain matin.

— Le médecin jugea-t-il le mal sérieux ?

— Ma foi, il fit venir une infirmière de l'hôpital le jour suivant et je crois qu'il espérait la sauver.

— Excusez-moi… Fit-on appeler les parents ?

Miss Lawson rougit.

— On les avertit aussitôt que possible, c'est-à-dire quand le docteur Grainger a vu qu'elle était en danger.

— D'où provenait cette maladie ? De la nourriture ?

— Non, elle n'avait mangé rien de particulier ce soir-là. Le docteur Grainger disait qu'elle ne surveillait pas assez son régime. Selon lui, l'accès de bile aurait été provoqué par un refroidissement. Le temps avait été traître.

— Thérésa et Charles Arundell venaient de passer la fin de semaine à Littlegreen, n'est-ce-pas ?

Miss Lawson se pinça les lèvres avant de répondre :

— Oui.

— Leur visite n'eut pas beaucoup de succès, remarqua Poirot en regardant miss Lawson.

— Non. Miss Arundell savait trop pourquoi ils venaient la voir ; mais ils n'ont rien obtenu. Je crois que la visite du docteur Tanios était également intéressée.

— Le docteur Tanios ne vint pas cette même fin de semaine, il me semble ?

— Si. Il vint le dimanche, mais il ne resta qu'une heure.

— Tout le monde en voulait à la fortune de la pauvre demoiselle, hasarda Poirot.

Miss Lawson regarda fixement Poirot.

— Dites-moi, miss Lawson, reprit Poirot, miss Arundell les a bien prévenus de sa décision ?

— Je ne saurais vous le dire. Je n'ai rien entendu. Il n'y a eu ni discussion, ni rien de semblable. Charles et sa sœur sont partis l'air content.

— Sans doute m'a-t-on mal renseigné. Miss Arundell conservait-elle son testament dans la maison ?

Miss Lawson laissa tomber son lorgnon et se baissa pour le ramasser.

— Je ne saurais vous renseigner là-dessus. Je crois plutôt que l'acte se trouvait chez Mr Purvis.

— Qui était l'exécuteur testamentaire ?

— Mr Purvis.

— Après la mort de miss Arundell, vint-il fouiller dans ses papiers ?

— Oui.

Poirot regarda miss Lawson en face et lui posa une question inattendue.

— Aimez-vous Mr Purvis ?

Miss Lawson se troubla.

— Si j'aime Mr Purvis ? Il m'est difficile de vous répondre. C'est certainement un homme habile. Je veux dire un notaire très capable, mais il a des manières brusques. Il n'est pas toujours très agréable d'avoir affaire à un homme qui, tout en demeurant correct, vous parle d'un ton presque cavalier. Je ne sais si vous me comprenez.

— Fort bien. C'est pour vous une pénible situation, lui dit Poirot avec sympathie.

— Ah ! oui, soupira miss Lawson en hochant la tête.

Poirot se leva.

— Mademoiselle, je vous remercie infiniment de votre amabilité et des renseignements que vous m'avez donnés.

Miss Lawson se leva, l'air un peu agité. Poirot alla vers la porte. Soudain, il se retourna et se rapprocha de miss Lawson pour lui dire à voix basse :

— Je crois devoir vous avertir que Charles et Thérésa Arundell espèrent faire annuler le testament.

Aussitôt le rouge monta aux joues de miss Lawson.

— Ils n'y réussiront pas, s'écria-t-elle. Mon homme de loi me l'a certifié.

— Ah ! fit Poirot. Vous avez donc consulté un homme de loi ?

— Certainement. Pourquoi pas ?

— Rien ne vous en empêche, en effet. Je vous approuve même. Au revoir, mademoiselle.

Une fois dans la rue, Poirot poussa un profond soupir.

— Hastings, cette femme est exactement ce qu'elle paraît être, ou elle joue rudement bien la comédie.

— Pour elle, la mort de miss Arundell est tout à fait naturelle. Elle vous l'a dit, n'est-ce pas ?

Poirot ne me répondit pas. À certains moments, il juge politique de faire le sourd. Il héla un taxi.

— Durham hôtel, Bloomsbury, dit-il au chauffeur.

CHAPITRE XVI

MME TANIOS

— Un monsieur désire vous voir, madame.

La femme, assise devant une des tables du petit salon de correspondance de l'hôtel Durham, tourna la tête, puis se leva et vint vers nous d'un pas hésitant. On lui aurait donné n'importe quel âge au-dessus de trente ans. Grande, mince, les cheveux noirs, elle avait des yeux légèrement proéminents couleur de « groseille bouillie » et les traits tirés. Un chapeau à la mode était perché sur sa tête sans aucun chic et elle portait une robe de cotonnade défraîchie.

— Je ne crois pas… commença-t-elle vaguement.

Poirot s'inclina.

— Je viens vous voir de la part de votre cousine, miss Thérésa Arundell.

— Oh ! De la part de Thérésa !

— Voulez-vous m'accorder cinq minutes de conversation, madame ?

Mme Tanios jeta autour d'elle un regard sans expression. Poirot proposa de s'asseoir sur le divan en cuir au fond de la pièce. Comme nous nous y rendions, une voix fluette se fit entendre :

— Maman ! Où vas-tu ?

— Je vais simplement m'asseoir là. Continue ta lettre, ma chérie.

L'enfant, une maigre fillette de sept ans, aux formes anguleuses, se remit à sa tâche. Mon ami commença :

— Je viens vous parler de la mort de votre chère tante, feu miss Emily Arundell.

Était-ce de ma part une illusion, ou les yeux pâles et proéminents de Mme Tanios venaient-ils de trahir une certaine anxiété ?

— Ah ! fit-elle.

— Miss Arundell a modifié son testament peu avant sa mort. Par son nouveau testament, elle lègue tous ses biens à Wilhelmina Lawson. Je voudrais savoir, madame Tanios, si vous vous joindrez à vos cousins, miss Thérésa et Charles Arundell, pour contester la validité de ce testament.

Mme Tanios poussa un soupir.

— Je ne pense pas que la chose soit possible. Mon mari a consulté un avoué, qui lui conseille de n'en rien faire.

— Les avoués, madame, sont, en général, très prudents et veulent, à tout prix, éviter les litiges. Ils ont souvent raison ; cependant, il est parfois bon de tenter la chance. Moi, je ne suis pas un homme de loi et je considère la chose d'un point de vue différent. Miss Arundell, je veux dire miss Thérésa Arundell, est décidée à lutter. Et vous ?

— Moi… Oh ! Je ne sais ce que je vais faire. (D'un geste nerveux, elle se tordait les doigts.) Il faudra que je consulte mon mari.

— Évidemment, avant de prendre une décision. Mais quelle est votre opinion personnelle en l'occurrence ?

— Je n'en sais rien, dit Mme Tanios, l'air très ennuyé. Tout dépend de mon mari.

— Mais vous, madame, qu'en dites-vous ?

— Cette idée ne me sourit guère. Attaquer le testament de ma tante me paraît peu convenable.

— Vraiment, madame ?

— Oui… Si tante Emily a jugé à propos de ne rien laisser à sa famille, nous devons nous conformer à sa volonté.

— Ainsi, vous ne vous sentez pas lésée ?

— Oh ! Si. – Une rougeur monta à ses joues. – Ce testament est odieux. Je ne m'attendais pas à pareille chose de la part de tante Emily. C'est si injuste envers les enfants.

— Vous trouvez cette façon d'agir de votre tante pour le moins bizarre ?

— Oui, tout à fait incompréhensible.

— Serait-il possible qu'elle n'ait pas agi de son propre chef, qu'elle ait subi une influence étrangère ?

Bella Tanios fronça le sourcil et laissa échapper, malgré elle :

— La difficulté, c'est que je ne vois pas du tout tante Emily se laissant influencer par quelqu'un. C'était une vieille dame si autoritaire.

Poirot approuva.

— Oui, vous dites la vérité. De plus, miss Lawson n'est point ce qu'on pourrait appeler une personne énergique.

— Non, c'est une douce créature… un peu sotte… mais dans le fond très bonne. Voilà mon idée…

— Vous dites, madame ?

Mme Tanios se tordait nerveusement les doigts en parlant :

— Je juge qu'il serait mesquin de vouloir faire annuler le testament de tante Emily, d'autant plus que miss Lawson n'y est pour rien. Je la crois incapable d'intriguer et d'échafauder…

— Là-dessus, je suis tout à fait d'accord avec vous.

— Voilà pourquoi je trouve qu'il serait indigne de notre part d'aller en justice. De plus, ce serait très dispendieux, n'est-ce pas ?

— Certes, oui, madame.

— Et, presque certainement, inutile. Mais il faudrait que vous en parliez à mon mari. Il s'y connaît beaucoup mieux que moi en affaires.

Après un court instant, Poirot demanda :

— Savez-vous pour quelle raison votre tante a modifié son testament ?

Une vive rougeur colora les joues de Mme Tanios, qui répondit :

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Madame, je vous ai dit que je ne suis pas un homme de loi, et vous ne m'avez pas demandé quelle était ma profession.

Elle lui lança un regard interrogateur.

— Je suis un détective, madame, et peu avant sa mort, miss Arundell m'a adressé une lettre.

Mme Tanios se pencha en avant, les mains jointes.

— Une lettre ? Concernant mon mari ?

Poirot la considéra un instant, puis prononça d'une voix lente :

— Pour le moment, je ne me sens pas le droit de répondre à votre question, madame.

— Alors, c'était au sujet de mon mari. – Elle éleva légèrement la voix. – Que vous a-t-elle dit ? Je vous jure, monsieur… Je ne connais pas votre nom.

— Poirot. Je m'appelle Hercule Poirot.

— Je vous jure, monsieur Poirot, que si, dans cette lettre, elle vous a dit quelque chose contre mon mari, elle a menti ! Je sais qui a pu lui inspirer cette lettre. Et voilà pourquoi je préfère ne pas entreprendre une action avec Thérésa et son frère ! Thérésa n'a jamais aimé mon mari et elle en a dit du mal. Je le sais. Tante Emily, prévenue contre mon mari parce qu'il est étranger, a écouté avec complaisance les racontars de Thérésa. Mais, croyez-moi, tout cela est faux.

— Maman… j'ai fini ma lettre !

Mme Tanios se retourna vivement. Avec un sourire affectueux, elle prit la lettre que lui tendait sa petite fille.

— C'est très gentil, ma chérie, très gentil Et voilà un bien joli dessin de Mickey Mouse.

— Qu'est-ce que je vais faire, à présent, maman ?

— Veux-tu aller acheter une de ces jolies cartes postales illustrées ? Tiens, voilà l'argent.

L'enfant s'éloigna. Je me rappelai alors le jugement de Charles Arundell sur Mme Tanios. C'était évidemment une bonne mère et une épouse dévouée.

— Est-ce votre unique enfant, madame ?

— Non, j'ai encore un petit garçon. Pour le moment, il est sorti avec son père.

— Vous accompagnaient-ils à Littlegreen ?

— Je les ai amenés plusieurs fois, mais, vous comprenez, ma tante se faisait vieille et la présence des enfants l'agaçait. Mais elle se montrait bonne pour eux et leur envoyait de beaux cadeaux à Noël.

— Quand avez-vous vu miss Arundell pour la dernière fois ?

— Environ dix jours avant sa mort.

— Vous y étiez tous, vous, votre mari et vos cousins, n'est-ce pas ?

— Oh ! non, pas la dernière fois. C'était avant… pour Pâques.

— Vous y êtes retournée avec votre mari la semaine après Pâques, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Miss Arundell était-elle alors en bonne santé ?

— Oui, comme d'habitude.

— N'était-elle pas couchée ?

— Elle demeurait étendue à la suite d'une chute qu'elle fit dans l'escalier. Mais elle descendit au salon pour nous recevoir.

— Ne vous a-t-elle pas dit qu'elle avait modifié son testament ?

— Non, pas du tout.

— Et vous n'avez remarqué aucun changement dans son attitude envers vous ?

Après une courte pause, Mme Tanios répondit :

— Non.

À ce moment, j'en suis certain, Poirot et moi nous avions la même conviction : Mme Tanios mentait !

Poirot se tut un instant, puis il expliqua :

— Lorsque je vous demande si miss Arundell avait changé d'attitude envers vous, je n'employais pas le « vous » dans son sens pluriel, je faisais allusion à vous personnellement.

Mme Tanios se hâta de dire :

— Ah ! je comprends. Tante Emily s'est montrée particulièrement gentille pour moi. Elle m'a même fait cadeau d'une broche en or, garnie d'une perle et d'un diamant et elle m'a remis dix shillings pour chacun des petits.

À présent, ses manières ne trahissaient aucune contrainte. Elle parlait sans hésitation.

— En ce qui concerne votre mari, se montra-t-elle avec lui moins aimable que d'habitude ?

Mme Tanios se replia sur elle-même et répondit sans regarder Poirot :

— Non, évidemment. Pourquoi voulez-vous ?…

— Parce que vous venez de m'apprendre que votre cousine Thérésa s'était efforcée de le perdre dans l'estime de votre tante.

— J'en suis certaine, répliqua Mme Tanios, se penchant vers Poirot. Maintenant, je vois ce que vous voulez dire et je me rappelle qu'à un certain moment tante Emily s'est conduite de façon bizarre envers lui. Mon mari lui recommanda une potion digestive et se donna même la peine d'aller chez le pharmacien la faire préparer. Elle le remercia… plutôt froidement, et, peu après, je la surpris en train de la verser dans l'évier !

Elle parlait avec indignation et Poirot remarqua d'un ton très calme :

— Un drôle de procédé.

— C'est d'une ingratitude noire ! s'écria Mme Tanios.

— Les vieilles personnes se méfient des étrangers, comme vous dites. À leur avis, seuls les médecins anglais possèdent quelque compétence. L'insularité y est pour quelque chose.

— Sans doute, fit Mme Tanios, légèrement radoucie.

— Quand retournez-vous à Smyrne, madame ?

— Dans quelques semaines. Mon mari… Ah ! le voilà qui entre avec Edouard.

CHAPITRE XVII

LE DOCTEUR TANIOS

Je dois dire que la vue du docteur Tanios me causa une réelle surprise. Je m'attendais à voir un étranger à la barbe noire, à la peau huileuse et à l'aspect effrayant. Au lieu de cela, j'aperçus un homme trapu, à l'air jovial, aux cheveux et aux yeux marron. Il avait une barbe, il est vrai, mais une barbe bien modeste, de nuance châtain clair, qui lui donnait plutôt l'apparence d'un artiste. Il parlait l'anglais parfaitement. Sa voix plaisante, bien timbrée, ne démentait en rien l'expression aimable de ses traits.

— Nous voici, dit-il à sa femme, en lui adressant un sourire. La promenade a vivement intéressé Edouard.

Le jeune Edouard ressemblait beaucoup à son père. Lui et sa sœur avaient l'air vraiment d'étrangers et je compris ce que miss Peabody entendait par le teint jaune.

La présence de son mari parut rendre nerveuse Mme Tanios. Elle lui présenta Poirot, mais me traita en quantité négligeable.

Le docteur Tanios répéta aussitôt le nom de mon ami.

— Poirot ! M. Hercule Poirot ! Je connais ce nom-là. Et qu'est-ce qui nous vaut l'honneur de votre visite, monsieur Poirot ?

— Une affaire concernant une dame récemment décédée, miss Emily Arundell.

— La tante de ma femme ? Eh bien ?

Lentement, Poirot annonça :

— Sa mort soulève certaines questions…

Mme Tanios l'interrompit soudain.

— Il s'agit du testament, Jacob. M. Poirot a vu Thérésa et Charles à ce sujet.

Le docteur Tanios se laissa tomber dans un fauteuil.

— Ah ! le testament ! Un testament inique… j'ai tort de m'occuper de ce qui ne me regarde pas.

Poirot répéta notre entretien avec les deux Arundell (il fit même plusieurs entorses à la vérité), et, prudemment, émit l'opinion qu'on réussirait peut-être à faire annuler le testament.

— Vous m'intéressez vivement, monsieur Poirot, dit Tanios. Je partage votre façon de voir. On pourrait tenter la chance. J'ai déjà consulté un homme de loi, à ce sujet, mais il ne m'a guère encouragé. Oui, je suis tout prêt à tenter la chance ! Ce ne serait pas la première fois, du reste, n'est-ce pas, Bella ?

Il adressa un sourire à sa femme, qui sourit à son tour, mais de façon plutôt machinale. Se retournant vers Poirot, il dit :

— Je ne suis pas moi-même un homme d'affaires, mais je certifie que ce testament a été établi à un moment où la vieille dame n'était plus responsable de ses actes. Cette chipie de Lawson est une femme rusée et adroite.

Mme Tanios s'agita nerveusement. Poirot la regarda et lui dit :

— Vous n'êtes pas de cet avis, madame ?

D'une voix faible, elle répondit :

— Miss Lawson s'est toujours montrée très bonne et je ne voudrais pas voir en elle une femme rusée.

— Elle a été bonne pour toi, dit le docteur Tanios, parce qu'elle n'avait rien à redouter de toi, ma chère Bella. Tu te laisses si facilement rouler !

Il parlait d'un ton jovial, mais sa femme rougit.

— Pour moi, c'était différent, reprit Tanios, elle me détestait et ne se gênait guère pour le montrer. Je vais vous en donner un exemple. La vieille tante a fait une chute dans l'escalier pendant notre séjour à Littlegreen. J'insistai pour revenir la voir à la fin de la semaine. Miss Lawson fit son possible pour nous en dissuader. Elle ne réussit point, mais je devinai la raison de son dépit : elle voulait miss Arundell à elle seule.

De nouveau, Poirot se tourna vers la femme du médecin.

— Est-ce aussi votre opinion, madame ?

Son mari ne lui donna pas le temps de répondre.

— Bella est trop bonne, dit-il. Elle ne veut jamais voir les mauvaises intentions des gens. Mais je ne me trompe pas. Autre

chose, monsieur Poirot. Si vous voulez m'en croire, le secret de l'influence de miss Lawson sur miss Arundell était le spiritisme ! Voilà par quel moyen elle a réussi.

— Vraiment ?

— J'en suis certain, monsieur Poirot. J'ai été témoin de bien des faits du même genre. Vous seriez surpris de la facilité avec laquelle les gens se prêtent à ces pratiques, spécialement les personnes de l'âge de miss Arundell. Je devine comment cela s'est passé. Un esprit, probablement l'esprit de son défunt père, lui a ordonné de modifier son testament et de léguer tous ses biens à la demoiselle Lawson. Miss Arundell se trouvait en mauvaise santé, portée à la crédulité.

Mme Tanios remua faiblement. Poirot se tourna vers elle.

— Croyez-vous la chose possible ?

— Réponds, Bella, lui dit son mari. Dis-nous ta façon de voir.

Il lui adressait des regards encourageants. Elle lui jeta un coup d'œil bizarre et dit en hésitant :

— Je connais si mal ces choses. Après tout, tu as sans doute raison, Jacob.

— Si j'ai raison ! Certainement ! N'est-ce pas, monsieur Poirot ?

Poirot acquiesça :

— Oui… peut-être. Puis il ajouta : vous étiez à Market Basing la semaine avant la mort de miss Arundell, il me semble ?

— Nous sommes allés chez la tante de ma femme à Pâques et nous y sommes retournés à la fin de la semaine suivante… C'est bien cela.

— Non, non, je veux parler de la semaine après le dimanche 26 avril. Vous y étiez ce dimanche-là, dit Poirot, affirmatif.

— Oh ! Jacob, tu es allé la voir ce dimanche-là ?

Mme Tanios regardait son mari avec de grands yeux étonnés.

— Oui, tu t'en souviens. J'y ai fait un saut dans l'après-midi. Je t'en ai parlé, voyons !

Poirot et moi nous observions la femme du médecin. D'un geste nerveux, elle repoussa son chapeau un peu en arrière.

— Tu devrais t'en souvenir, Bella, lui dit son mari. Comme tu as la mémoire courte !

Elle s'excusa, un faible sourire aux lèvres.

— Mais oui, j'ai une mémoire affreuse. C'est vrai, mais il y a près de deux mois à présent.

— Miss Thérésa Arundell et Mr Charles Arundell s'y trouvaient également, il me semble ?

— Cela se peut, dit Tanios tranquillement. Je ne les ai pas vus.

— Alors, vous n'y êtes pas demeuré longtemps ?

— Oh ! non. À peine une demi-heure.

Le regard inquisiteur de Poirot sembla le gêner.

— Autant vous dire la vérité tout de suite, reprit-il en clignant de l'œil. J'étais allé pour emprunter de l'argent, mais je n'y ai pas réussi. La vieille tante ne m'aimait guère, je le crains. Dommage, car j'avais pour elle beaucoup de sympathie.

— Voulez-vous répondre franchement à une question, docteur Tanios ?

Je crus lire une légère appréhension dans le regard du médecin.

— Certes, monsieur Poirot, répondit Tanios.

— Que pensez-vous de Charles et Thérésa Arundell ?

Le médecin parut soulagé et regarda sa femme avec un sourire plein d'affection.

— Bella, ma chérie, cela ne t'ennuie pas que je donne mon opinion sincère sur Charles et Thérésa ?

Elle secoua la tête.

— Alors, voici ce que j'en pense. Tous les deux sont corrompus jusqu'à la moelle. Je préfère Charles à sa sœur. C'est un vaurien, mais un type sympathique. Ce n'est pas sa faute s'il n'a aucun sens moral. Il est né comme cela.

— Et Thérésa ?

— Je ne sais pas, dit-il d'un air hésitant. Elle est très séduisante, mais je la crois passionnée. Elle est capable de tuer quelqu'un de sang-froid. Voilà du moins mon idée. Vous savez, peut-être, que sa mère a été accusée de meurtre ?

— Oui, mais elle a été acquittée, dit Poirot.

— En effet, dit vivement Tanios. Tout de même, cela donne à réfléchir.

— Connaissez-vous le jeune homme à qui elle est fiancée ?

— Donaldson ? Oui. Il a soupé avec nous un soir.

— Que pensez-vous de lui ?

— C'est un jeune homme très fort. Il ira loin si la chance lui sourit. Il faut de l'argent pour se spécialiser.

— Vous voulez dire qu'il est fort dans sa profession ?

— Oui, c'est bien mon idée. Une intelligence de premier ordre. Mais, ajouta-t-il en souriant, jusqu'ici il ne brille guère en société. Il se montre guindé et réservé à l'excès. Lui et Thérésa forment un couple comique. L'attraction des contraires, sans doute. Elle est un papillon et lui un ermite.

Les deux enfants tracassaient leur mère.

— Maman, allons déjeuner. J'ai faim. Nous arriverons en retard.

Poirot jeta un coup d'œil à sa montre et poussa une exclamation.

— Mille pardons ! Je vous empêche de déjeuner.

Consultant son mari du regard, Mme Tanios balbutia :

— Peut-être pourrions-nous vous offrir de…

Vivement, Poirot lui dit :

— Vous êtes très aimable, madame, mais on m'attend pour déjeuner et je suis déjà en retard.

Il serra la main des Tanios et de leurs enfants. J'en fis autant. Nous nous attardâmes une minute ou deux dans le vestibule de l'hôtel. Poirot téléphonait et je l'attendais près du bureau. Soudain j'aperçus Mme Tanios qui semblait chercher quelqu'un. Elle avait l'air d'une femme traquée. Dès qu'elle me vit, elle courut vers moi.

— Votre ami, M. Poirot, est-il parti ?

— Non. Il est dans la cabine téléphonique.

— Oh !

— Vous désiriez lui parler ?

Elle inclina la tête, et son trouble redoubla. À ce moment Poirot qui sortait de la cabine, nous vit tous les deux et arriva vers nous en hâte.

Elle inclina la tête.

— Monsieur Poirot, commença-t-elle d'une voix basse et précipitée, je voudrais vous dire quelque chose. Il faut que je vous parle.

— Bien, madame.

— C'est important, très important. Vous comprenez ?

Elle se tut. Le docteur Tanios et les deux enfants venaient d'apparaître à la porte du salon de correspondance. M. Tanios vint nous rejoindre.

— Tu as encore un mot à dire à M. Poirot, Bella ?

Il parlait gaiement, sa figure éclairée par un plaisant sourire.

— Oui, fit-elle hésitante. C'est tout, monsieur Poirot. Je désirais simplement que vous assuriez Thérésa de notre intention de la soutenir en tout ce qu'elle entreprendra pour annuler ce testament. Je sens qu'entre parents on doit se soutenir.

Elle nous fit un petit salut aimable, puis, prenant le bras de son mari, elle se dirigea vers la salle à manger.

Je pris Poirot par l'épaule.

— Ce n'est pas cela qu'elle allait nous dire, Poirot !

Il hocha lentement la tête, regardant s'éloigner le couple Tanios.

— Elle a changé d'idée, ajoutai-je.

— Oui, mon ami, elle a changé d'idée.

— Pourquoi ?

— Je voudrais bien le savoir, murmura-t-il.

— Elle nous l'apprendra une autre fois, dis-je d'un ton rassurant.

— Je me le demande. Je crains qu'elle ne se taise à présent.

CHAPITRE XVIII

ANGUILLE SOUS ROCHE

Nous déjeunâmes dans un petit restaurant voisin. J'attendais anxieusement de connaître l'opinion de Poirot sur les différents membres de la famille Arundell.

— Eh bien, Poirot ? fis-je impatient.

Il m'adressa un regard chargé de reproches et concentra toute son attention sur le menu. Ayant commandé le repas, il se rejeta en arrière, rompit son pain en deux et prononça d'un ton légèrement moqueur :

— Eh bien ! Hastings ?

— Maintenant que vous les avez tous vus, qu'en pensez-vous ?

— Ma foi, répondit Poirot sans se presser, je les trouve tout à fait intéressants ! On croirait ouvrir une boîte à surprises. Chaque fois que j'annonce : « J'ai une lettre de miss Arundell avant sa mort », j'apprends un fait nouveau. Miss Lawson me révèle la disparition de l'argent. M^me^ Tanios me demande à brûle-pourpoint : « Au sujet de mon mari ? » Pourquoi au sujet de son mari ? Pourquoi miss Arundell m'aurait-elle écrit, à moi, Hercule Poirot, au sujet du docteur Tanios ?

— Cette femme a quelque chose sur le cœur, dis-je.

— Oui. Elle a un secret. Lequel ? Miss Peabody nous a dit que Charles Arundell tuerait sa grand-mère pour deux sous. Le docteur Tanios prétend que Charles et Thérésa sont corrompus jusqu'à la moelle et il rappelle que leur mère était une meurtrière, et du ton le plus indifférent, il déclare que Thérésa est capable de tuer quelqu'un de sang-froid.

« Ils ont une jolie opinion les uns des autres, ces gens-là ! Le docteur Tanios pense, il prétend du moins, que la vieille demoiselle Arundell a subi une influence extérieure. Sa femme,

avant son arrivée, n'était pas du tout de cet avis. Tout d'abord, elle se refuse à contester la validité du testament. Puis, elle fait volte-face. Voyez-vous, Hastings, on dirait une casserole de liquide en train de bouillir, et de temps à autre, remonte à la surface un fait significatif… Il y a quelque chose au fond… oui, foi d'Hercule Poirot. Il y a quelque chose là-dessous !

— Vous avez peut-être raison, mais tout cela est si vague, si nébuleux.

— Vous convenez pourtant avec moi qu'il y a quelque chose ?

— Oui, fis-je, hésitant. Je commence à le croire.

Poirot se pencha sur la table et me regarda dans le blanc des yeux.

— Vous avez changé, Hastings. Vous n'êtes plus le témoin amusé, qui considériez d'un air dédaigneux les divertissements académiques. Mais, dites-moi, mon ami, d'où vient votre présente conviction ? Serait-ce de mon excellente logique ? Non, n'est-ce pas ? Une chose, tout à fait indépendante, a produit sur vous son effet. Voyons, Hastings, qu'est-ce qui a pu vous inciter à prendre l'affaire au sérieux ?

— Je crois, répondis-je lentement, que c'est M^me^ Tanios. Elle paraissait avoir peur.

— Peur de moi ?

— Non, non, pas de vous. De quelqu'un d'autre. Tout d'abord, elle parlait tranquillement et de façon raisonnable. Naturellement, elle se plaignait des dispositions testamentaires de sa tante, mais, à part cela, elle semblait résignée et disposée à laisser les choses en l'état. C'était l'attitude normale d'une femme bien élevée, mais plutôt apathique. Soudain, brusque changement, elle s'empresse d'adopter le point de vue de son mari. Puis, elle vient nous retrouver dans le vestibule d'une manière presque furtive.

Poirot m'encouragea d'un signe de tête.

— Encore un autre détail que vous n'avez peut-être pas remarqué…

— Je remarque tout, Hastings.

— Je veux parler de la visite de son mari à Littlegreen le dernier dimanche. Je jurerais qu'elle n'en savait rien, que ce fut

pour elle une révélation, et pourtant elle lui emboîta aussitôt le pas, admit qu'il lui en avait parlé et qu'elle avait oublié. Je trouve cela bizarre.

— Vous avez parfaitement raison. Cette attitude est tout à fait significative.

— Cette entrevue avec les Tanios me donne une impression de peur.

Poirot acquiesça de la tête.

— Vous fit-elle la même impression ? lui demandai-je.

— Oui. Il y avait de la peur dans l'air, déclara Poirot. Et pourtant, ajouta-t-il, ce docteur Tanios vous a plu, n'est-ce pas ? Il est agréable, bon vivant, sociable. En dépit de vos préjugés insulaires contre les étrangers de certains pays, vous le trouvez très sympathique.

— En effet.

Dans le silence qui suivit, j'observai Poirot. Enfin, je lui demandai :

— À quoi pensez-vous, Poirot ?

— Je songe à différentes personnalités criminelles célèbres, toutes bien sympathiques…

— Mon Dieu, Poirot, soupçonneriez-vous le docteur Tanios ?

— Non, non, Hastings. Ne vous hâtez pas de conclure. Je vous fais simplement remarquer qu'il serait imprudent de se fier à nos réactions personnelles en face des individus. Il importe de se laisser guider, non par les sentiments, mais par les faits.

— Hum ! fis-je. Les faits nous font plutôt défaut. Non, non, Poirot, je vous en prie, inutile de les récapituler !

— Je serai bref, mon ami. Tout d'abord, nous sommes en présence d'une tentative de meurtre. Vous l'admettez, n'est-ce pas ?

— Oui, je l'admets.

Jusque-là, je conservais un certain scepticisme vis-à-vis de ce que je considérais comme la reconstitution fantaisiste des événements de la nuit du mardi de Pâques ; j'étais obligé à présent d'admettre la logique des déductions de mon ami.

— Très bien, dit Poirot. Or, une tentative de meurtre implique un meurtrier. Une des personnes qui passèrent cette

nuit-là à Littlegreen est donc coupable de meurtre, en intention sinon de fait.

— Je vous l'accorde.

— Voilà notre point de départ : le meurtrier. Nous opérons quelques petites recherches, et que faisons-nous apparaître ? Des accusations très intéressantes, glissées au hasard de la conversation.

— Était-ce bien au hasard ?

— Impossible de rien affirmer pour l'instant. L'air tout à fait innocent dont miss Lawson nous a appris que Charles a menacé sa tante était peut-être feint. Les remarques du docteur Tanios sur Thérésa Arundell ne cachaient peut-être aucune malice. Quant à miss Peabody, elle exprimait sans doute son opinion sincère sur les penchants de Charles Arundell. Et, ainsi de suite. Un dicton parle d'une anguille sous roche. Eh bien ! moi, je devine qu'il y a anguille sous roche. Et notre anguille est un meurtrier.

— Poirot, j'aimerais bien connaître ce que vous en pensez réellement.

— Hastings, Hastings. Je ne me permets pas de penser, du moins dans le sens que vous donnez à ce mot. Je me contente de faire certaines réflexions.

— Telles que ?

— Je considère d'abord le mobile. Pourquoi aurait-on tué miss Arundell ? De toute évidence, pour hériter de sa fortune. À qui la mort de miss Arundell aurait-elle profité si la vieille demoiselle était morte le mardi de Pâques ?

— À tous, sauf à miss Lawson.

— Précisément.

— Voilà du moins une personne automatiquement hors de cause.

— On le dirait, en effet, soupira Poirot. D'autre part, la demoiselle de compagnie, qui n'aurait rien gagné par la mort de miss Arundell le mardi de Pâques, recueille tout l'héritage lorsque la mort survient deux semaines après.

— Où voulez-vous en venir ? demandai-je, intrigué.

— La cause et l'effet, mon ami, la cause et l'effet.

Je lui lançai un regard perplexe.

— Procédons logiquement. Que se passe-t-il, après l'accident ?

— Miss Arundell s'alite, hasardai-je, avec prudence.

— Très bien. Elle a tout le temps de réfléchir. Ensuite ?

— Elle vous écrit.

Poirot approuva de la tête.

— Oui. Elle m'écrit. Mais la lettre ne fut pas mise à la poste. Quel malheur !

— Découvrez-vous quelque chose de louche dans le retard apporté à l'expédition de cette lettre ?

Poirot fronça le sourcil.

— Je dois avouer mon ignorance sur ce point, mon cher Hastings. Je crois, mais je n'en suis pas sûr, que cette lettre a été retardée sans intention, et qu'elle a été écrite à l'insu de tous. Voyons, qu'arrive-t-il ensuite ?

Je réfléchis.

— La visite du notaire.

— Oui, miss Arundell fait appeler son notaire qui arrive à temps.

— Et elle modifie son testament.

— Précisément. Elle modifie son testament, de façon tout à fait inattendue. Au sujet de ce testament, rappelons-nous les explications que nous a données Ellen. Si vous vous souvenez, elle nous a dit que miss Lawson prit bien soin que miss Arundell n'apprît point l'absence nocturne de Bob.

— Ah ! je vois… mais non ! Est-ce que par hasard je commencerais à comprendre ?

— J'en doute ! dit Poirot. Mais si vous devinez mon point de vue, vous comprendrez, je pense, l'importance de la déclaration d'Ellen.

Poirot me regardait fixement.

— Bien sûr, bien sûr, me hâtai-je de répondre.

— Et ensuite, poursuivit Poirot, les faits se précipitent. Charles et Thérésa viennent à Littlegreen passer la fin de la semaine, et miss Arundell montre à Charles son nouveau testament, du moins il le dit.

— Vous ne le croyez pas ?

— Je ne crois que ce que je puis contrôler. Miss Arundell ne le montre pas à Thérésa.

— Parce qu'elle pense que Charles lui en parlera.

— Mais il ne lui en dit rien. Pourquoi ?

— Charles soutient qu'il le lui a dit.

— Thérésa prétend le contraire, au cours d'une petite lutte très suggestive entre le frère et la sœur. Et lorsque nous les quittons, elle le traite de fou.

— Je m'embrouille de plus en plus, Poirot, lui dis-je d'un air mortifié.

— Reprenons la suite des faits. Le docteur Tanios revient le dimanche, à l'insu de sa femme. C'est possible…

— C'est même certain.

— Disons que la chose semble probable. Et ensuite ? Le lundi, Charles et Thérésa quittent Littlegreen, laissant leur tante en parfaite santé morale et physique. Après un bon dîner, miss Arundell fait du spiritisme dans l'obscurité, en compagnie des demoiselles Tripp et de la Lawson. Vers la fin de la séance, elle se sent malade. Elle se couche et meurt quatre jours après. Miss Lawson devient l'héritière de toute sa fortune et mon ami, le capitaine Hastings, prétend que miss Arundell est morte de mort naturelle !

— Tandis qu'Hercule Poirot, le grand détective, affirme, sans aucune preuve, qu'on lui a administré un poison.

— Pardon ! J'en possède une preuve, Hastings. Rappelez-vous notre conversation avec les demoiselles Tripp, et le fait confirmé par les propos décousus de miss Lawson.

— Vous faites allusion à ce riz au curry que miss Arundell mangea à son dîner ? Le curry pourrait aisément dissimuler un poison. Est-ce là votre idée, Poirot ?

— Oui, le curry peut aussi nous intéresser.

— Si malgré l'affirmation du médecin, vous déclarez que la vieille demoiselle a été empoisonnée, seule miss Lawson, ou une des servantes, a pu commettre le crime.

— Je me le demande.

— Ou bien, une des Tripp ? Quelle absurdité ! Voyons, toutes ces personnes sont évidemment innocentes.

Le détective haussa les épaules.

— Souvenez-vous de ceci, Hastings : la sottise et la ruse vont souvent de pair. Rappelez-vous la première tentative de meurtre. Ce n'était pas le fait d'un raisonnement particulièrement habile et compliqué. Il s'agissait d'un petit meurtre tout simple, inspiré par l'habitude de Bob de laisser sa balle sur la première marche. L'idée de tendre un fil en travers de l'escalier est ridiculement simple : un enfant aurait pu y penser !

Je fronçai le sourcil.

— Vous dites…

— Je dis, Hastings, que nous ne voulons prouver qu'une chose : le désir de tuer. Rien de plus.

— Le poison a dû être très habilement choisi pour ne laisser aucune trace. Oh ! je ne veux plus entendre parler de cette histoire, Poirot ! Je n'y crois pas. Vous ne savez rien ! Tout cela n'est qu'hypothèse de votre part.

— Détrompez-vous, mon ami. De nos différents entretiens de ce matin, j'ai encore rapporté quelques renseignements très légers, je l'accorde, mais qui pour moi ont un sens indiscutable. Toutefois, j'hésite. J'ai peur.

— Peur de quoi ?

D'une voix grave, Poirot me répondit :

— De réveiller le chat qui dort. À présent, notre meurtrier dort tranquille. L'expérience nous a appris à vous et à moi, que le meurtrier, troublé dans sa tranquillité, se retourne et tue une seconde, et même une troisième fois !

— Voilà donc ce que vous redoutez ?

— Oui, s'il y a anguille sous roche, si nous avons un meurtrier, ce dont je suis presque certain, Hastings.

CHAPITRE XIX
VISITE À MR PURVIS

Poirot demanda l'addition et la régla.

— Que faisons-nous maintenant ? lui demandai-je.

— Ce que vous m'avez suggéré ce matin. Nous allons à Harchester voir Mr Purvis. Voilà pourquoi j'ai téléphoné à l'hôtel Durham.

— Vous avez téléphoné à Purvis ?

— Non, à Thérésa Arundell. Je l'ai priée de me donner une lettre d'introduction pour le notaire de sa tante. Pour être reçu auprès de ce personnage, nous devons être accrédités par la famille. Elle m'a promis de me faire porter un mot à mon appartement. Il doit être là à nous attendre.

Non seulement nous trouvâmes la lettre, mais Charles Arundell venu la porter en personne.

— Vous êtes bien installé, monsieur Poirot, remarqua le jeune homme en jetant un coup d'œil autour du salon.

À cet instant, mon regard fut frappé par un tiroir imparfaitement clos : un bout de papier dépassant gênait la fermeture.

Or, Poirot est incapable de mal fermer un tiroir. Je scrutai le visage de Charles. Le jeune homme était demeuré seul au salon en attendant notre retour. Il avait sûrement passé le temps à fouiller dans les papiers de Poirot. Quel jeune filou ! Je bouillais d'indignation.

Charles paraissait de fort belle humeur.

— Voici, dit-il en tendant la lettre à Poirot. Tout est en ordre. Je vous souhaite d'avoir plus de chance que nous auprès du vieux Purvis.

— Il ne vous a laissé que peu d'espoir ?

— Aucun. Il nous a plutôt découragés. Selon lui, la Lawson ramasse tout et nous ne pouvons rien contre elle.

— Vous et votre sœur, avez-vous songé à faire appel à son bon cœur ?

Charles ricana.

— Certes, j'y ai bien pensé. Mais rien à faire ! En vain ai-je déployé mon éloquence et brossé un tableau pathétique de la brebis galeuse et déshéritée, une brebis pas si galeuse qu'on le prétend ! Impossible d'émouvoir cette femme sans cœur ! Elle me déteste, je ne sais pourquoi. D'habitude, les vieilles femmes m'accordent toute leur sympathie. Elles s'imaginent qu'on ne m'a jamais bien compris.

— Vous en avez sans doute profité ?

— Jusqu'ici j'y ai trouvé de grands avantages, mais, avec la Lawson, rien à faire ! Elle hait les hommes en général et a dû brandir le drapeau des suffragettes dans le bon temps d'avant-guerre.

— Eh bien, dit Poirot en hochant la tête, si les méthodes simples échouent…

— Nous irons jusqu'au crime, déclara Charles, gaiement.

— Ah ! fit Poirot. À propos de crime, jeune homme, est-il vrai que vous avez menacé votre tante de lui faire son affaire, ou quelque chose qui revient au même ?

Charles s'assit dans un fauteuil, étendit les jambes et regarda fixement Poirot :

— Qui vous a dit cela ? demanda-t-il.

— Qu'importe ! Est-ce vrai ?

— Il y a bien là un peu de vérité.

— Allons, voyons, racontez-moi cela…

— Je vais vous la dire si vous y tenez. Il n'y a d'ailleurs rien de mélodramatique dans cette histoire. J'avais essayé de soutirer un peu d'argent à ma tante, sans y réussir. Tante Emily me fit comprendre l'inutilité de toute tentative. Sans m'emporter, je lui dis : « Prenez garde, tante Emily ; de la façon dont vous vous comportez, vous finirez par attirer quelque menace sur vous. » Elle me demanda d'un ton dédaigneux ce que j'entendais par là. « Simplement ceci, lui dis-je : vos parents attendent que vous vouliez bien leur donner un peu d'argent,

tous sont pauvres comme des rats d'église. Mais vous préférez garder tout pour vous. Voilà comment les gens se font tuer. Si un jour on vous assassine, vous serez seule à blâmer. » Alors, elle me regarda par-dessus ses lunettes, d'un air mauvais, et me dit d'un ton sec : « Ah ! Voilà ton opinion ? – Oui, je vous conseille de lâcher un peu de lest. – Merci de ton conseil, Charles. Mais je suis capable de me défendre. – Comme vous voudrez, ma tante. En tout cas, vous êtes prévenue, ajoutai-je en riant. – Je m'en souviendrai ! » fit-elle. Et voilà tout !

— Alors, dit Poirot, vous vous êtes contenté d'un peu d'argent trouvé dans un tiroir.

Charles le dévisagea et éclata de rire.

— Monsieur Poirot, je vous tire mon chapeau. Vous êtes un vrai limier ! Comment avez-vous découvert ce fait ?

— C'est donc vrai ?

— Oh ! oui, c'est vrai. Je me trouvais sans un sou et il me fallait un peu d'argent. J'ai aperçu une belle petite liasse dans un tiroir et je me suis servi… bien modestement. J'espérais que ma légère soustraction passerait inaperçue. « Si on la découvre, on accusera les bonnes », pensai-je.

Poirot répliqua d'un ton sec :

— C'eût été une vilaine histoire pour les servantes, si l'on avait eu cette idée.

— Chacun pour soi, fit Charles en haussant les épaules.

— Et le diable pour tous ! Voilà votre façon de voir, dit Poirot.

Charles l'observait avec curiosité.

— Je ne me doutais guère qu'elle s'en était aperçue. Comment l'avez-vous appris et qui vous a répété cette conversation entre moi et ma tante ?

— Miss Lawson.

— La vieille toupie !

Charles paraissait légèrement troublé. Il ajouta :

— Elle ne m'aime pas et elle déteste Thérésa. Pensez-vous qu'elle nous réserve encore d'autres surprises ?

— Lesquelles ? demanda Poirot.

— Je n'en sais rien. Je la crois mauvaise comme la gale. Elle déteste Thérésa, répéta-t-il.

— Monsieur Arundell, saviez-vous que le docteur Tanios est venu voir votre tante le dimanche avant sa mort ?

— Comment ?… ce même dimanche où nous nous y trouvions, Thérésa et moi ?

— Oui. Vous ne l'avez pas vu ?

— Non. L'après-midi nous sommes sortis nous promener. Il a dû venir pendant notre absence. Je trouve bizarre que tante Emily ne nous en ait pas parlé. Qui vous l'a dit ?

— Miss Lawson.

— Toujours la Lawson ! Une vraie mine d'informations !

Après une pause, Charles dit :

— J'aime bien Tanios. C'est un type charmant, gai et toujours souriant.

— Il possède, certes, une personnalité attrayante, observa Poirot.

Charles se leva.

— À sa place, il y a longtemps que j'aurais tué cette horrible Bella ! Elle semble toute désignée pour faire une victime. Je ne serais pas surpris d'apprendre un jour qu'on l'a trouvée coupée en morceaux dans une malle, à Margate ou ailleurs !

— Vous n'attribuez pas un beau rôle à son mari, le bon médecin, dit Poirot d'un ton sévère.

— Non, fit Charles, pensif. Mais je ne crois pas Tanios capable de faire du mal à une mouche. Il a trop bon cœur.

— Et vous ? Tueriez-vous quelqu'un si cela en valait la peine ?

Charles éclata de rire, d'un rire franc et sonore.

— Vous voulez me faire parler, monsieur Poirot ? Rien à faire. Je jure n'avoir pas mis… (Il s'interrompit un instant, puis acheva) de la strychnine dans le potage de tante Emily.

Agitant légèrement la main, il nous dit « au revoir » et sortit.

— Vouliez-vous l'effrayer, Poirot ? demandai-je. Vous n'y avez pas réussi. Il n'a montré aucune réaction susceptible de vous faire croire à sa culpabilité.

— Non ?

— Non. Il a conservé tout son calme.

— C'est curieux cette pause, dit Poirot.

— Pause ?

— Juste avant de prononcer le mot strychnine. Comme s'il allait dire autre chose…

Je haussai les épaules.

— Il cherchait sans doute le nom d'un poison violent.

— Possible, Hastings ! Possible ! Mais il est temps que nous partions. Nous passerons la nuit à Market Basing.

Dix minutes plus tard, nous traversions Londres à toute allure, pour gagner la campagne. Arrivés à Harchester à quatre heures, nous nous dirigeâmes vers les bureaux de Purvis, Charlesworth et Purvis. Mr Purvis était un homme solide, aux cheveux blancs et à la figure rose. Il avait un peu l'allure d'un gentilhomme campagnard. Ses manières étaient courtoises, mais réservées. Il lut la lettre que nous lui avions remise, puis nous regarda par-dessus son bureau, d'un œil vif et scrutateur.

— Naturellement, je vous connais de nom, dit-il à Poirot avec politesse. Miss Arundell et son frère ont, à ce que je vois, eu recours à vos services en cette affaire de testament. Mais je ne discerne pas bien en quoi vous pourriez leur être utile.

— Disons, si vous le voulez, que je peux prendre des renseignements complémentaires.

Le notaire répliqua d'un ton sec :

— Miss Arundell et son frère m'ont déjà consulté sur leur situation légale. Le testament est tout à fait clair et ne prête à aucune fausse interprétation.

— Parfaitement, parfaitement, dit vivement Poirot. Vous ne refuserez pas toutefois de me donner quelques renseignements.

— À votre service, fit le notaire en inclinant la tête.

Poirot commença :

— Miss Arundell vous a écrit pour vous donner ses instructions le 17 avril, n'est-ce pas ?

Mr Purvis consulta des papiers sur la table devant lui.

— Oui, c'est exact.

— Pouvez-vous me dire ce qu'elle vous mandait ?

— Elle me priait de préparer un nouveau testament, comportant des legs aux deux servantes et à trois ou quatre œuvres de charité. Le reste de ses biens allait entièrement à Wilhelmina Lawson.

— Excusez-moi, mais ce testament ne vous a-t-il pas surpris ?

— J'en fus surpris, je l'avoue.

— Miss Arundell avait-elle déjà fait un testament ?

— Oui, il y a cinq ans.

— Par ce document, elle laissait ses biens, en dehors de quelques petits legs, à ses neveux et nièces, il me semble ?

— La totalité de ses biens devait être divisée entre les enfants de son frère Thomas et la fille d'Arabella Biggs, sa sœur.

— Que devint ce testament ?

— À la requête de miss Arundell, je le lui apportai lors de la visite à Littlegreen, le 21 avril.

— Je vous serais très obligé, monsieur Purvis, de me donner un compte rendu détaillé de ce qui se passa à cette occasion.

Après un instant de réflexion, le notaire parla d'une voix précise :

— J'arrivai à Littlegreen à trois heures de l'après-midi. Un de mes clercs m'accompagnait. Miss Arundell me reçut dans le salon.

— Comment l'avez-vous trouvée ?

— Elle me parut en bonne santé, bien qu'elle marchât avec une canne. Elle avait, paraît-il, fait une chute dans l'escalier quelques jours auparavant. Elle me sembla nerveuse et plus agitée que d'ordinaire.

— Miss Lawson se trouvait-elle là ?

— Elle lui tenait compagnie à mon arrivée, mais elle se retira aussitôt.

— Et alors ?

— Miss Arundell me demanda si j'avais suivi ses instructions, et si j'avais apporté le testament pour sa signature.

— Je lui dis que oui. Je… (L'homme de loi hésita un moment, puis il reprit avec raideur.) Je puis vous certifier que, autant qu'il m'est permis de le faire, j'ai adressé des remontrances à miss Arundell, lui faisant comprendre que ce testament serait considéré comme une injustice flagrante envers les membres de sa famille.

— Et que répondit-elle ?

Elle me demanda si l'argent était bien à elle et si elle pouvait en disposer à sa guise. Je lui répondis que oui, tout en lui faisant remarquer qu'elle ne connaissait miss Lawson que depuis peu de temps. Je lui demandai alors si elle avait une raison valable de déshériter ainsi sa propre famille. Elle me répondit : « Mon cher ami, je sais parfaitement ce que je fais. »

— Vous disiez qu'elle était agitée ?

— Oui, je le soutiens, mais j'ajouterai qu'elle était en pleine possession de ses facultés. Dans le sens le plus strict du mot, elle possédait la compétence voulue pour diriger elle-même ses affaires. Bien que ma sympathie soit entièrement acquise à la famille Arundell, je me croirais obligé de l'affirmer devant n'importe quel tribunal.

— C'est entendu. Continuez, je vous en prie.

— Miss Arundell relut le testament déjà existant, puis elle tendit la main pour saisir celui que je venais de rédiger. J'aurais préféré lui soumettre un brouillon d'abord, mais elle avait insisté pour que je lui apporte l'acte prêt pour la signature, ses dispositions étant très simples. Elle le lut, approuva de la tête et dit qu'elle allait le signer. Je crus de mon devoir d'émettre une dernière protestation. Elle m'écouta patiemment, puis déclara que sa décision était irrévocable. Je fis venir mon clerc. Le jardinier et lui servirent de témoins. Les servantes ne pouvaient témoigner, étant donné qu'elles-mêmes étaient bénéficiaires de par cet acte.

— Ensuite, vous confia-t-elle la garde de ce document ?

— Non. Elle le plaça dans un tiroir de son bureau, qu'elle ferma à clef.

— Qu'advint-il du testament précédent ? L'a-t-elle détruit ?

— Non. Elle le rangea avec l'autre dans le tiroir.

— Où trouva-t-on le testament après sa mort ?

— Dans ce même tiroir. Comme exécuteur testamentaire, je me fis remettre les clefs de la défunte et je parcourus ses papiers.

— Les deux testaments se trouvaient-ils dans le tiroir ?

— Oui. À la place exacte où elle les avait mis.

— Excusez-moi d'insister : êtes-vous sûr d'avoir posé suffisamment de questions à miss Arundell au sujet de cette étrange décision ?

— Certes, mais je n'obtins jamais de réponse satisfaisante. Elle m'affirma, toujours sans commentaires, qu'elle savait ce qu'elle faisait.

— Vous fûtes néanmoins surpris ?

— Bien sûr, miss Arundell ayant toujours témoigné un grand sens de ses devoirs familiaux.

Après un moment de silence, Poirot demanda :

— Sans doute n'avez-vous pas abordé ce sujet avec miss Lawson ?

— Oh ! non. Ce ne serait pas convenable, répondit Mr Purvis, l'air scandalisé.

— Miss Arundell vous aurait-elle laissé entendre que miss Lawson savait que le testament allait être modifié en sa faveur ?

— Au contraire. Je lui demandai si miss Lawson était au courant de ce changement, elle me répondit vivement que sa demoiselle de compagnie n'en savait rien. Il en valait mieux ainsi et j'approuvai miss Arundell de sa discrétion.

— Pourquoi cette discrétion vous plaisait-elle ?

— Il est toujours préférable de ne pas dévoiler de telles dispositions à leurs bénéficiaires. Cela peut parfois entraîner une déception par la suite.

— Ah ! (Poirot poussa un long soupir.) Je devine votre pensée. Il vous semblait probable que miss Arundell aurait changé d'idée dans quelque temps.

Le notaire inclina la tête.

— En effet. Je m'imaginais que miss Arundell avait eu quelque violente dispute avec sa famille. Une fois calmée, pensai-je, elle se repentira et reviendra sur sa décision.

— Dans ce cas, qu'aurait-elle fait ?

— Elle m'aurait demandé de préparer un autre testament.

— Peut-être aurait-elle tout simplement déchiré le dernier, l'autre reprenant ainsi sa valeur.

— C'est discutable, cher monsieur, tout testament précédent ayant été révoqué par la testatrice.

— Miss Arundell ne possédait sans doute pas suffisamment de connaissances légales pour prévoir ce cas. Elle se serait imaginée qu'en détruisant le dernier testament, le précédent redevenait valable.

— C'est très possible.

— Si elle était morte intestat, sa fortune revenait à sa famille, n'est-ce pas ?

— Oui, la moitié à Mme Tanios, et l'autre moitié à partager entre Charles et Thérésa Arundell. Mais elle mourut sans avoir modifié le testament déshéritant sa famille.

— Et voilà, dit Poirot, où j'interviens.

Le notaire le regarda avec curiosité.

Poirot se pencha en avant.

— Supposons que miss Arundell, à son lit de mort, ait voulu détruire ce testament. Supposons qu'elle ait cru l'avoir détruit, mais qu'en réalité elle ait détruit le premier.

— Non, dit Mr Purvis, les deux documents étaient intacts.

— Supposons alors qu'elle ait détruit un faux testament, croyant détruire le document réel. Elle était très malade, souvenez-vous-en. Il eût été facile de la duper.

— Il faudrait en fournir la preuve, répliqua le notaire.

— Évidemment… évidemment.

— Avez-vous quelque raison de soupçonner qu'il se soit produit pareille chose ?

Poirot recula légèrement.

— Je ne voudrais pas aller jusque-là.

— Naturellement, dit Mr Purvis.

— Cependant, je vous le dis en stricte confidence, cette affaire offre des anomalies assez curieuses.

— Pas possible ? Vraiment ?

Mr Purvis se frottait les mains de plaisir anticipé.

— Ce que je désirais savoir de vous, et je le sais à présent, reprit Poirot, c'est que vous êtes d'avis que miss Arundell aurait tôt ou tard changé d'idée et serait revenue à de meilleurs sentiments envers sa famille.

— Ce n'est là qu'une opinion toute personnelle, précisa le notaire.

— Je comprends, cher monsieur. Êtes-vous le conseiller de miss Lawson ?

— Non, je lui ai demandé de consulter un avocat en dehors de nous, dit Mr Purvis, d'un ton sec.

Poirot lui serra la main en le remerciant de son amabilité.

CHAPITRE XX
SECONDE VISITE À LITTLEGREEN

Pendant le court trajet en automobile de Harchester à Market Basing, Hercule Poirot et moi nous discutâmes de la situation.

— Cette suggestion que vous venez de faire au sujet du testament, Poirot, repose-t-elle sur quelque fait connu de vous ?

— Non, mon ami. J'ai dit que miss Arundell croyait peut-être avoir déchiré ce testament pour les besoins de la cause. Il fallait bien produire un argument quelconque ! Mr Purvis est un malin. Si je n'avais laissé échapper quelque allusion dans ce genre, il se serait demandé ce que je venais faire dans l'histoire.

— Savez-vous à quoi vous me faites penser, Poirot ?

— Non, mon ami.

— À un jongleur dont les balles, de différentes couleurs, se trouvent toutes en l'air en même temps.

— Les balles de différentes couleurs sont les mensonges que je raconte hein ?

— C'est cela même.

— Et vous guettez le moment où tout cet échafaudage de mensonges s'écroulera avec fracas ?

— Vous ne pouvez continuer à mentir impunément, remarquai-je.

— C'est vrai. Un jour prochain, je rattraperai ces balles l'une après l'autre, je tirerai ma révérence au public et je quitterai la scène.

— Au bruit d'un tonnerre d'applaudissements.

Poirot me regarda d'un air méfiant.

— Peut-être que oui.

— Purvis ne nous a pas appris grand-chose, observai-je.

— Non, ses dires ont simplement confirmé les données générales que nous possédons sur l'affaire.

— Et corroboré la version de miss Lawson. La demoiselle de compagnie ignorait tout du testament avant la mort de sa patronne.

— Je ne vois pas que les dires de Mr Purvis corroborent en quoi que ce soit cette affirmation de miss Lawson.

— Voyons, Poirot, Purvis a conseillé à miss Arundell de ne pas parler à sa dame de compagnie et miss Arundell a certifié qu'elle n'avait nullement l'intention de mettre celle-ci au courant de ses dernières volontés.

— Oui, tout cela vous paraît clair, mon ami. Mais n'oubliez pas qu'il existe des trous de serrures et des clefs pour ouvrir les tiroirs.

— Soupçonneriez-vous miss Lawson d'écouter aux portes et de fouiller les armoires ? demandai-je, scandalisé.

Poirot sourit.

— Miss Lawson n'appartient pas à la vieille école, mon cher. Nous savons qu'elle a surpris des propos nullement destinés à ses oreilles. Je parle de cette conversation entre la tante et le neveu, où Charles parlait de mort violente menaçant les vieilles parentes riches et avares.

Je dus l'admettre.

— Elle peut aussi avoir entendu la conversation entre Mr Purvis et miss Arundell, d'autant mieux qu'il possède une voix plutôt forte. Pour ce qui est d'écouter aux portes et de fouiller les tiroirs, poursuivit Poirot, vous ne soupçonneriez pas le nombre de personnes qui se livrent à ces petites indélicatesses. Les gens timides et peureux comme miss Lawson acquièrent facilement ces habitudes inavouables, qui leur procurent une grande distraction dans leur solitude morale.

— Tout de même, Poirot ! protestai-je.

Il hocha longuement la tête.

— Mais si, mon ami, mais si !

Arrivés à Market Basing, nous prîmes deux chambres à l'hôtel, puis, nous nous dirigeâmes vers Littlegreen. À notre coup de sonnette, Bob répondit par un furieux aboiement. Il

traversa le vestibule et se jeta contre la porte d'entrée. Un doux murmure vint s'ajouter aux cris du chien.

— Voyons, Boby ! Tu es un bon chien. Entre ici !

Bob, entraîné par le collier, fut enfermé malgré lui dans le petit salon.

Ellen tira les verrous et ouvrit la porte d'entrée.

— Oh ! c'est vous ! s'exclama-t-elle, une expression de joie éclairant son visage. Veuillez vous donner la peine d'entrer, je vous prie.

Nous pénétrâmes dans le vestibule. De dessous la porte, à gauche, nous parvenaient des reniflements mêlés de grognements. Bob s'efforçait de nous identifier.

— Vous pouvez le lâcher, observai-je.

— Je veux bien, monsieur. Il n'est pas méchant, mais il fait un tel vacarme qu'il effraie les gens. C'est un excellent chien de garde.

Elle ouvrit la porte du petit salon et Bob se précipita au-dehors avec la vitesse d'un boulet de canon.

— Parfait ! Voilà qui est mieux ! dit Poirot, la suivant dans le petit salon et s'installant dans un fauteuil.

Je me disposais à le rejoindre, lorsque Bob surgit de quelque coin mystérieux, sa balle à la gueule. Il s'élança dans l'escalier et s'étendit sur la marche supérieure, sa balle entre les pattes de devant. Il remuait doucement la queue.

« Venez, me disait-il, venez. Nous allons faire une partie. »

Pendant un moment j'oubliai mon rôle de détective et jouai avec le chien. Au bout de quelques minutes, pris de scrupules, je me rendis au petit salon.

Poirot et Ellen étaient plongés dans une conversation sur les maladies et les médicaments.

— Oui, monsieur, miss Emily prenait des petites pilules blanches. Deux ou trois après chaque repas, selon l'ordonnance du docteur Grainger. Oh ! elle y pensait sérieusement. Il y avait aussi un autre médicament. Miss Lawson ne jurait que par ça… des capsules… les capsules du docteur Loughbarrow pour le foie. On en voit des réclames sur tous les murs.

— Ah ! Elle prenait aussi ces capsules ?

— Oui. Miss Lawson lui en a apporté pour commencer. Et elle a trouvé que ce remède lui faisait du bien.

— Le docteur Grainger le savait-il ?

— Oh ! il n'y attachait pas d'importance. « Prenez-les, si vous croyez que cela vous convient », lui disait-il.

— Prenait-elle autre chose ?

— Non. Le mari de miss Bella, le médecin étranger, lui rapporta un jour une potion. Elle l'en remercia par politesse, mais elle vida le flacon. Je puis le certifier ! Et elle a bien fait, car on ne sait jamais avec ces médecins étrangers.

— Mme Tanios vit sa tante verser le médicament dans l'évier, n'est-ce pas ?

— Oui, et la pauvre dame en fut bien ennuyée. Cela me fit de la peine, car son mari était certainement animé de bonnes intentions.

— Sans doute, sans doute. Je suppose que l'on a jeté tous les médicaments après la mort de miss Arundell ?

Cette question surprit Ellen.

— Oh ! oui, monsieur. L'infirmière en a jeté une partie et miss Lawson s'est débarrassée de tout ce qui restait dans la pharmacie de la salle de bains.

— Est-ce là que se trouvait la boîte de capsules du docteur Loughbarrow ?

— Non. On les laissait dans le placard de la salle à manger, afin de les trouver à portée de la main après chaque repas, suivant les directives du médecin.

— Pouvez-vous me donner le nom et l'adresse de l'infirmière qui a soigné miss Arundell ?

Ellen les fournit aussitôt.

Poirot parla de la visite inattendue du docteur Tanios le dimanche avant la mort de la vieille demoiselle.

— Parfaitement, monsieur, lui dit Ellen. Mr Charles et miss Thérésa étaient allés se promener. On n'attendait pas le docteur Tanios. Notre maîtresse était étendue sur son lit et elle fut étonnée lorsque je lui annonçai l'arrivée du docteur. « Le docteur Tanios ? fit-elle. Est-ce que Mme Tanios l'accompagne ? »

— Demeura-t-il longtemps ?

— Pas plus d'une heure, monsieur. En s'en allant, il avait l'air ennuyé.

— Auriez-vous quelque idée de… de… du but de cette visite ?

— Ma foi, non, monsieur.

— Vous auriez pu, par hasard, entendre quelque chose.

Elle rougit aussitôt.

— Non, monsieur, je n'ai rien entendu ! Je n'écoute jamais aux portes, si d'autres se permettent de le faire !

— Oh ! vous vous méprenez sur le sens de mes paroles, dit Poirot en s'excusant. Je pensais simplement que vous auriez pu entrer au salon pour servir le thé pendant que le docteur Tanios se trouvait près de miss Arundell. Ainsi, malgré vous, vous auriez entendu la conversation entre votre maîtresse et son visiteur.

Ellen se radoucit.

— Excusez-moi, monsieur, je n'avais pas compris. Le docteur Tanios n'a pas pris le thé.

Poirot regarda son interlocutrice et cligna de l'œil d'un air malicieux.

— Pour savoir ce que le docteur Tanios est venu faire ici, je devrais plutôt m'adresser à miss Lawson, n'est-ce pas ?

— Si elle ne peut vous renseigner, personne n'en est capable, monsieur, répliqua Ellen.

— Voyons, fit Poirot, fronçant le sourcil comme s'il essayait de rappeler ses souvenirs. La chambre de miss Lawson se trouve-t-elle à côté de celle de miss Arundell ?

— Non, monsieur. La chambre de miss Lawson est à droite en haut de l'escalier. Voulez-vous que je vous la montre ?

Poirot accepta cette offre. En montant l'escalier, il se tenait près du mur. Arrivé au haut, il poussa une exclamation en se baissant pour regarder le bas de son pantalon.

— Ah ! je viens de m'accrocher. Tiens, il y a une pointe dans la plinthe.

— En effet, monsieur. C'est une pointe qui sort. J'y ai accroché ma jupe une ou deux fois.

— Y a-t-il longtemps qu'elle sort ainsi ?

— Depuis quelque temps, je le crains, monsieur. Je l'ai remarquée lorsque ma maîtresse s'est alitée, après l'accident. J'ai essayé de l'enlever, mais sans y réussir.

— Je pense qu'on a dû y accrocher une ficelle.

— Vous avez raison, monsieur. Je me souviens d'y avoir vu une boucle de petite ficelle. Je ne vois pas à quoi cela a pu servir.

La voix d'Ellen ne trahissait aucun soupçon. Pour elle, il s'agissait d'un de ces menus détails auxquels il convient de n'attacher aucune importance et qui ne demandent aucune explication.

Poirot pénétra dans la pièce en haut de l'escalier. Je l'accompagnai. Dans cette pièce de dimension moyenne, éclairée par deux fenêtres, on voyait dans un coin une coiffeuse et, entre les fenêtres, une grande armoire à glace. À droite de la porte se trouvait le lit, et, à gauche, une table de toilette au dessus de marbre.

L'air songeur, Poirot regarda longuement autour de lui, puis regagna le palier. Il suivit le corridor, passa devant deux autres chambres et arriva devant la grande chambre à coucher de miss Arundell.

L'infirmière occupait la petite chambre à côté, expliqua Ellen.

Poirot hocha pensivement la tête. Comme nous descendions l'escalier, il demanda si nous pouvions faire le tour du jardin.

— Oh ! oui, si cela vous fait plaisir, monsieur. Il est si beau en ce moment ! dit Ellen.

— Le jardinier l'entretient-il toujours ?

— Angus ? Oui, Angus continue à y travailler. Miss Lawson tient à ce que tout reste en ordre.

— Je l'approuve, dit Poirot. Laisser une propriété à l'abandon est une mauvaise politique.

Nous nous promenâmes dans le jardin, où s'épanouissaient les pois lupins, les pieds-d'alouette et les énormes coquelicots écarlates, tandis que les pivoines entrouvraient seulement leurs gros boutons. Dans une petite cabane, nous aperçûmes le vieux jardinier. Il nous salua respectueusement et Poirot entama avec lui la conversation. L'annonce que nous avions vu Mr Charles ce

jour même, délia la langue du vieux serviteur, qui devint très loquace.

— Ah ! un vrai loustic, Mr Charles ! Je l'ai vu arriver ici en courant, la moitié d'une tarte aux groseilles à la main, tandis que la cuisinière poussait les hauts cris à la recherche de son voleur. Il retournait à la cuisine, l'air si innocent qu'on finissait par accuser le chat. Pourtant, je n'ai jamais vu un chat manger de la tarte aux groseilles ! Oh ! oui, c'est un farceur, Mr Charles.

— Il était ici au mois d'avril, n'est-ce pas ?

— Oui, il a passé ici deux fins de semaine, juste avant la mort de la vieille demoiselle.

— Venait-il souvent au jardin ?

— De temps à autre, il venait flâner par ici et me posait des questions sur la culture.

— Sur les fleurs ?

— Oui, les fleurs, les mauvaises herbes.

Le vieux jardinier ricanait.

— Les mauvaises herbes ? fit Poirot d'un ton encourageant.

Il tourna la tête vers les étagères et son œil s'arrêta devant une boîte en fer.

— Sans doute désirait-il savoir comment on s'en débarrasse ? demanda mon ami.

— Oui, bien sûr !

Poirot avait aperçu sur l'étagère une boîte métallique et en lisait l'étiquette.

— Vous servez-vous de ce produit ?

— Oui, répondit Angus. C'est fameux !

— Et dangereux, il me semble ?

— Pas quand on suit le mode d'emploi. Évidemment, c'est de l'arsenic. Mr Charles et moi nous avons bien plaisanté là-dessus. Il disait que lorsqu'il serait marié, si sa femme l'ennuyait, il viendrait me demander un peu de cette poudre pour s'en débarrasser. « Ce sera peut-être elle qui voudra se défaire de vous », lui dis-je. Cela l'a bien fait rire.

Nous nous efforçâmes de rire à notre tour. Poirot souleva le couvercle de la boîte.

— Presque vide, murmura-t-il.

Le vieux jardinier y jeta un coup d'œil.

— Eh ! il n’en reste pas beaucoup. Je ne pensais pas en avoir tant usé. J’en commanderai d’autre sans tarder.

Après lui avoir fait des compliments sur son jardin, nous prîmes congé du vieux bonhomme.

CHAPITRE XXI

LE PHARMACIEN…L'INFIRMIÈRE… LE MÉDECIN…

Ce produit pour détruire les mauvaises herbes réveilla mes goûts de détective amateur. Pour moi, c'était la première découverte réellement digne d'attirer l'attention. L'intérêt témoigné par Charles à ce composé à base d'arsenic, et l'étonnement du jardinier en s'apercevant que la boîte se trouvait presque vide, tout semblait indiquer que nous nous engagions dans la bonne voie. Comme d'ordinaire lorsque je parais séduit par une idée nouvelle, Poirot se tint sur la réserve.

— Si quelqu'un a pris de ce poison, rien ne prouve que ce soit Charles, observa-t-il.

— Il en parlait tellement au jardinier !

— Une réelle imprudence s'il songeait à s'en servir.

Poirot reprit au bout d'un instant :

— Si l'on vous invitait à nommer tout de suite un poison, lequel vous viendrait d'abord à l'esprit, Hastings ?

— L'arsenic, évidemment.

— Oui. Avez-vous remarqué l'hésitation de Charles avant de prononcer le mot strychnine ?

— Vous croyez…

— Qu'il allait dire « de l'arsenic dans le potage », mais il s'interrompit.

— Ah ! Et pourquoi ?

— Pourquoi ? répéta Poirot. C'est précisément pour trouver la réponse à ce pourquoi que je suis allé dans le jardin, à la recherche d'un éventuel poison pour tuer les mauvaises herbes.

— Et avez trouvé le poison !

— Et j'ai trouvé la réponse !

— Le cas du jeune Charles devient mauvais, dis-je. Dans cette longue conversation entre vous et Ellen sur la maladie de miss Arundell, avez-vous relevé certains symptômes comparables à ceux de l'empoisonnement par l'arsenic ?

Poirot fronça le nez.

— Bien difficile à dire ! Douleurs abdominales… nausées…

— C'est bien cela !

— Hum ! Vous concluez trop vite, mon ami.

— Quel autre poison cela pourrait être ?

— Eh bien, mon ami, ces symptômes sont également ceux d'une maladie de foie et la vieille demoiselle a peut-être succombé à une mort naturelle.

— Oh ! Poirot, m'écriai-je, cela ne peut être une mort naturelle ! Il y a sûrement eu crime !

— On dirait, ma foi, que vous et moi nous avons échangé nos façons de voir.

Brusquement, il entra chez un pharmacien. Après un long exposé de ses maux internes, Poirot acheta une boîte de comprimés pour faciliter la digestion. Il allait quitter la boutique, lorsque son attention fut attirée par un paquet artistement présenté de capsules du docteur Loughbarrow pour le foie. Le pharmacien, un homme d'âge mûr et d'humeur loquace, s'approcha et dit à Poirot :

— Ah ! monsieur, voilà un médicament parfait. Vous verrez que cela vous fera du bien.

— Miss Arundell en prenait, je m'en souviens. Miss Emily Arundell.

— Mais oui, monsieur. Miss Arundell, de Littlegreen, était ma cliente. Une vieille dame très distinguée, de l'ancienne école.

— Prenait-elle beaucoup de spécialités ?

— Pas énormément, monsieur. Pas autant que certaines vieilles dames que je pourrais nommer. Par exemple, sa

demoiselle de compagnie, miss Lawson, celle qui a hérité de tous ces biens.

Poirot acquiesça.

— Elle prenait ceci, cela et encore ceci, reprit le pharmacien. Des pilules, des comprimés, des cachets, des potions, des médicaments pour la circulation. Elle se plaisait parmi les flacons, ajouta-t-il en riant. Je voudrais bien avoir beaucoup de clientes comme elle.

— Miss Arundell prenait-elle régulièrement ces cachets du docteur Loughbarrow ?

— Je sais qu'elle en a pris au moins pendant trois mois avant sa mort.

— Un de ses parents, le docteur Tanios, vint un jour vous demander une préparation dont il vous fournit la formule, n'est-ce pas ?

— Oui, je m'en souviens. Sa formule était intéressante et tout à fait nouvelle. Il s'agissait d'une préparation très efficace. Évidemment, le docteur Tanios est un bon médecin.

— Sa femme venait-elle également chez vous ?

— Je ne m'en souviens pas. Ah ! si. Elle est venue pour se procurer un soporifique… du chloral, si j'ai bonne mémoire. L'ordonnance indiquait une double dose. La vente de ces narcotiques nous complique l'existence. Les médecins en prescrivent de si petites quantités à la fois.

— De qui était l'ordonnance ?

— De son mari, je suppose. Oh ! tout était en règle. Nous devons toujours faire très attention.

Poirot se décida à acheter un paquet des capsules du docteur Loughbarrow pour le foie.

— Lesquelles, monsieur ? demanda le pharmacien. Nous en avons de trois dimensions : 25, 50 et 100.

— Les plus grosses sont sans doute les plus efficaces, cependant…

— Prenez celles de 50, monsieur. Miss Arundell prenait toujours de celles-là. Huit shillings et six pence.

Nous quittâmes la pharmacie.

— Ainsi, Mme Tanios a acheté un narcotique, m'exclamai-je lorsque nous nous retrouvâmes dans la rue. Une forte dose de chloral peut tuer quelqu'un, n'est-ce pas ?

— Avec la plus grande facilité.

— Pensez-vous que Mme Tanios…

Je me souvenais des paroles de miss Lawson : « Elle tuerait quelqu'un si son mari le lui ordonnait. »

Poirot hocha la tête.

— Le chloral est un narcotique et un hypnotique. On l'emploie comme soporifique et comme calmant. Mais on s'y habitue.

— Soupçonnez-vous Mme Tanios d'en avoir pris l'habitude ?

Perplexe, Poirot répondit :

— Je ne crois pas. C'est tout de même curieux. Je vois une explication, mais alors il faudrait admettre…

S'interrompant, mon ami consulta sa montre.

— Venez ! Nous allons essayer de voir l'infirmière Carruthers, qui a soigné miss Arundell dans sa dernière maladie.

Miss Carruthers était une femme d'âge mûr et à l'air très raisonnable. Cette fois, Poirot adopta un autre rôle : il était à la recherche d'une excellente infirmière pour sa vieille mère.

— Je vais vous parler en toute franchise, disait-il. Ma mère est d'un caractère difficile. Nous avons eu à la maison de bonnes garde-malades, des jeunes femmes très compétentes, mais le seul fait de leur jeunesse leur a fait du tort dans son esprit. Elle déteste les jeunes personnes, s'oppose à toute hygiène moderne et déteste les fenêtres ouvertes. C'est pénible au possible.

Il soupira, l'air navré.

— Je comprends, fit miss Carruthers, pleine de sympathie. Dans ce cas, il faut montrer beaucoup de tact. Inutile de contrecarrer les malades. Mieux vaut leur céder. Lorsqu'ils s'aperçoivent que nous ne cherchons pas à leur imposer notre volonté, ils se montrent moins revêches.

— Ah ! miss Carruthers, s'écria Poirot, il me semble que vous seriez pour elle l'infirmière idéale. Vous comprenez les vieilles dames. Vous avez soigné miss Arundell, m'a-t-on dit. Elle ne devait pas être très commode.

— Ma foi, je ne l'ai pas trouvée trop difficile. Évidemment, elle avait un caractère autoritaire, mais je ne suis pas restée longtemps à Littlegreen. Elle mourut au bout de quatre jours.

— Hier encore, je parlais à sa nièce, miss Thérésa Arundell. Pauvre petite, elle me fait de la peine. (Il se pencha en avant et ajouta d'un ton confidentiel.) Entre nous, le testament de sa tante lui a causé une vive déception.

— Cela se conçoit, dit l'infirmière. On en a beaucoup parlé dans le pays.

— Je ne comprends pas pourquoi miss Arundell a déshérité toute sa famille.

— Moi non plus. Et, naturellement, les gens disent qu'il y a quelque chose de louche là-dessous.

— Avez-vous une idée de ce que cela pourrait être ? Miss Lawson prétend n'avoir jamais rien su.

— J'ai pourtant entendu cette demoiselle dire : « Oui, mais il est chez le notaire. » À quoi miss Arundell répliqua : « Je suis sûre qu'il se trouve en bas dans le tiroir. » Miss Lawson réaffirma : « Non, vous l'avez envoyé à Mr Purvis : ne vous en souvenez-vous pas ? » À ce moment, ma malade fut reprise par les nausées et miss Lawson sortit tandis que je soignais miss Arundell. Je me suis souvent demandé s'il ne s'agissait pas du testament.

— C'est bien probable.

L'infirmière reprit :

— En ce cas, j'ai l'impression que miss Arundell se tracassait, et désirait modifier son testament. Mais après, la pauvre femme fut si malade qu'elle ne put plus y penser.

— Miss Lawson vous aidait-elle un peu à soigner sa maîtresse ?

— Oh ! mon Dieu, non. Elle ne s'y entendait pas du tout. Elle faisait un tas de manières et ne faisait qu'irriter ma malade.

— Alors, c'est vous seule qui avez soigné la vieille dame ?

— La bonne… comment s'appelle-t-elle ! Ellen, m'a aidée. C'est une brave femme, bien dévouée. À nous deux, nous y arrivions fort bien. De fait, le docteur Grainger allait m'envoyer une garde pour la nuit, mais miss Arundell est morte la nuit avant l'arrivée de cette infirmière.

— Miss Lawson aidait-elle à la préparation des repas de la malade ?

— Non, elle ne faisait rien du tout. Tout ce dont miss Lawson était capable c'était de pleurnicher et de gêner les autres.

L'infirmière parlait de la demoiselle de compagnie avec une certaine acrimonie.

— À votre avis, demanda encore mon ami, miss Lawson était-elle très attachée à miss Arundell ?

— Elle parut très affectée par la mort de la vieille dame et montrait plus de chagrin que les parents, si vous voulez savoir mon opinion.

— Mais alors, dit Poirot hochant pensivement la tête, miss Arundell savait ce qu'elle faisait lorsqu'elle modifia son testament ?

— C'était une femme très intelligente, dit l'infirmière. Rien ne lui échappait. Elle savait tout ce qui se passait dans la maison.

— Parlait-elle quelquefois de la balle de Bob ?

— C'est bizarre que vous pensiez à cela ! En effet, elle parlait souvent, quand elle délirait, de son chien, d'une balle et d'une chute qu'elle avait faite dans son escalier.

Revenus à l'hôtel, nous venions de dîner et étions seuls dans le salon, quand une voix s'éleva dehors et j'entendis prononcer le nom de Poirot.

— Où est-il ? Il est là ? Où pourrais-je lui parler ?

La porte s'ouvrit brusquement et le docteur Grainger, le visage rouge, le sourcil froncé, entra dans le salon. Il s'arrêta pour refermer la porte, puis s'avança vers nous d'une allure décidée.

— Ah ! vous voici ! Voyons, monsieur Hercule Poirot, qu'est-ce qui vous a pris de venir chez moi me raconter un tas de mensonges ?

De sa voix mielleuse, Poirot prononça :

— Mon cher docteur, voulez-vous me permettre de vous expliquer…

— Vous permettre ? Vous permettre ? Je vais plutôt vous y contraindre. Vous êtes un détective, et vous venez tirer les vers

du nez des gens ! Vous entrez chez moi sous prétexte d'écrire la vie du général Arundell et je suis assez stupide pour me laisser prendre à vos histoires !

— Qui vous a révélé mon identité ?

— Qui ? Miss Peabody. Elle vous a bien démasqué !

— Miss Peabody… répéta pensivement Poirot. Je croyais…

Irrité, le docteur Grainger l'interrompit.

— À présent, monsieur, j'attends votre explication !

— Bien sûr. Elle est très simple. Tentative d'assassinat !

— Comment ? Que dites-vous ?

Très calme, Poirot poursuivit :

— Miss Arundell a fait une chute, n'est-ce pas ? Une chute dans son escalier peu avant sa mort ?

— Oui. Et alors ? Elle a glissé sur la balle du chien.

Poirot secoua la tête.

— Non, docteur. Ce n'est pas cela. Un fil était tendu au haut de l'escalier pour la faire tomber.

Le médecin ouvrit de grands yeux.

— Pourquoi ne me l'a-t-elle pas raconté ? demanda-t-il. Elle ne m'en a pas soufflé un mot.

— C'est peut-être assez compréhensible, si c'était un membre de sa propre famille qui avait placé le fil !

— Hum ! Je comprends. (Grainger lança un regard perçant à Poirot, puis s'assit dans un fauteuil.) Et comment avez-vous été mêlé à cette affaire ?

— Miss Arundell m'a écrit, me demandant le plus grand secret. Malheureusement, la lettre a subi un long retard.

Poirot mit le médecin au courant de tous les détails et expliqua la découverte de la pointe plantée dans la plinthe.

Le visage grave, le médecin écoutait, toute sa colère apaisée.

— Ma situation était assez délicate, acheva Poirot. J'agissais pour le compte d'une morte, mais je ne me croyais pas délié du secret pour autant.

Les sourcils du docteur Grainger se rapprochèrent et il demanda :

— Vous n'avez aucune idée de la personne qui aurait tendu ce fil au haut de l'escalier ?

— Je n'ai pas de preuve, mais je suspecte bien quelqu'un.

— Une vilaine histoire ! fit le docteur Grainger, la figure sombre.

— Oui. Vous comprenez, n'est-ce pas ? Tout d'abord j'ignore s'il y a eu récidive.

— Comment cela ?

— Pour tous, miss Arundell a succombé à une mort naturelle, mais en est-on certain ? Une fois, on a attenté à sa vie. Qui m'assure qu'on n'a pas essayé de la tuer une seconde fois ? Et qu'on n'y a pas réussi ?

Grainger hocha le chef pensivement.

— Je vous en prie, docteur, ne vous fâchez pas. Vous certifiez que miss Arundell est morte de mort naturelle, n'est-ce pas ? Aujourd'hui, j'ai découvert certains indices…

Poirot répéta sa conversation avec le vieil Angus, parla de l'intérêt pris par Charles à ce poison pour tuer les mauvaises herbes et de la surprise du vieux jardinier en constatant que la boîte était presque vide. Grainger l'écoutait attentivement. Lorsque Poirot se tut, il lui dit d'un ton calme :

— Je comprends où vous voulez en venir. Plusieurs cas d'empoisonnements par l'arsenic ont été diagnostiqués comme des entérites gastriques et le permis d'inhumer a été délivré sans méfiance lorsque la mort ne s'accompagnait d'aucune circonstance suspecte. L'empoisonnement par l'arsenic est toujours difficile à déceler parce qu'il présente des formes très diverses. Aigu, nerveux ou chronique, il s'accompagne souvent de vomissements et de douleurs abdominales. Parfois ces symptômes demeurent absents. La personne peut tomber subitement à terre et expirer aussitôt ou bien rester paralysée. Les effets varient d'un sujet à l'autre.

— Eh bien, répliqua Poirot, en la circonstance, quelle est votre opinion ?

Après un instant de réflexion, le docteur Grainger prononça lentement :

— Tout bien considéré, et sans aucun parti pris, je ne crois pas qu'on puisse imputer la mort de miss Arundell à un empoisonnement par l'arsenic. Elle a succombé, j'en suis convaincu, à une maladie de foie. Comme vous le savez, je la soignais depuis des années et elle a déjà eu plusieurs crises

semblables à celle qui a déterminé sa mort. Voilà mon opinion, monsieur Poirot.

L'affaire semblait devoir demeurer là, du moins provisoirement. S'excusant presque, Poirot montra la boîte de cachets pour le foie qu'il avait achetée chez le pharmacien.

— Miss Arundell prenait de ces cachets, n'est-ce pas ? Sans doute sont-ils tout à fait inoffensifs ?

— Absolument inoffensifs, répondit le médecin. De l'aloès, de la podophylline, substances tout à fait anodines. Il lui plaisait d'en prendre. Je ne m'y opposais point.

Le docteur Grainger se leva.

— Lui ordonniez-vous d'autres médicaments ? demanda Poirot.

— Oui, une pilule à prendre après chaque repas. Rien de dangereux, ajouta-t-il, une lueur malicieuse dans le regard. Elle aurait pu en avaler une boîte pleine d'une seule fois sans se faire de mal. Je n'ai pas l'habitude d'empoisonner mes clients, monsieur Poirot.

Souriant aimablement, il nous serra la main et s'en alla.

Je me renversai dans mon fauteuil en étouffant un bâillement.

— La spécialité du docteur Loughbarrow et les pilules du docteur Grainger sont des remèdes bien inoffensifs. D'autre part, le docteur Grainger nie l'empoisonnement par l'arsenic. Êtes-vous convaincu, cette fois, mon cher Poirot ?

— Je suis entêté comme une mule, Hastings ! déclara pensivement mon ami.

— Ainsi en dépit des témoignages du pharmacien, de l'infirmière et du médecin, vous croyez qu'on a tué miss Arundell ?

— Non seulement je le crois, Hastings, mais j'en suis certain.

— Il existe une façon de le prouver, dis-je. L'exhumation.

Poirot inclina la tête.

— Nous en occuperons-nous dès demain ? hasardai-je.

— Mon cher, agissons avec prudence.

— Pourquoi ?

Il baissa la voix.

— Parce que je crains un second crime.
— Vous dites…
— J’ai peur, Hastings… très peur. Attendons !

CHAPITRE XXII

UNE FEMME DANS L'ESCALIER

Le lendemain matin, un messager vint nous remettre un billet. L'écriture plutôt fine paraissait hésitante et montait vers la fin des lignes.

Cher monsieur Poirot,

J'ai appris par Ellen que vous étiez à Littlegreen hier. Je vous serais très obligée de venir me voir dans le courant de la journée.

Sincèrement vôtre,

WILHELMINA LAWSON.

— Ainsi, elle est à Market Basing, observai-je.

— Je n'y découvre aucun mobile sinistre, déclara mon ami. Après tout, la maison lui appartient.

— C'est vrai ! Savez-vous, Poirot, que je finis par suspecter les gestes les plus naturels ?

— Je vous ai trop souvent répété : « Suspectez tout le monde. » Voilà sans doute la raison de votre méfiance.

— Et vous, Poirot, êtes-vous également dans cet état d'esprit ?

— Non. J'ai dépassé ce stade. Je suspecte une seule personne.

— Laquelle ?

— Du moment qu'il ne s'agit que de suspicion et que je ne possède pas encore de preuves, je vous laisse tirer vos propres déductions, Hastings. N'oubliez pas l'important : la psychologie. Le caractère du meurtre, laissant deviner le tempérament du coupable, voilà l'essentiel.

— Je ne puis songer au caractère du meurtrier si j'ignore qui est ce meurtrier !

— Non, non, vous n'avez pas prêté attention à mes paroles. Si vous réfléchissez longuement au caractère du meurtre, vous comprendrez qui a pu le commettre !

— Savez-vous réellement qui est le meurtrier, Poirot ?

— Je ne puis dire que je le sais, puisque je n'ai pas de preuves. Pour le moment je me tiens sur la réserve. Mais, en mon for intérieur, je suis certain.

— Prenez bien garde que le meurtrier ne vous tue ! Ce serait un drame !

Poirot sursauta. Il ne prit pas cette boutade en plaisantant.

— Vous avez raison, murmura-t-il. Je dois prendre des précautions.

— Vous devriez porter une cotte de mailles et faire goûter les aliments devant vous avant d'y toucher. À votre place, j'embaucherais toute une armée de protecteurs.

— Merci, Hastings, je me fierai plutôt à mon propre jugement.

Là-dessus il écrivit un billet à miss Lawson pour lui annoncer notre visite à Littlegreen vers onze heures. Après le petit déjeuner, je flânai, solitaire, sur la place de la petite ville. Je regardais la devanture d'un antiquaire, lorsque je reçus dans les côtes un coup très douloureux. Derrière moi, un ricanement aigu se faisait entendre : « Hi, hi ! » Indigné, je me retournai vivement et me trouvai face à face avec miss Peabody. Dans sa main, elle tenait un grand parapluie au bout pointu, dont elle s'était servie contre moi.

Elle déclara d'un air satisfait :

— Ah ! je pensais bien que c'était vous. Je me trompe rarement.

— Bonjour, lui répondis-je d'un ton plutôt froid. Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Je voudrais savoir où en est votre ami dans la rédaction de son livre sur le général Arundell ?

— Il ne l'a pas encore commencé, répondis-je.

Miss Peabody se mit à rire silencieusement. Son accès de gaieté calmé, elle remarqua :

— Je ne crois pas qu'il commence jamais à écrire ce livre.

Je souris.

— Ah ! vous avez vu clair dans notre petite histoire ?

— Me prenez-vous pour une sotte ? J'ai deviné tout de suite ce que cherchait votre ami ! Il voulait me faire parler. Votre visite m'a fort divertie.

Elle me regarda de ses petits yeux rusés et me demanda :

— De quoi s'agit-il ? Racontez-moi ça !

J'hésitais à lui répondre, quand Poirot vint nous rejoindre. Il salua miss Peabody avec empressement.

— Bonjour, répondit miss Peabody. Qui êtes-vous aujourd'hui, Parotti ou Poirot ?

— Je vous félicite d'avoir si vite découvert mon identité, dit le détective en souriant.

— Il ne vous est pas facile de cacher votre identité, monsieur Poirot ! Il y en a peu comme vous de par le monde. Je ne sais si c'est un avantage. À mon tour de vous interroger. Pourquoi toutes ces recherches ? Dites ? Qu'est-ce que vous soupçonnez ?

— Mademoiselle, ne connaissez-vous pas déjà la réponse à la question que vous me posez ?

— Je me le demande. (Elle lui lança un coup d'œil vif). Quelque chose de louche dans ce testament ? Ou, quoi encore ? Allez-vous exhumer la pauvre Emily ? Hein ?

Poirot ne répondit pas. Miss Peabody hocha la tête lentement, l'air pensif comme si elle avait connu la réponse.

— Quel effet cela va produire dans notre petite ville ! En lisant les journaux, je me demandais si un jour ou l'autre on opérerait une exhumation à Market Basing. Je ne pensais pas que ce serait Emily Arundell.

Elle lança à Poirot un regard pénétrant.

— Elle ne l'aurait pas aimé, vous savez ! Vous y avez songé, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Je m'y attendais. Vous n'êtes pas un fou ! Et vous ne me paraissez pas trop bavard.

Poirot salua en s'inclinant.

— Merci, mademoiselle.

— On ne le croirait pas… à voir vos moustaches. Pourquoi portez-vous une moustache comme ça ? Cela vous plaît ?

Pouffant de rire, je me détournai.

— En Angleterre, dit Poirot, le culte de la moustache est lamentablement négligé.

De sa main, il caressa cet ornement pileux.

— Oh ! que c'est drôle ! murmura miss Peabody. Je connaissais une femme qui avait un goitre et s'en montrait très fière ! Vous ne me croyez pas ? C'est pourtant vrai ! C'est une chance d'aimer ce que le Bon Dieu vous a donné. Le contraire arrive souvent.

Elle hocha la tête en soupirant.

— Je n'aurais jamais pensé qu'il se produirait un meurtre dans ce coin perdu.

De nouveau, elle lança vers Poirot un regard perçant :

— Qui a commis le crime ?

— Dois-je le crier ici dans la rue ?

— Ce qui signifie que vous ne le savez pas. Si, vous connaissez le coupable ! Je préférerais que ce fût Tanios ! Quelqu'un en dehors de la famille ! Mais il y a loin de la coupe aux lèvres ! Eh bien ! je m'en vais, puisque vous refusez de me mettre au courant. Pour le compte de qui agissez-vous ?

D'une voix grave, mon ami répondit :

— Pour le compte de la morte, mademoiselle.

À mon grand regret, je dois dire que miss Peabody accueillit cette réponse par un bruyant éclat de rire. Réprimant vivement son hilarité, elle dit à Poirot :

— Excusez-moi. J'ai cru entendre Isabelle Tripp. Quelle femme stupide ! Julia est encore pire, avec ses airs de petite fille. Au revoir ! Avez-vous vu le docteur Grainger ?

— Mademoiselle, j'ai un compte à régler avec vous. Vous avez trahi mon secret.

Miss Peabody produisit un de ses rires de gorge.

— Que les hommes sont naïfs ! Il avait avalé comme du bon pain tous ces mensonges que vous lui aviez débités. Il était furieux quand je lui ai dit la vérité ! Il est sorti en fulminant de rage ! Il vous cherche !

— Et il m'a trouvé hier soir.

— Oh ! j'aurais aimé assister à votre entrevue dans un coin.

— Moi aussi, j'aurais aimé vous savoir là, dit Poirot très galant.

Miss Peabody éclata de son rire joyeux et, au moment de nous quitter, elle me lança par-dessus l'épaule :

— Au revoir, jeune homme ! N'achetez pas ces chaises, c'est du faux !

Lorsqu'elle se fut éloignée, Poirot me dit :

— Voilà une vieille femme intelligente !

— Bien qu'elle n'admire point votre moustache ?

— Le goût est une chose et l'intelligence une autre, répliqua Poirot d'un ton sec.

Après avoir passé vingt minutes dans la boutique de l'antiquaire, nous en sortîmes sans avoir fait aucun achat et prîmes la direction de Littlegreen.

Ellen, le visage plus rouge que d'habitude, nous reçut et nous fit entrer au salon. Au bout d'un moment, nous perçûmes des pas dans l'escalier et miss Lawson entra, l'air agité et la respiration haletante. Un foulard de soie recouvrait ses cheveux.

— Excusez-moi de me présenter ainsi, monsieur Poirot, mais je suis en train de vider des placards toujours fermés à clef. Les vieilles gens entassent tant de choses inutiles ! La chère miss Arundell ne faisait pas exception à la règle. On attrape tant de poussière dans les cheveux en remuant ces vieilleries ! Vous ne croiriez pas tout ce que l'on peut ramasser. J'ai trouvé deux douzaines de nécessaires à couture, deux douzaines !

— Vous dites que miss Arundell a acheté deux douzaines de nécessaires à couture ?

— Oui, et elle les a mis de côté. Naturellement les aiguilles sont toutes rouillées. Quel dommage ! C'était pour donner aux bonnes comme cadeau de Noël.

— Elle n'avait donc pas de mémoire ?

— Elle ne se souvenait jamais de l'endroit où elle rangeait les choses. Et elle avait l'habitude de tout cacher.

— Ce que vous m'apprenez du manque de mémoire de miss Arundell explique le grand retard de la lettre qu'elle m'adressait, dit mon ami.

Et ce dernier expliqua les circonstances de la découverte de la lettre. La rougeur monta aux joues de miss Lawson et elle s'écria d'un ton sec :

— Elle aurait dû m'avertir ! Vous envoyer cette lettre sans m'en toucher un mot ! Voilà de l'impertinence ! Elle aurait dû me consulter. J'ignorais tout de cette affaire. Quelle honte !

— Voyons, ma chère demoiselle, ne vous mettez pas en colère. Je suis certain qu'elle a agi en toute bonne foi.

— En tout cas, sa conduite me semble plutôt étrange ! Les servantes vous jouent de drôles de tours. Elle devrait savoir que je suis la maîtresse à présent.

Elle se redressa d'un air important.

— Ellen était-elle très dévouée à sa maîtresse ? demanda Poirot.

— Oui, évidemment, mais tout de même, elle aurait dû m'en parler !

— L'essentiel, dit Poirot, est que la lettre me soit parvenue.

— Bien sûr ! À quoi bon faire des histoires quand la sottise est faite ? Tout de même, il serait bon de prévenir Ellen qu'elle doit me consulter avant de prendre une décision !

Elle s'arrêta enfin, les joues enflammées.

Après un court silence, Poirot dit à miss Lawson :

— Vous désiriez me voir aujourd'hui ? En quoi puis-je vous être utile ?

L'irritation de miss Lawson se dissipa aussi vite qu'elle avait surgi. De nouveau, la vieille demoiselle s'exprima maladroitement et d'un air agité.

— Ma foi, je me demande… Vous comprenez… Je vais vous dire la vérité, monsieur Poirot. Je suis venue ici hier, et, naturellement, Ellen m'a parlé de votre visite. Alors je me suis inquiétée. Vous ne m'aviez pas avertie de votre venue. Cela m'a semblé plutôt bizarre… et je ne comprends pas…

— Ce que je suis venu faire ici ? acheva Poirot.

— Je… Eh bien ! non… C'est cela même. Je ne pouvais concevoir le but de votre visite à Littlegreen.

Elle leva vers lui un regard interrogateur.

— Je dois vous faire un aveu, lui dit Poirot. Je crains de vous avoir laissée sur une fausse impression. Vous pensez que la

lettre de miss Arundell a trait à la disparition d'une petite somme d'argent, larcin sans doute commis par Mr Charles Arundell ?

Miss Lawson acquiesça d'un signe de tête.

— Tel n'est pas le cas. De fait, c'est vous qui, la première, m'avez parlé de cet argent dérobé. Dans sa lettre, miss Arundell m'entretient de son accident.

— Son accident ?

— Oui. Il paraît qu'elle est tombée dans l'escalier.

— Oh ! Oui…

L'air consterné, la vieille demoiselle regardait mon ami d'un œil fixe. Bientôt elle reprit :

— Mais… je ne comprends pas… Évidemment, je suis lente à saisir… mais pourquoi vous aurait-elle écrit ? Vous êtes, m'avez-vous dit, un détective ? Seriez-vous également médecin ? Ou peut-être guérisseur ?

— Non, je ne suis ni médecin ni guérisseur. Mais, tout comme un médecin, je m'occupe parfois des morts accidentelles. Des morts dites accidentelles, insista Poirot. Miss Arundell n'est pas morte de cet accident, il est vrai, mais elle aurait pu en mourir !

— Hélas ! Oui. Le docteur l'a bien dit, mais je ne comprends pas…

Miss Lawson semblait toute bouleversée.

— Chacun a cru que la cause de l'accident était la balle de Bob, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, c'était la balle du chien.

— Non, non, miss Lawson, ce n'était pas la balle du chien.

— Excusez-moi, monsieur Poirot, mais je l'ai vue moi-même, alors que nous accourions tous.

— Vous l'avez vue… peut-être ! Mais ce n'était pas cette balle la cause de l'accident ! La chute de miss Arundell a été provoquée par une ficelle ou un fil de teinte sombre tendu à une trentaine de centimètres au-dessus de la marche palière !

— Voyons… un chien ne pourrait…

— Bien sûr ! l'interrompit Poirot. Un chien n'aurait pu tendre ce piège. Il n'est ni assez intelligent ni, si vous préférez, assez pervers pour cela. Un être humain a placé ce fil.

Miss Lawson porta sa main à son visage devenu d'une pâleur mortelle.

— Oh ! monsieur Poirot… Je ne puis y croire. Vous ne pensez tout de même pas… C'est horrible… Vous dites qu'on a tendu cette ficelle avec intention ?

— Oui, mademoiselle. Cette ficelle ou ce fil a été tendu là avec intention.

— C'est affreux ! Vouloir tuer quelqu'un.

— Si le coup avait réussi, miss Arundell eût été tuée. En d'autres termes, c'eût été un assassinat.

Miss Lawson poussa un petit cri aigu. Poirot poursuivit du même ton grave :

— On a enfoncé une pointe dans la plinthe afin d'y attacher le bout du fil, et cette pointe a été vernie afin qu'on ne la remarque pas. Dites-moi, ne vous souvenez-vous pas d'avoir senti une odeur de vernis qui a pu vous intriguer ?

Miss Lawson poussa une exclamation de surprise :

— Comme c'est drôle ! Oh ! mais si ! Jamais je n'aurais pensé… Et pourtant cette odeur m'a semblé bizarre sur le moment… Comment aurais-je pu soupçonner ?

Poirot se pencha en avant.

— Alors, mademoiselle, vous allez m'aider. Une fois de plus, je fais appel à votre concours.

— Quand j'y songe ! Eh oui ! tout concorde à présent.

— Dites-moi, mademoiselle ? Vous avez senti une odeur de vernis ?

— Oui, j'ai bien senti cette odeur, sans savoir ce que c'était. Je me disais : c'est de la peinture. Non, c'était plutôt l'odeur de la cire à parquet, et puis je crus avoir été le jouet de mon imagination.

— Quand était-ce ?

— Attendez… quand cela pouvait-il bien être ?

— Était-ce pendant les fêtes de Pâques, alors que la maison était pleine de monde ?

— Oui, c'est à ce moment-là, mais j'essaie de me souvenir du jour exact. Voyons, était-ce le dimanche ? Non. Ce n'était pas non plus le mardi. Ce jour-là nous eûmes le docteur Donaldson à dîner. Et le mercredi tous étaient partis. Pas d'erreur, c'était le

lundi de Pâques. Tous les magasins étaient fermés et, le soir, je demeurai allongée dans mon lit, l'esprit tracassé. Les jours fériés sont pour moi des sources d'ennuis ! Il n'y avait eu que juste assez de bœuf froid à dîner et j'imaginais que miss Arundell en était fâchée. Vous comprenez, c'est moi qui ai passé la commande au boucher, le samedi. J'aurais dû demander un rôti de sept livres, mais je pensais que cinq livres suffiraient.

Miss Lawson fit une pause, poussa un profond soupir, puis reprit sa narration.

— Ce soir-là, je restai donc éveillée, me demandant ce que dirait, le lendemain, miss Arundell, lorsque je fus réveillée par un bruit, une sorte de craquement ou de petits coups… et je m'assis dans mon lit. Et puis je reniflai, croyant sentir une odeur de brûlé. J'ai une frayeur de l'incendie. L'odeur persistait, mais ce n'était pas de la fumée. C'était plutôt de la peinture ou du colorant pour parquet. Je continuai de renifler lorsque je l'aperçus dans la glace…

— Vous avez vu qui et où ?

— Dans ma glace, reprit miss Lawson, sans tenir compte de la question de mon ami. Cette glace est placée au bon endroit. D'habitude, je laissais la porte ouverte à demi afin d'entendre miss Arundell si elle m'appelait ou pour la voir si elle montait et descendait l'escalier. Une lampe restait allumée toute la nuit dans le corridor. Voilà pourquoi je l'ai vue agenouillée sur l'escalier. Je veux dire, j'ai vu Thérésa. Elle devait être à genoux sur la troisième marche, la tête penchée et je me demandais : « Serait-elle malade ? » lorsqu'elle se redressa et s'en alla ; alors, je supposai qu'elle avait dû faire un faux pas, ou qu'elle s'était baissée pour ramasser quelque chose. Mais, naturellement, je n'y songeai plus le moment passé.

— Vous avez dû être réveillée par le bruit du marteau frappant sur la pointe, fit Poirot.

— Sans doute. C'est horrible… vraiment épouvantable. J'avais toujours jugé Thérésa un peu violente, mais je ne l'aurai jamais cru capable d'une chose pareille !

— Êtes-vous bien sûre que c'était Thérésa ?

— Mon Dieu, oui !

— Ne serait-ce pas M^me^ Tanios, ou une des servantes ?

— Oh ! non, c'était Thérésa.

Poirot la regardait avec une insistance que je ne m'expliquais point.

— Permettez-moi de faire une petite expérience, dit-il enfin. Montons, si vous le voulez bien, pour essayer de reconstituer la scène.

— Reconstituer ? Oh ! je ne sais pas… Je ne vois pas comment…

— Je vais vous montrer, dit mon ami, mettant fin à ses hésitations, d'une voix autoritaire.

L'air inquiet, miss Lawson nous précéda dans l'escalier.

— J'espère que la chambre est en ordre, balbutia-t-elle, gênée.

La vieille demoiselle réussit à indiquer sa propre position et Poirot put vérifier par lui-même qu'une partie de l'escalier se reflétait dans la grande armoire à glace placée contre le mur de la chambre.

— Maintenant, mademoiselle, veuillez avoir l'obligeance de sortir et de reproduire les gestes de la personne que vous avez vue dans l'escalier.

Miss Lawson, tout en murmurant des « Mon Dieu ! », sortit pour jouer son rôle, tandis que Poirot assumait celui du spectateur. La scène terminée, il alla sur le palier et demanda quelle lampe électrique restait allumée pendant la nuit.

— Celle-ci, juste auprès de la porte de miss Arundell.

Mon ami leva le bras, enleva l'ampoule et l'examina.

— Une lampe de 40 watts. Pas très puissante, murmura-t-il.

— Non, c'était seulement pour que le couloir ne fût pas plongé dans l'obscurité.

Poirot revint sur ses pas vers le haut de l'escalier.

— Excusez-moi, mademoiselle, mais avec une clarté aussi faible et le palier se trouvant un peu dans l'ombre, vous n'avez pu bien distinguer le visage de la personne. Pouvez-vous affirmer que c'était Thérésa ou simplement une silhouette féminine en robe de chambre ?

Indignée, miss Lawson s'écria :

— Je suis certaine de ce que j'avance, monsieur Poirot ! Je connais assez bien Thérésa ! C'était elle, avec sa robe de

chambre de couleur sombre et sa grosse broche si brillante avec ses initiales. Je l'ai vue distinctement.

— Ainsi, il n'y a pas d'erreur possible. Vous avez vu ses initiales ?

— Oui. T. A. Je connais sa broche. Elle la porte souvent. Oh ! je suis prête à jurer que c'était Thérésa.

Elle prononça cette dernière phrase d'un ton ferme et décidé, qui ne lui était pas habituel. Poirot l'étudia, une curieuse expression sur les traits.

— Ainsi, vous êtes prête à l'affirmer sous serment ? demanda-t-il d'un ton solennel.

— Oui… si… si c'est nécessaire. Mais je suppose que… Serait-ce nécessaire ?

De nouveau, Poirot la considéra d'un air scrutateur :

— Cela dépendra du résultat de l'exhumation.

— De l'ex… exhumation ?

Poirot tendit la main pour soutenir la demoiselle qui faillit tomber dans l'escalier.

— Il est possible qu'on y ait recours, fit Poirot.

— Oh ! mais c'est horrible… effrayant ! Je suis certaine que la famille s'y opposera.

— Très possible, dit Poirot.

— Jamais ils ne voudront en entendre parler !

— Ah ? Mais si c'est un ordre de l'autorité judiciaire ?

— Voyons, monsieur Poirot, pourquoi ? Ce n'est pas comme si…

— Comme si quoi ?

— Comme s'il y avait eu quelque chose d'anormal.

— Selon vous, tout s'est passé normalement ?

— Oui. Le contraire eût été impossible ! Il y avait le médecin, l'infirmière… Que sais-je ?

— Voyons, mademoiselle, gardez votre calme, lui dit mon ami d'une voix douce.

— Je ne le puis ! Pauvre miss Arundell ! Si encore miss Thérésa avait été dans la maison quand sa tante est morte !

— Elle a quitté Littlegreen le lundi avant la maladie de sa tante, n'est-ce pas ?

— Oui, le matin, de bonne heure. Vous voyez bien qu'elle n'est pour rien dans la mort de sa tante !

— Espérons-le, fit Poirot.

— Mon Dieu ! soupira miss Lawson en joignant les mains. Jamais je n'ai entendu rien d'aussi terrible !

Poirot jeta un coup d'œil à sa montre.

— Nous allons partir. Nous rentrons à Londres et vous, mademoiselle, comptez-vous rester ici quelque temps ?

— Non… non… Je n'ai encore pris aucune décision. Au fait si ! Je rentre à Londres aujourd'hui, moi aussi… Je ne suis venue ici que pour passer la nuit… pour ranger certaines choses.

— Je comprends. Eh bien, mademoiselle, au revoir, et excusez-moi si je vous ai ennuyée.

— Ennuyée ? Oh ! monsieur Poirot, vous pouvez dire que vous m'avez rendue malade. Je me sens affreusement bouleversée. Que le monde est méchant, mon Dieu !

Poirot coupa court à ses lamentations en lui prenant fermement la main.

— Oui, mademoiselle. Êtes-vous toujours prête à jurer que vous avez vu Thérésa Arundell à genoux sur l'escalier la nuit du lundi de Pâques ?

— Oh ! oui, je le jure.

— Pouvez-vous également jurer que vous avez vu un halo lumineux autour de la tête de miss Arundell pendant la séance de spiritisme ?

Miss Lawson demeura un instant la bouche ouverte, puis elle balbutia :

— Oh ! monsieur Poirot, je vous en prie… je vous en prie, ne plaisantez pas avec ces choses !

— Je ne plaisante pas. Je suis parfaitement sérieux.

Très digne, miss Lawson déclara :

— Ce n'était pas tout à fait un halo C'était le début d'une manifestation… un ruban de substance lumineuse, qui commençait à prendre la forme d'un visage.

— Très intéressant, dit Poirot. Au revoir, mademoiselle. Que tout ceci demeure entre nous.

CHAPITRE XXIII

LE DOCTEUR TANIOS VIENT NOUS VOIR

À peine avions-nous quitté la maison, que Poirot me dit d'une voix grave :

— Dépêchons-nous, Hastings. Nous devons regagner Londres aussi vite que possible.

— Je veux bien, lui dis-je en hâtant le pas.

Je regardai son visage sérieux et lui demandai.

— Qui soupçonnez-vous, Poirot ? J'aimerais le savoir. Croyez-vous que c'était Thérésa Arundell qui se trouvait sur l'escalier ?

Au lieu de répondre à ma question, il m'en posa une lui-même :

— Avez-vous remarqué quelque chose de faux dans le récit de miss Lawson ? Réfléchissez avant de répondre.

— Que voulez-vous dire, Poirot ? Quelque chose de faux dans ses déclarations ? Quoi donc ?

— Si je le savais au juste, je ne vous le demanderais pas !

— Évidemment ! Quelque chose de faux… Dans quel sens ?

— Je ne puis préciser. Mais, tandis qu'elle parlait, j'ai eu l'impression qu'il y avait quelque chose qui sonnait faux.

— Elle paraissait affirmative en ce qui concerne Thérésa !

— Oui, oui, dit Poirot, l'air tracassé.

— Mais la lumière n'était peut-être pas assez bonne. Je ne vois pas comment elle peut se montrer si affirmative.

— Non, Hastings, il ne s'agit pas de cela. C'est quelque chose dans la chambre de miss Lawson…

— Dans sa chambre ? répétai-je, essayant de me souvenir des dispositions de la pièce. Non, je ne vois pas.

Ennuyé, Poirot hocha la tête.

— Pourquoi avez-vous ramené cette question de spiritisme sur le tapis ? lui demandai-je.

— Parce qu'elle est importante.

— Vous trouvez important le ruban lumineux que vit miss Lawson ?

— Vous souvenez-vous du récit des demoiselles Tripp.

— Je sais qu'elles virent un halo autour de la tête de miss Arundell, répondis-je, en riant malgré moi. Je ne la savais pas une sainte ! Elle terrifiait Minnie Lawson et j'ai eu pitié de la pauvre demoiselle de compagnie qui demeurait éveillée en songeant à la scène que lui infligerait le lendemain sa maîtresse pour avoir commandé un rôti de bœuf trop petit.

— Oui, ce détail est très intéressant.

— Que ferons-nous, une fois arrivés à Londres ? demandai-je, comme nous rentrions à l'hôtel où Poirot demanda la note.

— Nous irons voir Thérésa Arundell immédiatement.

— Afin de découvrir la vérité ? Elle niera tout, soyez-en certain !

— Mon cher, ce n'est pas un crime de s'agenouiller sur un escalier ! Elle a pu se baisser pour ramasser une épingle, ou autre chose !

— Et l'odeur du vernis ?

Sur le chemin du retour, nous demeurâmes silencieux.

Nous arrivâmes à l'appartement de Poirot vers deux heures moins vingt. George, le domestique, correct et très Anglais, de mon ami, nous ouvrit la porte.

— Un certain docteur Tanios vous attend, monsieur. Il est ici depuis une demi-heure.

— Le docteur Tanios ? Où est-il ?

— Dans le salon, monsieur. Une dame est également venue vous voir. Elle avait l'air désolé en apprenant que vous étiez absent.

— Comment était cette femme ?

— Assez grande, monsieur, les cheveux noirs et les yeux bleu très clair. Elle portait un manteau gris et un chapeau posé sur le derrière de la tête au lieu d'être penché sur l'œil droit.

— M^me^ Tanios, fis-je tout bas.

— Elle paraissait très nerveuse, monsieur. Elle disait qu'il était de la plus haute importance qu'elle vous vît tout de suite.

— À quelle heure est-elle venue ?

— Vers dix heures et demie, monsieur.

Poirot hocha la tête.

— Pour la seconde fois, la fatalité veut que je n'entende pas ce que M^me^ Tanios désire me confier. Qu'en pensez-vous, Hastings ?

— La troisième fois vous aurez plus de chance, lui dis-je en manière de consolation.

— Y aura-t-il une troisième fois ? Je me le demande. Allons écouter le mari.

Nous entrâmes au salon. Assis dans un fauteuil, le médecin lisait un des livres de Poirot sur la psychologie. Il se leva et nous salua.

— Veuillez excuser mon intrusion. Vous ne m'en voulez pas de vous avoir attendu ainsi ?

— Du tout, du tout. Restez assis. Permettez-moi de vous offrir un verre de xérès.

— Merci, monsieur Poirot. Je vous dirai que je suis un homme très ennuyé. Ma femme m'inquiète.

— Votre femme ? J'en suis navré. Qu'y a-t-il donc ?

Tanios demanda :

— Vous l'avez peut-être vue ?

Cette question était assez naturelle, mais le vif coup d'œil qui l'accompagnait l'était moins. D'un ton indifférent, Poirot lui répondit :

— Non, pas depuis que je l'ai vue à l'hôtel avec vous, hier.

— Ah !... Je pensais qu'elle était venue.

Poirot remplit trois verres de liqueur.

— Non, dit-il. Avait-elle une raison spéciale pour vouloir me parler ?

— Non, non. Merci, dit le médecin, en prenant son verre. Non, il n'y avait aucune raison spéciale ; mais, à vous dire franchement, je crains pour sa santé.

— Ah ! sa santé est donc mauvaise ?

— Physiquement, elle se porte bien, dit le médecin. Je voudrais pouvoir en dire autant de son état mental.

— Ah ?

— Monsieur Poirot, ma femme est en proie à un épuisement nerveux.

— Vous m'en voyez bien fâché, mon cher docteur.

— Cela dure depuis deux mois. Elle a beaucoup changé dans ses façons d'être avec moi. Toujours nerveuse, elle est en proie à des imaginations… Je dirais plus, elle montre des symptômes de dérangement cérébral.

— Vraiment ?

— Oui. Elle souffre de ce qu'on appelle communément la manie de la persécution. Vous concevez mon anxiété.

— Bien sûr ! dit Poirot. Toutefois, je ne comprends pas pourquoi vous vous adressez à moi. En quoi puis-je vous aider ?

Légèrement embarrassé, le docteur Tanios dit :

— Il m'est venu à l'idée que ma femme avait pu, ou pourrait encore venir vous raconter quelque histoire extravagante, vous dire qu'elle court un danger près de moi… ou quelque chose de ce genre.

— Et pourquoi viendrait-elle vers moi ?

Le docteur Tanios sourit, d'un sourire charmant, ingénu mais plein d'intelligence.

— Vous êtes un détective célèbre, monsieur Poirot. J'ai vu tout de suite que vous avez fait grande impression sur ma femme lorsque vous êtes venu la voir hier. Dans son état actuel, le seul fait de rencontrer un détective peut agir sur elle. Il me semble donc fort probable qu'elle vienne vous trouver et vous confier ses griefs. Ceux qui sont atteints de cette affection mentale ont tendance à en vouloir à leurs proches, à ceux qui leur sont chers.

— C'est bien malheureux !

— Oh ! oui. J'adore ma femme, dit le médecin de sa voix chaude, vibrante de tendresse. Je lui suis reconnaissant de m'avoir épousé, malgré la différence de nos races, et de m'avoir suivi dans un pays lointain, laissant derrière elle sa famille et son pays. Depuis quelques jours je suis vraiment inquiet et je ne vois qu'une seule solution.

— Ah ?

— Le repos est un traitement psychologique approprié à son état. Je connais dans le Norfolk une maison de santé magnifique dirigée par un éminent praticien. Je voudrais y conduire ma femme, tout de suite. Un calme parfait, loin de toute influence extérieure, voilà ce qu'il lui faut. J'ai la conviction que, si elle y passait un mois ou deux, elle retrouverait son équilibre.

— Je comprends, fit Poirot.

Tanios lui lança un vif coup d'œil.

— Voilà précisément pourquoi, si elle vient vous voir, je vous serais très obligé de m'en avertir aussitôt.

— Certainement, répondit mon ami, je vous téléphonerai. Êtes-vous toujours à l'hôtel Durham ?

— Oui. J'y rentre en sortant de chez vous.

— Et votre femme n'y est pas ?

— Non. Elle est sortie tout de suite après le petit déjeuner.

— Sans vous dire où elle allait ?

— Sans un mot ! Ce qui est contraire à ses habitudes.

— Et les enfants ?

— Elle les a emmenés avec elle.

— Tiens ! fit Poirot, surpris.

Tanios se leva.

— Merci beaucoup, monsieur Poirot. Inutile de vous dire que si elle vous raconte des histoires d'intimidation et de persécution, il ne faut y prêter aucune attention. Malheureusement, c'est là une des formes de sa maladie.

— Vraiment lamentable, dit Poirot avec sympathie.

— En effet. Tout en se rendant compte que, médicalement parlant, c'est là une manifestation d'un dérangement mental, on ne peut s'empêcher de souffrir en voyant l'affection d'une personne qui vous est chère se muer en haine.

— Mon cher ami, je compatis à votre malheur, lui dit Poirot en lui serrant la main. À propos… fit Poirot au moment où son visiteur allait franchir le seuil, avez-vous prescrit du chloral à votre femme ?

Tanios sursauta.

— Moi ? Non… Peut-être… mais pas dans ces derniers temps. Elle paraît dégoûtée de toutes formes de soporifiques.

— Ah ! sans doute parce qu'elle manque de confiance en vous.

— Monsieur Poirot !

Tanios, furieux, avança d'un pas.

— Ce ne serait qu'une autre manifestation de sa maladie, dit Poirot conciliant.

Tanios s'arrêta.

— Évidemment.

— Elle doit suspecter tout ce que vous lui donnez à boire ou à manger. Elle vous soupçonne peut-être de vouloir l'empoisonner ?

— Monsieur Poirot, vous avez raison. Connaissez-vous d'autres cas semblables au sien ?

— On en rencontre de temps à autre dans ma profession. Mais excusez-moi de vous retenir. Votre femme vous attend peut-être à votre hôtel.

— Je l'espère. En tout cas, je suis terriblement inquiet.

Il nous quitta précipitamment. Poirot courut vers le téléphone. Il feuilleta les pages de l'annuaire et demanda un numéro.

— Allô… Allô… L'hôtel Durham ? Voulez-vous me dire si Mme Tanios est rentrée ? Comment ? Tanios. Oui, c'est cela. Ah ! bien !

Il raccrocha le récepteur et se tourna vers moi.

— Mme Tanios a quitté l'hôtel ce matin de bonne heure. Elle est revenue à onze heures et a attendu dans le taxi, tandis qu'on descendait ses bagages, puis elle est repartie.

— Le docteur Tanios sait-il qu'elle a emporté les bagages ?

— Pas encore, sans doute.

— Où est-elle allée ?

— Impossible de le savoir.

— Croyez-vous qu'elle reviendra ici ?

— C'est possible ! Je ne saurai le certifier.

— Que pouvons-nous faire ?

Poirot hocha la tête, l'air soucieux et découragé.

— Rien pour l'instant. Nous déjeunerons rapidement et puis nous irons voir Thérésa Arundell.

— Croyez-vous que c'était elle que miss Lawson vit dans l'escalier ?

— Comment le saurais-je ? Ce qui est certain, Hastings, c'est que miss Lawson n'a pu distinguer son visage. Elle a simplement vu une grande femme revêtue d'une sombre robe de chambre.

— Et la broche ?

— Mon cher ami, une broche ne fait pas partie de l'anatomie d'une personne ! On peut l'enlever à sa propriétaire, la lui emprunter, ou même la voler.

— En d'autres termes vous refusez d'admettre la culpabilité de Thérésa Arundell ?

— Je veux entendre son explication.

— Et si Mme Tanios revient ?

— Je vais arranger cela.

Le domestique de Poirot, George, nous apporta une omelette.

— Écoutez bien, George, lui dit Poirot, si cette dame revient, priez-la de m'attendre. Si le docteur Tanios se présente pendant que sa femme est ici, ne le laissez entrer sous aucun prétexte. Et s'il demande si sa femme se trouve chez moi, dites-lui que non.

— Parfaitement, monsieur.

Poirot attaqua l'omelette.

— L'affaire se complique, dit-il. Soyons prudents… sans quoi le meurtrier frapperait de nouveau.

— Et ainsi vous pourriez le prendre.

— C'est faisable, mais je préfère la vie d'un innocent à la condamnation du coupable. De la prudence, Hastings, de la prudence !

CHAPITRE XXIV
LE DÉMENTI DE THÉRÉSA

Nous trouvâmes Thérésa Arundell prête à sortir. Sa toilette était vraiment d'une élégance raffinée. Un petit chapeau tout à fait à la dernière mode lui cachait presque un œil. Amusé, je me rappelai d'avoir vu la veille sur la tête de Bella Tanios une imitation à bon marché de ce chapeau. Comme l'avait expliqué George, elle le portait en arrière de la tête au lieu de le mettre sur l'œil droit. Je me souviens qu'au cours de notre visite à l'hôtel Durham, elle le repoussa encore plus en arrière sur ses cheveux mal coiffés.

Poliment, Poirot lui dit :

— Mademoiselle, puis-je vous retenir une minute ou deux, ou bien êtes-vous pressée ?

Thérésa éclata de rire.

— Oh ! cela n'a aucune importance. Comme je suis toujours trois quarts d'heure en retard, cette fois ce sera une heure !

Elle nous fit entrer au salon. À ma grande surprise, je vis le docteur Donaldson assis près de la fenêtre. Il se leva.

— Rex, il me semble que vous connaissez déjà monsieur Poirot ? demanda Thérésa.

— Oui. Nous nous sommes rencontrés à Market Basing, répondit sèchement Donaldson.

— Rex, mon chéri, voulez-vous nous laisser seuls ?

— Merci, Thérésa, mais à tout point de vue, je crois préférable d'assister à cet entretien.

Le regard autoritaire de Thérésa et le regard impénétrable de Donaldson se croisèrent en un court duel. Une lueur de colère passa dans les yeux de la jeune fille.

— Eh bien, restez alors !

Impassible, Donaldson reprit son fauteuil près de la fenêtre et reposa son livre sur une petite table à côté de lui. De ma place, je pus lire le titre : *Fonctions des glandes endocrines*. Thérésa s'assit sur son siège bas et impatiente, se tourna vers Poirot.

— Avez-vous vu Purvis ? Que dit-il ?

Sans se compromettre, Poirot répondit :

— Il y a des possibilités, mademoiselle.

Elle le regarda pensivement. Puis elle lança un coup d'œil du côté du médecin. Sans doute voulait-elle mettre Poirot en garde. Mon ami reprit :

— Je reviendrai vous en parler plus tard, quand mes projets seront plus avancés.

Un léger sourire éclaira le visage de Thérésa. Poirot poursuivit :

— Je reviens de Market Basing, où j'ai vu miss Lawson. Voyons, mademoiselle, voulez-vous me dire si, dans la nuit du 13 avril, la nuit du lundi de Pâques, vous vous êtes mise à genoux, dans l'escalier, après que tout le monde se fut retiré pour dormir ?

— Cher monsieur, quelle question extraordinaire ! Pourquoi voulez-vous que je me sois mise à genoux dans l'escalier ?

— Mademoiselle, je ne vous demande pas pourquoi vous l'avez fait, mais si vous l'avez fait ?

— Ma foi, je n'en sais rien. Probablement que non.

— Miss Lawson prétend vous avoir vue à genoux dans l'escalier. Comprenez-vous ?

Thérésa haussa ses belles épaules.

— Cela a-t-il quelque importance ?

— Une très grande importance.

Elle ouvrit de grands yeux étonnés. À son tour Poirot la regarda fixement.

— C'est de la folie ! s'écria Thérésa.

— Pardon ?

— De la démence ! Qu'en dites-vous, Rex ?

Le docteur Donaldson toussota :

— Excusez-moi, monsieur Poirot, mais pourquoi cette question ?

— La raison en est extrêmement simple. Quelqu'un a enfoncé une pointe en haut de l'escalier. Cette pointe a même reçu un petit coup de peinture brune pour passer inaperçue sur la plinthe.

— S'agit-il d'un nouveau genre de sorcellerie ? demanda Thérésa.

— Non, mademoiselle, l'explication en est plus banale. Le lendemain soir, le mardi, quelqu'un a tendu une ficelle entre cette pointe et un des balustres de la rampe, si bien que lorsque miss Arundell est sortie de sa chambre, elle s'y est pris le pied et est tombée la tête la première dans l'escalier.

Thérésa s'écria, haletante :

— C'est la balle de Bob qui a provoqué sa chute !

— Je vous demande pardon, mademoiselle, ce n'était nullement la balle du chien.

Il y eut une pause. Bientôt, la voix calme et précise de Donaldson rompit le silence.

— Voyons, monsieur Poirot, quelle preuve avez-vous de ce que vous avancez ?

— D'abord la présence de la pointe, puis une lettre que m'a écrite miss Arundell et aussi le témoignage de miss Lawson.

Thérésa retrouva sa voix.

— Et elle m'accuse, n'est-ce pas ?

Poirot répondit par une inclination de la tête.

— Eh bien ! elle ment ! Je ne suis pour rien dans cette affaire.

— Alors que faisiez-vous à genoux sur l'escalier ?

— Je n'ai jamais été à genoux sur l'escalier !

— Prenez garde, mademoiselle !

— Ce ne pouvait être moi, puisque je n'ai pas quitté ma chambre pendant les nuits que j'ai passées à Littlegreen.

— Miss Lawson vous a reconnue.

— C'était sans doute Bella ou une des servantes.

— Elle assure que c'était vous.

— Quelle menteuse !

— Elle a reconnu votre robe de chambre et votre broche.

— Ma broche ! Quelle broche ?

— Une grande broche avec vos initiales.

— Oh ! je sais laquelle ! Quelle horrible menteuse !

— Vous niez toujours ?

— Oui. Je ne me suis pas agenouillée sur l'escalier pour tendre un piège, ni pour dire mes prières, ni pour ramasser une pièce d'or ou d'argent.

— Avez-vous cette broche dont parle miss Lawson ?

— Probablement. Désirez-vous la voir ?

— S'il vous plaît, mademoiselle.

Thérésa se leva et quitta le salon. Un silence gênant plana dans la pièce. Le docteur Donaldson observait Poirot de la façon dont, j'imagine, il aurait étudié un curieux spécimen anatomique. Thérésa revint au bout d'un moment.

— La voici ! annonça-t-elle, lançant presque l'objet à Poirot.

C'était une broche très voyante en nickel ou en acier chromé, avec T. A. au milieu d'un cercle. Je dois dire qu'elle était assez grande et assez brillante pour que miss Lawson la vît dans son miroir.

— Je ne la mets plus. J'en suis fatiguée, dit Thérésa. On en voit partout à Londres. Toutes les bonnes en portent.

— Mais elle coûtait fort cher lorsque vous l'avez achetée ?

— Oh ! oui. Tout d'abord, seules les femmes chic en portaient.

— Quand cela ?

— Aux environs de Noël, je crois. Oui, c'est bien cela.

— L'avez-vous prêtée à quelqu'un ?

— Non.

— L'aviez-vous emportée à Littlegreen ?

— Oui, je m'en souviens.

— L'avez-vous laissé traîner ? Avez-vous remarqué sa disparition à un moment quelconque ?

— Non. Je la portais sur un corsage vert que j'ai mis tous les jours.

— Et la nuit ?

— Elle restait sur le corsage.

— Et le corsage ?

— Oh ! Flûte ! Le corsage était sur une chaise.

— Êtes-vous certaine que personne n'a enlevé cette broche pour la remettre en place le lendemain matin ?

— Devant le tribunal, nous dirons que cela s'est passé ainsi… si vous jugez que c'est là le mensonge le plus adroit ! En réalité, je suis sûre que rien de la sorte ne s'est produit ! L'idée d'un coup monté contre moi est très alléchante, mais je n'y crois pas.

Poirot fronça les sourcils. Puis il se leva, épingla soigneusement la broche sur le revers de son veston et s'approcha d'un miroir placé sur une chaise, à l'autre bout du salon. Il se tint un moment immobile, puis recula pour juger de l'effet à distance.

Il fit entendre un grognement.

— Imbécile que je suis ! Évidemment !

Il revint vers nous et tendit la broche à Thérésa en s'inclinant.

— Vous avez raison, mademoiselle. La broche est restée en votre possession. J'ai été vraiment lent à comprendre !

— J'aime les gens modestes, dit Thérésa, accrochant négligemment la broche sur sa robe.

Elle leva les yeux vers Poirot.

— Est-ce tout ? Il faut absolument que je m'en aille à présent.

— Le reste peut attendre, dit Poirot.

Thérésa se dirigeait vers la porte. Poirot ajouta d'une voix sereine :

— Il est question, il est vrai, d'une exhumation…

Thérésa s'arrêta net.

— Que dites-vous ?

D'une voix ferme, Poirot prononça :

— Il est possible que l'on procède à l'exhumation du corps de miss Emily Arundell.

Thérésa demeurait immobile, les poings serrés. D'une voix basse et coléreuse, elle demanda à Poirot :

— C'est là votre œuvre ? On ne peut le faire sans l'autorisation de la famille !

— Vous vous trompez, mademoiselle. L'exhumation peut avoir lieu sur ordre des autorités.

— Mon Dieu ! soupira Thérésa.

D'un pas nerveux, elle allait et venait dans la pièce.

— Voyons, Thérésa, lui dit Donaldson, je ne vois pas pourquoi cette idée vous bouleverse. Évidemment, ce n'est pas très gai, mais…

Elle l'interrompit.

— Je vous en prie, Rex, ne dites pas de sottises.

Poirot demanda à la jeune fille :

— Cette idée de l'exhumation vous ennuie, mademoiselle ?

— Naturellement ! C'est affreux ! Pauvre vieille tante Emily ! Pourquoi faut-il l'exhumer ?

— A-t-on quelque doute quant à la cause de son décès ? demanda Donaldson à Poirot. Vous m'en voyez tout étonné ! Pour moi, la mort de miss Arundell n'offre rien qui ne soit naturel. Elle a succombé à une maladie de foie.

— Un jour, Rex, vous m'avez parlé d'un lapin et des troubles du foie. À présent, je ne me souviens plus très bien, mais vous inoculiez le mal à un lapin en lui injectant le sang d'une personne atteinte d'une certaine maladie du foie, puis vous injectiez le sang de ce lapin à un autre lapin, et puis le sang de ce second lapin à une personne humaine et celle-ci attrapait une maladie de foie… Quelque chose dans ce goût-là.

— Je voulais simplement vous expliquer le processus de la thérapeutique des sérums.

— Dommage qu'il y ait tant de lapins dans l'histoire ! fit Thérésa en riant.

Elle se tourna vers mon ami et lui demanda d'une voix triste :

— Parlez-vous sérieusement de cette exhumation ?

— Hélas ! oui, mademoiselle. Cependant, il existe des moyens d'éviter de telles contingences.

— Alors, évitez-les ! – Sa voix, pressante et autoritaire, ne fut plus qu'un murmure. – Je vous en supplie, monsieur Poirot, évitez-les, à tout prix !

Poirot se leva.

— Tels sont vos ordres, mademoiselle ? fit-il d'un ton presque officiel.

— Oui, telles sont mes instructions.

— Voyons, Tessa… intervint Donaldson.

Elle se tourna, furieuse, vers son fiancé :

— Taisez-vous ! Il s'agit de ma tante, n'est-ce pas ? Pourquoi la déterrer ? Ignorez-vous qu'on en fera des articles dans les journaux ? Ce sera un beau scandale !

De nouveau, elle s'adressa à mon ami.

— Il faut arrêter cela ! Je vous donne carte blanche. Faites comme vous voudrez, mais qu'on laisse tante Emily en paix !

Poirot s'inclina cérémonieusement.

— Je ferai mon possible. Au revoir, mademoiselle, au revoir, docteur.

— Oh ! Allez-vous-en ! s'écria Thérésa, nerveuse. Et emmenez votre saint Christophe avec vous ! Que je ne vous voie plus ni l'un ni l'autre !

Nous quittâmes le salon. Cette fois, Poirot ne plaça pas son oreille contre la porte, mais il traîna un peu…

Et pas en vain. Claire et provocante, la voix de Thérésa l'éleva :

— Ne me regardez pas ainsi, Rex !

Puis sa voix se brisa et elle dit soudain :

— Oh ! chéri !

La voix de Donaldson prononça distinctement :

— Cet homme a de mauvaises intentions.

Poirot ricana et m'entraîna vers la porte d'entrée.

— Venez, saint Christophe ! Comme c'est drôle !

Pour moi, je trouvais la plaisanterie plutôt stupide.

CHAPITRE XXV
RÉFLEXIONS DANS UN FAUTEUIL

Tout en pressant le pas derrière mon ami, je songeais qu'il n'existait plus aucun doute, à présent. Miss Arundell avait été empoisonnée, et Thérésa le savait. Mais était-elle la meurtrière ? Certes, elle avait peur. Craignait-elle pour elle-même, ou pour quelqu'un d'autre ? Ce quelqu'un était-il le jeune docteur, si calme, si pondéré, aux manières hautaines ? La vieille demoiselle avait-elle succombé à une réelle maladie, inoculée de façon artificielle ?

Jusque-là, tout semblait corroborer. L'ambition de Donaldson, sa certitude que Thérésa hériterait à la mort de sa tante, et même le fait qu'il avait dîné à Littlegreen le soir de l'accident. Quoi de plus facile que de laisser une fenêtre du rez-de-chaussée ouverte afin de pouvoir retourner au milieu de la nuit pour attacher le fil meurtrier en haut de l'escalier. Oui, mais comment aurait-il enfoncé la pointe ?

Il avait dû charger de ce soin Thérésa, sa fiancée et sa complice. Tous deux agissant de connivence, l'affaire paraissait des plus simples. En ce cas, c'était sans doute Thérésa qui avait tendu le fil. Le premier crime, celui qui avait échoué, était son œuvre à elle. Le second crime, celui qui avait réussi, était le chef-d'œuvre, plus scientifique, de Donaldson.

Oui… tout concordait !

Cependant des difficultés surgissaient. Pourquoi Thérésa avait-elle laissé échapper son histoire d'inoculation de maladie de foie à un être humain ? Ignorait-elle la vérité ? Mes pensées s'embrouillaient de plus en plus.

— Où allons-nous, maintenant ? demandai-je à mon ami.

— Nous retournons chez moi. Peut-être y trouverons-nous Mme Tanios.

Alors, mes spéculations s'égarèrent sur une autre piste. Mme Tanios ! En voilà un autre mystère ! Si Donaldson et Thérésa étaient les coupables, que venaient faire dans cette histoire Mme Tanios et son aimable époux ? Quel secret cette femme voulait-elle confier à Poirot et pourquoi Tanios s'efforçait-il de l'empêcher de parler ?

— Poirot, fis-je humblement, je n'y comprends plus rien. Voyons, tous ne sont pas des meurtriers, n'est-ce pas ?

— Un syndicat d'assassins ? Une famille de meurtriers syndiqués ? Non, pas cette fois. Je distingue nettement l'œuvre d'un seul cerveau, d'un seul meurtrier.

— Selon vous, Poirot, ce serait Thérésa ou Donaldson qui aurait commis le crime, mais non les deux ? Lui aurait-il demandé d'enfoncer la pointe sous un prétexte quelconque ?

— Mon cher ami, lorsque miss Lawson m'eut raconté son histoire, je conçus trois hypothèses : premièrement, miss Lawson disait la vérité ; deuxièmement, miss Lawson avait inventé cette histoire pour des raisons personnelles ; troisièmement, miss Lawson, de bonne foi, a identifié la personne sur l'escalier surtout d'après la broche. Or, comme je vous l'ai déjà fait remarquer, une broche ne fait point partie essentielle de la personne.

— Oui, mais Thérésa certifie que cette broche ne l'a pas quittée.

— Et elle a parfaitement raison. Un petit détail, très significatif, m'avait échappé.

— Cela paraît impossible, Poirot ! déclarai-je d'un ton solennel.

— N'est-ce pas ? Mais on a ses moments de faiblesse.

— L'âge y est pour quelque chose !

— L'âge n'a rien à y voir, Hastings ! riposta froidement mon ami.

— Quel est ce détail significatif ! demandai-je comme nous approchions de la demeure de mon ami.

— Je vais vous le montrer.

Nous atteignîmes l'appartement. George vint nous ouvrir. En réponse au regard interrogateur de Poirot, il secoua la tête.

— Non, monsieur, Mme Tanios n'est pas revenue. Et elle n'a pas téléphoné.

Poirot entra dans son salon. Pendant un moment il arpenta la pièce. Puis il téléphona à l'hôtel Durham.

— Oui… Ah ! le docteur Tanios ? Ici, Hercule Poirot. Votre femme est-elle de retour ? Elle n'est pas rentrée… Mon Dieu !… Vous dites qu'elle a emporté les bagages… Et les enfants… Vous ne savez pas du tout où elle est allée… Oui… Bien… Parfaitement… Si je puis vous être de quelque utilité… On peut agir avec discrétion… Non, bien sûr que non… Oui, c'est vrai… Certainement, certainement… Votre désir sera respecté.

Pensif, il raccrocha le récepteur.

— Il ignore où est passée sa femme, dit-il. Je le crois sincère. On ne peut se méprendre au ton angoissé de sa voix. Il ne veut pas mêler la police à son affaire, cela se comprend. D'autre part, il refuse mon aide. Là, je comprends beaucoup moins… Il voudrait qu'on la découvre, mais il ne veut pas que je la cherche. Il croit pouvoir se débrouiller seul. Il pense qu'elle ne restera pas longtemps éloignée, car elle n'a que très peu d'argent sur elle. De plus, les enfants la gêneront dans sa fuite. Oui, je crois qu'il la rattrapera avant peu. Mais, Hastings, il est important que nous réussissions avant lui.

— Croyez-vous réellement à la folie de sa femme ? demandai-je.

— Elle est certainement en proie à une nervosité maladive.

— Au point de nécessiter son internement dans une clinique ?

— Non. Sûrement non !

— Je l'avoue, mon cher Poirot, je ne vois plus bien clair dans cette affaire.

— Excusez ma franchise, Hastings, mais vous n'y comprenez rien du tout.

— Il se présente tellement d'à-côtés !

— Naturellement. Le propre d'un esprit méthodique est de séparer le fait principal de ces à-côtés, comme vous me les appelez.

— Dites-moi, Poirot, vous est-il venu à l'idée qu'il y a huit suspects et non sept ?

Poirot répondit sèchement :

— J'y songe depuis que Thérésa Arundell nous a appris que le docteur Donaldson a dîné à Littlegreen le soir du 14 avril.

— Je ne saisis pas très bien. Si le docteur Donaldson a comploté de tuer miss Arundell par un moyen scientifique, tel que l'inoculation d'un sérum, je ne vois pas pourquoi il se serait attardé à ce procédé maladroit d'un fil tendu sur la marche palière.

— En vérité, Hastings, vous mettez parfois ma patience à rude épreuve ! Une des méthodes vous semble très scientifique et nécessite des connaissances tout à fait spéciales, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Tandis que l'autre est très simple…

— Parfaitement !

— Alors, Hastings, appuyez votre dos sur le dossier de votre fauteuil, fermez les yeux et réfléchissez.

— À mon avis, dis-je au bout d'un instant, la personne qui a tendu le piège sur l'escalier ne saurait être celle qui a échafaudé le meurtre scientifique.

— Justement raisonné, mon ami.

Enhardi, je poursuivis :

— Voilà la seule solution logique : les deux meurtres ont été échafaudés par deux personnes différentes. Nous avons donc deux meurtres commis par deux personnes différentes.

— La coïncidence ne vous paraît pas trop forte, mon ami ?

— Ne m'avez-vous pas certifié vous-même qu'il existait presque toujours une coïncidence dans une affaire criminelle ?

— Oui, je dois l'admettre, mon cher Hastings.

— Et nous y voilà !

— Quels sont vos criminels ?

— Donaldson et Thérésa Arundell. Un médecin semble tout indiqué pour le second meurtre qui a réussi. D'autre part, nous savons que Thérésa Arundell a commis la première tentative de meurtre. Il est possible qu'ils aient agi séparément.

— Mon cher Hastings, vous abusez de cette expression : nous savons. Vous le savez peut-être, mais, moi, je ne sais pas si Thérésa Arundell est coupable.

— Pourtant… l'histoire de miss Lawson…

— Miss Lawson raconte l'histoire de miss Lawson. Rien de plus. Voyons, mon cher, ne vous ai-je pas prévenu que quelque chose me paraissait inexact dans le récit de miss Lawson ?

— Je me souviens, en effet. Mais vous n'arriviez pas à déceler où résidait l'inexactitude.

— À présent, c'est fait ! Un instant et je vais vous montrer ce que j'aurais dû voir tout de suite, si je n'avais pas été si stupide.

Il se rendit à son bureau, ouvrit un tiroir et prit un morceau de carton. Il se mit à le tailler à l'aide d'une paire de ciseaux, tout en me faisant signe de ne pas regarder ce qu'il faisait.

— Patience, Hastings. Dans un moment, nous procéderons à une petite expérience.

Au bout d'une ou deux minutes, Poirot poussa une exclamation de joie. Reposant les ciseaux, il jeta les débris de carton dans sa corbeille à papiers et revint vers moi.

— Ne regardez pas tout de suite, Hastings. Continuez à détourner les yeux, tandis que j'accroche quelque chose au parement de votre veston.

Je plaisantai. Poirot, satisfait de son ouvrage, me tira doucement pour me faire lever de mon fauteuil et me conduisit par le bras dans la pièce voisine, sa chambre à coucher.

— À présent, Hastings, regardez-vous dans la glace. Vous portez, n'est-ce pas, une broche à la mode avec vos initiales… Évidemment, cette broche n'est ni en acier, ni en or, ni en platine, simplement en vulgaire carton !

Je souris en contemplant mon image dans la glace. Poirot est très adroit de ses mains. Mon veston se décorait d'une bonne imitation de la broche de Thérésa Arundell, un cercle entourant mes initiales : A. H.

— Eh bien ! dit Poirot, vous voilà content ? Vous possédez là une jolie broche avec vos initiales.

— Un bijou magnifique !

— Évidemment, il ne possède aucun éclat et ne reflète pas la lumière. Admettez-vous toutefois que cette broche est assez visible pour être vue à distance ?

— Je n'en doute point.

— Maintenant, mon cher, veuillez avoir l'obligeance de retirer votre veston.

Légèrement surpris, je me dépouillai de mon veston. De son côté, Poirot en fit autant et, se tournant légèrement, il prit mon vêtement et l'endossa.

— À présent, me dit-il, regardez la broche, la broche avec vos initiales. Voyez comme elle me va ?

Il se retourna vivement vers moi. Je le regardai… tout d'abord sans comprendre. Puis je saisis la vérité en un éclair.

— Quel imbécile je suis ! Évidemment, c'est H. A. et non A. H.

L'air triomphant, Poirot reprit son veston et me rendit le mien.

— Vous comprenez, à présent, ce qui m'avait paru inexact dans le récit de miss Lawson. Elle affirmait avoir vu distinctement les initiales de Thérésa sur la broche qu'elle portait. Mais elle avait vu Thérésa dans la glace. Ainsi, si elle avait vu les initiales, l'ordre en était interverti.

— Oui, objectai-je, mais elle a peut-être compris qu'elles étaient à l'envers.

— Voyons, mon cher, y avez-vous pensé, vous, tout de suite ? Vous êtes-vous écrié : « Poirot, vous faites erreur ! C'est H. A. et non A. H. ? » Non, n'est-ce pas ? Et pourtant vous êtes bien plus intelligent que miss Lawson. Ne me dites pas qu'une sotte comme elle, éveillée brusquement au milieu de la nuit et encore à demi inconsciente, ait compris que le A. T. était réellement T. A. Non, cela ne concorderait pas avec la mentalité de miss Lawson.

— Pour elle, ce ne pouvait être que Thérésa, dis-je lentement.

— Vous brûlez, mon ami. Lorsque je lui objectai qu'elle ne pouvait voir le visage de la personne sur l'escalier, quelle fut son attitude ?

— Elle se souvint de la broche et mit le fait en avant sans comprendre que le simple fait d'avoir vu cet objet dans la glace donnait un démenti à toute son histoire.

La sonnerie du téléphone retentit à ce moment. Poirot décrocha le récepteur et ne dit que quelques mots dans l'appareil.

— Oui ? Oui… certainement. Oui, cela ne me dérange nullement. Cet après-midi, à deux heures. Entendu.

Il replaça le récepteur et se tourna vers moi, un sourire aux lèvres.

— Le docteur Donaldson désire me parler. Il viendra ici demain à deux heures. Nous avançons, mon ami, nous avançons.

CHAPITRE XXVI

Mme TANIOS REFUSE DE PARLER

Le lendemain matin, lorsque je retournai chez mon ami, je le trouvai assis à son bureau. Il leva la main en guise de salut, puis se remit à son travail. Au bout d'un moment, il ramassa les feuillets qu'il venait de noircir, les plia et les introduisit dans une enveloppe qu'il cacheta soigneusement.

— Que faites-vous, mon vieux ? lui demandai-je d'un ton facétieux. Vous écrivez un compte rendu détaillé de l'enquête pour la placer en sûreté au cas où quelqu'un vous ferait disparaître dans le courant de la journée ?

— Hastings, vous n'êtes pas loin de la vérité, savez-vous ?

Il parlait d'un ton sérieux.

— Notre assassin deviendrait-il réellement dangereux ?

— Un assassin est toujours dangereux. On l'oublie trop souvent, hélas !

— Quoi de nouveau ?

— Le docteur Tanios a téléphoné.

— Toujours pas de traces de sa femme ?

— Non.

— Alors, tout va bien.

— Je me le demande.

— Que diable, Poirot ! Craignez-vous qu'on l'ait assassinée ?

Poirot hocha la tête d'un air inquiet.

— J'aimerais bien savoir où elle est, murmura-t-il.

— Oh ! elle finira bien par rentrer au bercail !

— Votre magnifique optimisme a toujours le don de m'amuser, Hastings !

— Mon Dieu ! Poirot, vous ne pensez pas qu'on va la ramener en petits morceaux dans des colis ou disloquée dans une malle ?

Lentement, Poirot prononça :

— L'inquiétude du docteur Tanios me paraît excessive, mais n'en parlons plus. Songeons pour l'instant à interviewer miss Lawson.

— Lui ferez-vous remarquer la petite erreur qu'elle a commise au sujet de la broche ?

— Certes non. Je garde ce détail pour la bonne bouche.

Là-dessus, nous nous mîmes en route pour Clanroyden Mansions. On nous introduisit dans le même salon bourré de meubles, et miss Lawson arriva au bout d'un instant, l'air encore plus agité que d'habitude.

— Oh ! Mon Dieu ! Bonjour, monsieur Poirot. Excusez ma tenue… Je n'ai même pas eu le temps de m'habiller convenablement. Mais, ce matin, tout est sens dessus dessous dans la maison. Depuis l'arrivée de Bella…

— Que dites-vous ? Bella ?

— Oui, Bella Tanios. Elle vient d'arriver avec les enfants. La pauvre fille est à bout de forces. Je ne sais vraiment que faire. Vous comprenez, elle a quitté son mari. Évidemment, la pauvre a bien des raisons pour l'abandonner.

— Vous a-t-elle fait des confidences ?

— Oh ! non. Elle ne veut rien dire du tout. Elle se contente de répéter que rien ne l'obligera à retourner auprès de lui.

— Elle a pris une décision très sérieuse.

— Certainement ! Si son mari avait été un Anglais, je lui aurais conseillé de le reprendre… mais comme il est étranger… Et la pauvre petite semble si malheureuse, si effrayée. Que peut-il lui avoir fait ? Les Turcs doivent être des hommes excessivement cruels.

— Le docteur Tanios est un Grec.

— Oui, évidemment. En tout cas, voilà bien des ennuis. Croyez-vous qu'elle doive retourner vers lui, monsieur Poirot ? Elle s'y refuse énergiquement… Elle ne veut même pas qu'il sache où elle se trouve.

— À ce point ?

— Oui, à cause des enfants. Elle craint qu'il les emmène à Smyrne. La pauvre femme est bien malheureuse, sans un sou devant elle. Elle ne sait où se réfugier. Elle voudrait gagner sa vie ; mais cela n'est pas aussi facile qu'on le croit. J'en sais quelque chose. Si encore, elle avait des connaissances spéciales !

— Quand a-t-elle quitté son mari ?

— Hier… Elle a passé la nuit dans un petit hôtel près de Paddington. N'ayant personne à qui s'adresser, elle est venue chez moi.

— Et vous allez l'aider ? Voilà une bonne action à votre actif.

— Monsieur Poirot, je sens que c'est mon devoir. Mais comme c'est difficile ! Cet appartement est trop petit et je n'ai pas de place… tant de meubles !

— Pourquoi ne la logeriez-vous pas à Littlegreen ?

— Évidemment ! Mais son mari irait la dénicher. Pour le moment, je lui ai loué des chambres à l'hôtel Wellington, dans Queen's Road. Elle s'est fait inscrire sous le nom de Mrs Peters.

Après une minute de silence, mon ami dit :

— Je voudrais voir M^me^ Tanios. Elle est venue hier chez moi, mais j'étais sorti.

— Tiens ! Elle ne me l'a pas dit. Je vais l'appeler.

— Vous serez bien aimable.

Miss Lawson sortit précipitamment de la pièce et nous entendîmes sa voix.

— Bella… Bella… venez, ma chérie. Voulez-vous entrer au salon pour voir M. Poirot ?

Nous n'entendîmes pas la réponse, mais au bout de quelques minutes, M^me^ Tanios arriva au salon.

Son aspect physique produisit sur moi une triste impression. Les yeux cernés, les joues d'une extrême pâleur, elle paraissait en proie à une terreur invincible. Elle sursautait au moindre bruit et semblait continuellement prêter l'oreille. Poirot l'accueillit avec bonté. Il alla au-devant d'elle, lui serra la main, lui approcha un fauteuil.

— À présent, madame, nous allons bavarder un peu. Vous êtes venue hier chez moi, paraît-il ?

Elle inclina la tête.

— Je regrette de ne pas m'y être trouvé, fit Poirot.

— Oui… oui, j'aurais bien voulu vous voir.

— Vous aviez sans doute quelque chose à me dire ?

— Oui, je… je voulais…

— Eh bien, madame, je suis ici, à votre service.

Mme Tanios demeurait silencieuse, tournant une bague autour de son doigt.

— Parlez, madame.

Lentement, elle secoua la tête.

— Non, je n'ose pas.

— Vous n'osez pas, madame ?

— Non. S'il savait… il… il m'arriverait quelque chose d'affreux !

— Voyons, madame, c'est absurde.

— Oh ! non, je ne me fais pas d'illusions. Vous ne le connaissez pas…

— Vous voulez parler de votre mari, madame ?

— Oui, naturellement.

Après une courte pause, Poirot dit à Mme Tanios :

— Votre mari est venu me voir hier.

L'inquiétude se peignit sur les traits de la femme.

— Oh ! vous ne lui avez pas dit… Évidemment vous ne pouviez pas lui dire où j'étais, puisque vous ne le saviez pas. Vous a-t-il dit que j'étais folle ?

Prudent, Poirot répondit :

— Il vous trouve très nerveuse depuis quelque temps.

— Non ! s'écria-t-elle. Il vous a dit que j'étais folle ou que je devenais folle. Il songe à me faire enfermer afin que je ne puisse rien raconter.

— Raconter quoi ?

Mais elle hochait la tête. Se tordant les doigts convulsivement, elle murmura :

— J'ai peur…

— Voyons, madame, une fois que vous m'aurez tout raconté, vous serez en sûreté ! Le secret étant connu de moi, vous tombez automatiquement sous ma protection.

Elle poussa un soupir.

— Comment savoir… C'est horrible ! Mon Dieu ! On le croirait plutôt que moi. Il est médecin. Personne n'ajoutera foi à ma parole. Pourquoi me croirait-on ?

— Ne voulez-vous point m'en donner l'occasion, madame ?

Elle lui lança un regard troublé.

— Comment le saurais-je ? Vous êtes peut-être de son côté.

— Je suis sans parti pris, madame. Je suis toujours du côté de la vérité.

Elle poursuivit, enflant sa voix, et précipitant son discours :

— Ma vie a été un martyre et cela dure depuis des années. J'ai vu des choses sans pouvoir rien dire à cause des enfants. Ce fut un long cauchemar… et ceci à présent ! Mais je ne retournerai pas vers lui. Je ne veux pas qu'il emmène les enfants ! J'irai là où il ne pourra venir me chercher. Minnie Lawson m'aidera. Elle s'est montrée si bonne !

Elle fit une pause, jeta un coup d'œil à Poirot et demanda :

— Ne vous a-t-il pas dit que je m'imaginais des choses ?

— Il m'a dit, madame, que votre attitude envers lui avait beaucoup changé.

— Oui, et il a dit aussi que je me figurais des tas de choses, n'est-ce pas ?

— En toute franchise, je dois vous répondre : oui.

— Vous voyez bien ! On croira que j'ai eu des visions. Et je ne possède aucune preuve.

Poirot se rejeta en arrière dans son fauteuil. Lorsqu'il reprit la parole, il changea brusquement sa manière.

D'une voix où ne transpirait pas plus d'émotion que s'il avait traité une affaire courante, il demanda :

— Soupçonnez-vous votre mari d'avoir attenté à la vie de miss Emily Arundell ?

— Je ne soupçonne pas… je sais.

— En ce cas, madame, le devoir vous commande de parler.

— Ah ! ce n'est pas facile, pas facile du tout.

— Comment l'a-t-il tuée ?

— Je ne sais pas exactement, mais il l'a tuée.

— Vous ignorez la méthode employée par lui ?

— Oui… C'est quelque chose… quelque chose qu'il a fait dimanche.

— Le dimanche où il est allé la voir ?

— Oui.

— Mais vous ne savez pas de quoi il s'agit ?

— Non.

— Alors, excusez-moi, madame, comment pouvez-vous être aussi affirmative ?

— Parce que… parce que je suis sûre.

— Pardon, madame ! Vous me cachez quelque chose.

— Oui.

— Parlez.

Bella Tanios se leva brusquement.

— Non, non, je ne le puis. Les enfants ! Leur père ! Je ne puis rien dire !

Elle criait presque. La porte s'ouvrit et miss Lawson entra. La tête penchée de côté, elle semblait goûter une réelle satisfaction.

— Puis-je entrer ? demanda-t-elle. Avez-vous terminé votre petite entrevue ? Bella, ma chère petite, vous devriez prendre une tasse de thé, ou bien un peu de cognac ?

Mme Tanios refusa d'un signe de tête.

— Non, je me sens bien. À présent, il faut que je retourne auprès des enfants. Je les ai laissés en train de défaire les bagages.

— Pauvres petits ! dit miss Lawson. J'aime tant les enfants !

Mme Tanios se tourna vers elle.

— Je ne sais vraiment ce que je deviendrais sans vous, dit-elle. Vous êtes si bonne !

— Allons, voyons, ne pleurez pas, tout s'arrangera. Nous irons ensemble voir mon homme d'affaires. Il est très gentil, très sympathique, et il vous dira la marche à suivre pour obtenir le divorce. De nos jours, c'est très simple, du moins à ce qu'on dit. Oh ! on sonne à la porte.

Elle nous quitta précipitamment. Un murmure de voix nous parvint du vestibule. Miss Lawson reparut. Elle marchait sur la pointe des pieds et referma soigneusement la porte derrière elle. L'air excité, elle murmura, articulant les mots de façon exagérée :

— Oh ! ma chère Bella, c'est votre mari. Je ne sais que faire…

Mme Tanios gagna d'un bond la porte à l'autre bout du salon. Miss Lawson hocha vivement la tête.

— Très bien, chérie. Entrez là et filez dès que je l'aurai introduit ici.

Mme Tanios murmura :

— Ne lui dites pas que je suis venue chez vous. Ne dites pas que vous m'avez vue.

— Non, non, bien sûr !

Mme Tanios quitta le salon et nous la suivîmes, Poirot et moi. Nous nous trouvâmes dans une petite salle à manger.

Poirot traversa la pièce et ouvrit une porte donnant sur le vestibule. Il écouta, puis nous fit signe.

— La voie est libre. Miss Lawson l'a fait entrer au salon.

Tout doucement, nous gagnâmes la porte et mon ami la referma sans bruit. Mme Tanios se mit à courir dans l'escalier faisant des faux pas et se retenant à la rampe. Poirot la prit Par le bras.

— Du calme… du calme. Tout va s'arranger.

Lorsque nous fûmes dans le vestibule, Mme Tanios jeta vers Poirot un regard suppliant.

— Accompagnez-moi, monsieur Poirot.

— Je crus qu'elle allait s'évanouir.

— Certainement, lui dit Poirot d'un ton rassurant.

Après avoir traversé la rue et pris le premier tournant nous nous trouvions dans Queen's Road. Le Wellington était un hôtel de médiocre apparence, du genre pension de famille. Lorsque nous y entrâmes, Mme Tanios se laissa choir sur un divan de peluche et porta la main à son cœur.

Poirot lui donna quelques petites tapes d'encouragement sur l'épaule.

— À présent, madame, dit-il, il importe que vous m'écoutiez.

— Je ne puis rien dire, monsieur Poirot. Ce serait mal de ma part… Vous… vous connaissez ma pensée… Vous savez ce que je crois. Vous devez vous en contenter.

— Je vous prie de m'écouter, madame. Supposons, cela n'est qu'une supposition, que je sois déjà au courant de toute l'affaire.

Supposons que j'aie déjà deviné ce que vous pourriez me dire, vous agiriez différemment, n'est-ce pas ?

Elle le regarda d'un air hésitant.

— Oh ! croyez-moi, madame, je n'essaie pas de vous tendre un piège et de vous faire dire ce que vous voulez tenir secret. Mais votre conduite serait différente, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

— Bien. Alors, sachez que je connais la vérité. Je ne vous demande pas de me croire sur parole. Prenez ceci. (Il lui remit la grosse enveloppe qu'il avait cachetée devant moi le matin même.) Les faits sont là. Lorsque vous les aurez lus, téléphonez-moi. Mon numéro est sur le papier.

À contrecœur, elle accepta l'enveloppe.

Vivement, Poirot reprit :

— À présent, il faut absolument que vous quittiez cet hôtel.

— Pourquoi ?

— Vous irez au Coniston, près d'Euston. Ne dites à personne où vous allez.

— Mais voyons… ici… Minnie Lawson ne révélera pas à mon mari où je suis.

— Vous croyez qu'elle ne le dira pas ?

— Oh ! non. Elle est entièrement de mon côté.

— Oui, mais votre mari est très habile, madame. Il lui sera facile de faire parler une femme comme Minnie Lawson. Il est essentiel, essentiel, comprenez-vous, que votre mari ignore où vous êtes.

Elle acquiesça. Poirot lui tendit une feuille de papier.

— Voici l'adresse de l'hôtel. Faites vos bagages et faites-vous y conduire avec les enfants, aussi vite que possible.

— Bien, fit-elle, en baissant la tête.

— Il faut d'abord songer à vos enfants, madame. Vous aimez vos enfants.

Il avait touché la corde sensible. Une rougeur colora les joues de M^me^ Tanios. Elle redressa la tête et nous dévisagea ; ce n'était plus une esclave apeurée que nous avions devant nous, mais une femme arrogante, presque belle.

— Alors, tout ira pour le mieux, lui dit mon ami en lui serrant la main.

Nous n'allâmes pas loin. À l'abri d'un bar voisin, nous surveillâmes l'entrée de l'hôtel tout en buvant un café. Au bout de cinq minutes nous vîmes apparaître le docteur Tanios. D'un pas rapide, il descendait la rue. Il ne jeta même pas un coup d'œil au Wellington. Il passa devant sans lever la tête et s'engouffra dans la station du métropolitain.

Dix minutes plus tard, nous vîmes M^me^ Tanios et les enfants monter dans un taxi avec leurs bagages.

— Bien, dit Poirot, lorsque la voiture se fut éloignée. Nous avons fait notre part. Maintenant, à la grâce de Dieu !

CHAPITRE XXVII
VISITE DU DOCTEUR DONALDSON

Le docteur Donaldson arriva à deux heures précises, l'air calme et posé comme à son ordinaire.

Ce jeune médecin commençait à m'intriguer. Tout d'abord, je l'avais pris pour un être insignifiant et je m'étais demandé en quoi il pouvait plaire à une jeune fille brillante comme Thérésa. Mais je ne tardais pas à m'apercevoir que la personnalité de Donaldson n'était nullement négligeable : derrière son pédantisme se cachait une force réelle.

— Voici la raison de ma visite, dit Donaldson. Je désire connaître exactement votre situation dans cette affaire, monsieur Poirot.

Sans se compromettre, Poirot répliqua :

— Vous devez savoir quelle est ma profession.

— Certainement. Je vous avouerai même que j'ai fait une petite enquête sur votre compte.

— Vous montrez une grande prudence, docteur.

D'un ton sec, Donaldson lui dit :

— J'aime avancer à coup sûr.

— Vous possédez un esprit scientifique !

— Je puis vous certifier que tous les rapports qu'on m'a fournis sur vous s'accordent pour louer votre grande habileté professionnelle. Vous avez, en outre, la réputation d'un homme honnête et scrupuleux.

— Vous me flattez, murmura Poirot.

— Après cela, je ne m'explique pas votre rôle dans cette affaire.

— Il est pourtant si simple !

— Pas du tout ! D'abord vous vous présentez comme écrivain, à la recherche de renseignements biographiques sur le général Arundell.

— Un mensonge bien excusable, je vous assure. M'est-il possible d'entrer chez les gens en déclarant ma profession de détective ? À part en certains cas exceptionnels…

— Je comprends fort bien. Ensuite, vous venez voir miss Thérésa Arundell et lui faites miroiter la possibilité d'annuler le testament de sa tante.

Poirot se contenta d'acquiescer d'une inclination de la tête.

— C'est parfaitement ridicule ! reprit Donaldson d'un ton sec. Vous savez pertinemment que ce testament est inattaquable aux yeux de la loi et que rien ne peut l'invalider.

— Vous croyez ?

— Je ne suis pas un sot, monsieur Poirot.

— Non, docteur Donaldson, loin de moi cette pensée !

— Je ne suis peut-être pas très ferré en droit, mais j'en connais suffisamment pour savoir que ce testament est intangible. Pourquoi prétendez-vous le contraire ? De toute évidence, pour des raisons de commodité personnelle, et dont Thérésa ne se méfie point.

— Vous paraissez deviner ses réactions, observa Poirot.

Un faible sourire éclaira le visage du jeune homme.

— J'en sais davantage sur Thérésa qu'elle ne le soupçonne. Elle et son frère s'imaginent, j'en suis certain, que vous êtes disposé à leur prêter votre concours dans une entreprise indélicate. Charles est dépourvu de tout sens moral et l'éducation de Thérésa a été fort négligée. D'autre part, une lourde hérédité pèse sur eux.

— Est-ce ainsi que vous parlez de votre fiancée ? Ne dirait-on pas qu'il s'agit de cobayes ?

— Pourquoi vouloir se dissimuler la vérité ? J'aime Thérésa Arundell et je l'aime telle qu'elle est, et non pour des qualités imaginaires.

— Vous rendez-vous compte que Thérésa Arundell vous aime avec passion et que son envie de posséder de l'argent vient surtout de son désir de voir vos ambitions se réaliser ?

— Je le sais évidemment. Je vous le répète, je ne suis pas un sot. Cependant je m'oppose à ce que Thérésa se lance pour moi dans une affaire douteuse. Sous beaucoup de rapports, Thérésa est encore une enfant. Je me sens de force à réussir dans ma carrière sans le secours de personne. Certes, je n'aurais pas méprisé un bel héritage. Je l'aurais même accepté de bon cœur, mais cela m'aurait simplement permis d'arriver un peu plus vite.

— Je vois, cher monsieur, que vous ne manquez pas de confiance en vos capacités ?

— Au risque de paraître présomptueux, je ne crains pas de l'affirmer, répondit le médecin avec emphase.

— Revenons à nos moutons, dit Poirot. J'avoue avoir gagné la confiance de miss Thérésa par un léger subterfuge. Je lui laissai croire que je… comment dire ?… pourrais commettre un acte pas très honnête, pour de l'argent. Elle me crut sans difficulté.

— Thérésa se figure les gens prêts à tout pour de l'argent, dit le médecin d'un air indifférent, comme s'il prononçait une vérité évidente.

— En effet, dit Poirot. Son frère semble partager la même opinion.

— Charles, lui, ferait probablement n'importe quoi pour de l'argent !

— Vous ne conservez aucune illusion sur votre futur beau-frère.

— Non. C'est un sujet intéressant à étudier du point de vue neurologique. Pour en revenir à l'affaire en question, je me suis tout d'abord demandé pourquoi vous aviez agi ainsi, et je n'ai trouvé qu'une seule réponse. Vous soupçonnez Thérésa ou Charles d'avoir attenté aux jours de miss Arundell. Non, je vous en prie, ne prenez pas la peine de me contredire ! Vous avez parlé d'exhumation, simplement pour voir la réaction de Thérésa. Avez-vous vraiment fait des démarches dans ce sens auprès des autorités ?

— Je vais être franc avec vous. Pas encore. Rien n'a été fait. Donaldson inclina la tête.

— C'est bien ce que je pensais. Vous hésitez sans doute à le faire, prévoyant que peut-être la mort de miss Arundell est due à des causes naturelles ?

— Je tiens compte du fait qu'elle peut paraître due à des causes naturelles.

— Mais vous savez à quoi vous en tenir ?

— Parfaitement.

— Puisque vous vous montrez aussi affirmatif, qu'attendez-vous pour agir ?

— Une dernière épreuve.

La sonnerie du téléphone se fit entendre. Sur un geste de mon ami, je me levai et répondis. Je reconnus la voix.

— Capitaine Hastings ? C'est M^me^ Tanios qui vous parle. Voulez-vous dire à M. Poirot qu'il a parfaitement raison. S'il vient ici demain matin à dix heures, je lui remettrai ce qu'il demande.

— Entendu. Je lui ferai la commission.

Poirot me regardait d'un œil interrogateur. Je lui répondis par un signe de tête affirmatif. Il se tourna vers Donaldson. Changeant de ton, il prononça, plein d'assurance :

— Permettez-moi de m'expliquer clairement. Dans le cas qui m'intéresse j'ai diagnostiqué l'assassinat. Tout laisse entrevoir un meurtre, et en réalité, il s'agit d'un meurtre. De cela, je suis certain.

— Mais alors où est le doute ? Car il me semble qu'il subsiste un doute.

— Le doute subsistait quant à l'identité du coupable. À présent, il n'existe plus !

— Vraiment ? Vous connaissez l'assassin ?

— Disons que demain je serai en possession de la preuve irrécusable.

Le docteur Donaldson leva les sourcils d'un air ironique.

— Ah ! fit-il. Demain, monsieur Poirot, demain est parfois loin !

— Au contraire, fit mon ami. J'ai toujours constaté que demain succédait à aujourd'hui avec une régularité monotone.

Donaldson sourit et se leva.

— Monsieur Poirot, excusez-moi si je vous ai fait perdre votre temps.

— Pas du tout, mon cher. Il est toujours bon de se mieux connaître pour se mieux estimer.

Après un léger salut, le docteur Donaldson prit congé.

CHAPITRE XXVIII

UNE AUTRE VICTIME

— Voilà un homme capable, fit Poirot, pensif.

— Je vois difficilement où il veut en venir.

— Certes, il ne se livre pas, mais il comprend vite.

— Mme Tanios a téléphoné tout à l'heure, annonçai-je.

— Je le pensais.

Je lui fis part du message.

— Bien. Tout marche à souhait. Dans vingt-quatre heures, Hastings, nous saurons exactement à quoi nous en tenir.

— Je demeure encore dans l'incertitude. Qui, au juste, suspectons-nous ?

— Je ne saurais dire qui vous suspectez, Hastings ! Tous, à tour de rôle, j'imagine !

— J'ai parfois l'impression que vous prenez plaisir à me laisser dans l'ignorance !

— Non, non, ce petit jeu ne m'amuserait guère.

— Je ne vous en crois pas incapable, répliquai-je.

Poirot se tut, l'air soucieux. Je lui demandai :

— Qu'avez-vous en ce moment ?

— Mon ami, lorsque la fin d'une enquête criminelle approche, je me sens toujours légèrement énervé. Si quelque chose allait se produire ?

— Que voulez-vous qu'il arrive ?

— Je ne sais pas, mon ami. (Il fronça le sourcil et ajouta :) Il me semble avoir fait mon possible…

— En ce cas, oublions le crime et allons au cinéma, voulez-vous ?

— Ma foi, Hastings, voilà une bonne idée !

Nous passâmes une excellente soirée, bien que j'eusse commis l'erreur de conduire Poirot à un film policier. Un

conseil à mes lecteurs : n'emmenez jamais un soldat voir une pièce militaire, un marin une pièce navale, un Écossais une pièce écossaise, un détective une pièce policière… et un acteur quelque pièce que ce soit ! L'avalanche de leurs critiques vous dégoûtera du spectacle. Poirot découvrit mille faiblesses dans la psychologie du film et le manque de méthode et d'ordre du détective faillit le rendre fou. Lorsque nous nous séparâmes ce soir-là, Poirot m'expliquait encore qu'on aurait pu mettre le mystère à nu dès la première moitié de la première bobine.

— Mais alors, Poirot, il n'y aurait pas de film possible !

Poirot dut admettre que j'avais peut-être raison.

Le lendemain matin, il était un peu plus de neuf heures lorsque j'entrai chez mon ami. Je le trouvai en train de déjeuner tout en ouvrant les enveloppes de son courrier.

Le téléphone sonna. Je pris le récepteur. Une voix haletante parlait :

— Est-ce vous, monsieur Poirot ? Oh ! c'est vous, capitaine Hastings ?

J'entendis une sorte de soupir et de sanglot.

— Est-ce miss Lawson qui parle ? demandai-je.

— Oui, oui, il se passe une chose terrible.

— Quoi donc ?

— Elle a quitté l'hôtel Wellington… Je veux parler de Bella. J'y suis allée hier après-midi et on m'a répondu qu'elle était partie. Elle ne m'a même pas laissé un message. Rien ! c'est extraordinaire ! Après tout, le docteur Tanios avait peut-être raison. Il parlait d'elle d'une voix si tendre et paraissait si désolé, que je me demande s'il n'était pas sincère.

— Voyons, miss Lawson, dites-moi ce qui est arrivé. Est-ce simplement que M^me^ Tanios a quitté l'hôtel sans vous prévenir ?

— Oh ! non. Si ce n'était que cela ! Le docteur Tanios disait bien que sa femme n'était pas tout à fait… Enfin, vous comprenez ce que je veux dire… Il appelait cette maladie, la manie de la persécution.

— Oui. Qu'est-il arrivé ?

— Oh ! c'est horrible ! Morte dans son sommeil… Trop forte dose de somnifère ! Et les pauvres enfants ! Que c'est triste ! Je ne fais que pleurer depuis que j'ai appris la nouvelle !

— Comment l'avez-vous apprise ? Racontez-moi les détails ?

Du coin de l'œil, je vis que Poirot avait cessé d'ouvrir ses lettres et prêtait l'oreille.

— On m'a appelée par téléphone. De l'hôtel… l'hôtel Coniston. Il paraît qu'on a trouvé mon nom et mon adresse dans son sac à main. Oh ! capitaine Hastings, c'est horrible, n'est-ce pas ? Ces pauvres enfants privés de leur mère.

— Écoutez-moi. Êtes-vous certaine qu'il s'agit d'un accident ? Ne croiriez-vous pas plutôt à un suicide ?

— Oh ! quelle idée affreuse, capitaine Hastings ! Oh ! Je n'en sais rien. Croyez-vous que ce soit un suicide ? Ce serait encore plus horrible ! Elle paraissait très déprimée… à tort, je vous l'assure. Elle n'aurait eu aucune difficulté d'argent, car je me disposais à partager avec elle… je vous le jure ! La chère miss Arundell le désirait, j'en ai le sentiment. Et penser qu'elle se serait suicidée… Mais ce n'est sans doute pas cela… Les gens de l'hôtel parlent d'un accident…

— Qu'a-t-elle pris ?

— Une de ces drogues pour dormir. Du véronal. Non, plutôt du chloral. Oui, c'est bien du chloral. Oh ! capitaine Hastings, pensez-vous…

Sans plus de cérémonie, je replaçai le récepteur et me tournai vers Poirot.

— M^me^ Tanios…

Poirot leva la main.

— Oui. Je sais ce que vous allez m'annoncer. Elle est morte, n'est-ce pas ?

— Oui, une forte dose de somnifère, du chloral.

Poirot se leva.

— Venez, Hastings. Allons-y tout de suite !

— Est-ce là le dénouement que vous redoutiez hier soir ? Ne me disiez-vous pas que vers la fin d'une enquête criminelle vous vous sentiez toujours nerveux ?

— Il s'agissait d'une autre mort, dit Poirot, le visage sombre.

Tandis que nous roulions vers Euston, nous ne parlâmes guère. À un moment donné, voyant Poirot hocher la tête, je lui demandai timidement :

— Pensez-vous… Est-ce un accident ?

— Non, Hastings, non. Ce n'est pas un accident.

— Comment diable a-t-il découvert sa retraite ?

Poirot ne me répondit pas. Nous arrivâmes enfin à l'hôtel Coniston. Poirot, affectant soudain des manières brusques, passa sa carte et se fit introduire dans le bureau du gérant. On nous raconta les faits.

Une dame Peters et ses deux enfants étaient arrivés à l'hôtel la veille vers midi et demi. Ils déjeunèrent à une heure. À quatre heures, un homme se présenta, porteur d'un billet pour Mrs Peters. On monta le papier. Quelques minutes plus tard, elle descendit avec ses deux enfants et une valise. Elle confia les enfants au visiteur, puis revint au bureau et expliqua qu'elle ne prenait qu'une seule chambre. Elle n'avait pas l'air particulièrement bouleversée, elle paraissait plutôt calme. Elle dîna vers sept heures et demie et, peu après, monta à sa chambre. Le lendemain matin, lorsque la femme de chambre lui monta sa tasse de thé, elle la trouva morte. Un médecin appelé en hâte déclara que le décès remontait à plusieurs heures. On trouva un verre vide sur sa table de chevet. Tout indiquait qu'elle avait absorbé un somnifère et que, par erreur, elle avait pris une dose trop forte. Le médecin disait qu'il s'agissait de chloral. Rien ne laissait croire au suicide. On ne trouva aucune lettre. Lorsqu'on fouilla dans ses affaires afin de prévenir la famille, on trouva dans son sac à main le nom et l'adresse de miss Lawson, qu'on prévint par téléphone.

Poirot demanda si on n'avait rien trouvé en fait de lettres et de papiers… par exemple, la lettre apportée par l'homme venu chercher les enfants. Aucun papier d'aucune sorte n'a été trouvé dans la chambre, répondit l'homme, mais dans la cheminée on voyait un tas de papier brûlé. Autant qu'on pouvait l'affirmer, Mrs Peters n'avait reçu aucune visite à l'exception de l'homme venu qui avait emmené les enfants.

Je demandai moi-même au concierge le signalement de cet homme, mais il m'en fit un portrait plutôt vague : taille moyenne, les cheveux blonds, l'aspect d'un militaire, rien de bien caractéristique dans le physique.

— Ce n'est pas Tanios, murmurai-je à Poirot.

— Mon cher Hastings ! Croyez-vous réellement que Mme Tanios, après avoir pris tant de peine pour enlever les enfants à leur père, les lui aurait remis gentiment, sans cris ni protestations ? Ah ! non !

— Alors, qui était cet homme ?

— De toute évidence, quelqu'un qui avait su gagner la confiance de Mme Tanios, ou plutôt quelqu'un envoyé par un tiers en qui Mme Tanios avait confiance. La personnalité de l'homme venu prendre les petits Tanios importe d'ailleurs peu. Le véritable agent est demeuré dans l'ombre !

— Et le billet était de cette tierce personne ?

— Oui.

— Quelqu'un en qui Mme Tanios avait confiance ?

— Certainement.

— Et le billet est brûlé ?

— Oui, elle avait ordre de le brûler sans doute.

— Et qu'est devenu le résumé de l'affaire que vous lui avez remis ?

Poirot me répondit, l'air grave :

— Brûlé également. Mais tout cela n'a aucune importance.

— Ah ?

— Aucune. Car, tout cela reste dans la tête d'Hercule Poirot.

Il me prit vivement par le bras.

— Venez, Hastings, quittons cet hôtel. Laissons les morts pour nous occuper des vivants. Ils réclament toute notre vigilance.

CHAPITRE XXIX
À LITTLEGREEN

Le lendemain matin, à onze heures, sept personnes se trouvaient assemblées dans le salon de Littlegreen. Hercule Poirot se tenait debout près de la cheminée. Charles et Thérésa avaient pris place sur le sofa, Charles, assis sur l'accoudoir, posait la main sur l'épaule de sa sœur. Le docteur Tanios, installé dans un fauteuil à haut dossier, avait les yeux rougis. Dans un fauteuil à dossier rigide, à côté d'un guéridon, se tenait miss Lawson. Elle aussi avait les yeux rouges et ses cheveux étaient encore plus en désordre que d'habitude. Le docteur Donaldson, le visage dénué d'expression, était assis devant Poirot. L'aspect de ces différents visages excitait ma curiosité. Au cours de mon association avec Poirot, j'avais assisté à bien des scènes semblables. Un petit cercle de gens, extérieurement calmes et portant sur leur visage le masque de la bonne éducation. Et soudain, j'avais vu Poirot arracher le masque d'un de ces visages pour le montrer dans toute sa nudité… le visage d'un assassin ! Pas de doute. Une de ces personnes avait commis un meurtre. Mais laquelle ? Même maintenant, je ne le savais pas au juste. Poirot s'éclaircit la gorge. D'un air solennel, selon son habitude, il commença :

— Nous sommes ici assemblés, mesdames et messieurs, pour enquêter sur la mort d'Emily Arundell, survenue le 1er mai dernier. Quatre éventualités s'offrent à nous : mort naturelle, mort accidentelle, suicide, assassinat commis par une personne connue ou inconnue. Au moment de la mort, aucune enquête n'a été effectuée, le décès passant pour naturel et le permis d'inhumer ayant été délivré par le docteur Grainger. D'ordinaire, lorsque des soupçons s'élèvent après que la personne a été enterrée, on exhume le cadavre. Pour certaines

raisons, j'ai hésité à prendre une telle décision. La principale est que ma cliente n'aurait sans doute pas aimé…

Le docteur Donaldson l'interrompit :

— Votre cliente ?

Poirot se tourna vers lui.

— Ma cliente est miss Emily Arundell. J'agis d'après ses instructions : elle voulait à tout prix éviter le scandale.

Je ne m'attarderai pas sur ce qui fut dit pendant les dix minutes suivantes, par crainte de me répéter inutilement. Poirot parla de la lettre de miss Arundell, dont il donna lecture. Il expliqua ensuite ses différentes visites à Market Basing et sa découverte des moyens utilisés pour déterminer l'accident. Il fit une pause, s'éclaircit de nouveau la gorge et reprit :

— Nous allons refaire ensemble le chemin que j'ai déjà parcouru pour arriver à la vérité. Je vais reconstituer pour vous les faits tels que, à mon sens, ils ont dû se succéder dans la réalité. Tout d'abord, permettez-moi de vous expliquer ce qui se passa dans l'esprit de miss Emily Arundell. Cette vieille demoiselle tombe dans l'escalier et chacun accuse la balle du chien. Mais elle n'est pas dupe. Elle réfléchit et son esprit actif retrace les circonstances de sa chute. Bientôt, la conclusion se présente, irréfutable : quelqu'un a voulu la blesser, peut-être la tuer. Ensuite, elle veut savoir qui est le coupable. Dans sa maison se trouvent sept personnes : quatre invités, sa demoiselle de compagnie et deux servantes. Une seule d'entre elles lui semble hors de cause, car elle ne gagne rien par sa mort. Elle ne suspecte pas sérieusement les deux servantes, à son service depuis de longues années et qui lui sont entièrement dévouées. Restent quatre suspects, trois membres de sa famille, et un parent par alliance. Tous quatre ont intérêt à la voir disparaître, trois héritent directement et l'autre par son mariage. Jugez de la situation tragique de miss Arundell. Elle possède, au suprême degré, le sens familial et se refuse à laver son linge sale en public, selon l'expression commune. D'autre part, sa nature combative se rebelle à l'idée de se soumettre sans lutte à une tentative de meurtre. Alors, elle se décide à m'écrire. Elle entreprend encore une autre démarche, poussée, je crois pouvoir l'affirmer, par deux mobiles : d'abord son mépris pour

les membres de sa famille. Elle commence par les suspecter tous impartialement et veut leur jouer un mauvais tour. Le second mobile, plus raisonnable, est le désir de protéger sa vie. Ayant bien réfléchi à la façon de s'y prendre, elle écrit à son notaire, Mr Purvis, et lui demande de rédiger un nouveau testament en faveur de la seule personne qui, selon elle, ne peut être soupçonnée de lui avoir tendu un piège.

« À présent, je suis en mesure de vous dire, d'après les termes de sa lettre et aussi d'après ses actes, que les soupçons de miss Arundell, étendus d'abord indistinctement à tous les membres de sa famille se concentrèrent bientôt sur un seul d'entre eux. Dans sa lettre, elle insiste particulièrement sur le secret absolu dans cette affaire, car l'honneur de sa famille est en jeu. Or, cette demoiselle de l'époque victorienne veut sûrement dire par là qu'une personne portant son propre nom a failli, et plutôt un homme. Si elle suspectait M^me^ Tanios, elle songerait également à sa sécurité, mais appuierait moins sur la question d'honneur familial. Elle montrerait les mêmes craintes s'il s'agissait de Thérésa, mais elle insiste sur le point de l'honneur parce qu'elle a dans l'idée que c'est Charles le coupable. Charles est un Arundell. Il porte le nom de la famille ! Elle possède maintes raisons de le suspecter. La pauvre demoiselle ne se fait guère d'illusions sur son neveu. N'a-t-il pas déjà plusieurs fautes graves à son actif ? Elle le sait capable d'un acte criminel. Il a imité la signature de sa tante sur un chèque. Du faux au meurtre, il n'y a qu'un pas.

« Deux jours avant l'accident, elle a, avec Charles, un entretien plutôt édifiant. Il lui demande de l'argent. Comme elle refuse, il lui fait remarquer qu'elle prend le bon chemin pour se faire assassiner. À quoi elle objecte qu'elle est capable de se défendre. On nous dit que son neveu répliqua : « En tout cas, vous êtes prévenue ! » Et deux jours plus tard, se produit le sinistre accident. Rien d'étonnant si miss Arundell, clouée sur son lit de souffrance, en vient à soupçonner son neveu, Charles Arundell, d'avoir attenté à ses jours !

« Les faits démontrent les soupçons de miss Arundell, sa conversation avec Charles, l'accident, la lettre, le message au notaire. Le mardi suivant, le 21, Mr Purvis apporte le testament

et la malade le signe. Charles et Thérésa viennent à Littlegreen à la fin de cette semaine et miss Arundell en profite, afin d'assurer sa sécurité, pour annoncer à Charles la modification de son testament. Elle le lui montre même. Voilà qui me paraît absolument concluant. Elle veut que le meurtrier éventuel sache qu'il n'a rien à attendre de sa mort. À son idée, Charles va le répéter à Thérésa. Mais il n'en fait rien. Pourquoi ? Pour la bonne raison qu'il se sent coupable. Il se figure que c'est à cause de lui que sa tante à déshérité sa famille. Mais qu'a-t-il à se reprocher ? Une tentative de meurtre ou simplement le vol d'une petite somme d'argent liquide ? L'un ou l'autre de ces deux délits peut expliquer son silence. Il ne dit rien, espérant que sa tante reviendra sur sa décision.

« Étant donné l'état d'esprit de miss Arundell, je crus avoir reconstitué les faits assez correctement. Restait à savoir si ses soupçons étaient justifiés. Tout comme elle, je limitai d'abord le cercle de mon enquête à sept personnes : Charles et Thérésa Arundell, le docteur Tanios et M^me^ Tanios, les deux servantes et miss Lawson. Une huitième personne vint bientôt s'ajouter à ma liste, le docteur Donaldson. Il avait dîné à Littlegreen le soir de l'accident, mais je n'appris ce détail que plus tard. De ces sept personnes, six bénéficiaient à des degrés divers de la mort de miss Arundell. Si l'une de ces six personnes avait commis le crime, le mobile était simplement l'appât du gain. Miss Lawson, elle, ne retirait aucun bénéfice de la mort de miss Arundell, mais elle en bénéficiait énormément par la suite, en conséquence de l'accident. Ce qui revient à dire que si miss Lawson a monté de toutes pièces cet accident…

— Je n'ai rien fait de pareil ! s'écria miss Lawson, interrompant Poirot. C'est abominable ! Comment osez-vous avancer une pareille infamie ?

— Un peu de patience, mademoiselle. Veuillez ne pas m'interrompre, s'il vous plaît.

Miss Lawson secouait la tête avec colère.

— Je proteste ! Je ne me laisserai pas accuser injustement !

Sans prêter attention à ses récriminations, Poirot poursuivit :

— Je disais donc que, si miss Lawson avait manigancé cet incident, elle l'eût fait de façon telle que miss Arundell accusât sa propre famille et s'en détachât. Je cherchai si, oui ou non, la chose se confirmait. Je découvris, par hasard, un détail significatif. Si miss Lawson avait désiré concentrer les soupçons de miss Arundell sur les membres de sa famille, elle eût monté en épingle le fait que Bob n'était pas rentré ce soir-là. Or, miss Lawson prend, au contraire, ses précautions pour que miss Arundell l'ignore. J'en déduis que miss Lawson est innocente !

— Je l'espère bien ! fit la vieille fille d'une voix tranchante.

— Je réfléchis ensuite à la mort de miss Arundell. Un attentat raté contre la vie d'une personne est généralement suivi d'un second. La mort de miss Arundell, survenue quinze jours après l'accident, me parut significative. Je commençai mon enquête à Market Basing. Le docteur Grainger ne voyait rien d'anormal dans le décès de sa patiente, ce qui confirmait mon hypothèse. Cependant, miss Isabelle Tripp, faisant le récit de la soirée au cours de laquelle miss Arundell ressentit les premiers symptômes de la maladie, parla d'un halo lumineux entourant la tête de miss Emily. Sa sœur confirma ce témoignage. Évidemment, elles auraient pu inventer ce détail, mais je ne pense pas qu'il leur serait venu tout seul à l'idée. Lorsque j'interrogeai miss Lawson, elle m'apprit qu'un ruban lumineux sortait de la bouche de miss Arundell et montait, formant une auréole autour de sa tête. Bien que décrit de façon différente par les observatrices, le fait demeurait le même. Dépouillé de toute idée spirite, il signifiait que, ce soir-là, l'haleine de miss Arundell était phosphorescente.

Le docteur Donaldson s'agita nerveusement dans son fauteuil. Poirot lui adressa un léger signe de tête.

— Oui. Vous commencez à voir clair. Il n'existe que peu de substances phosphorescentes. La plus commune était précisément celle que je cherchais. Je vais vous lire un extrait d'un article sur l'empoisonnement par le phosphore : « L'haleine de la personne peut être phosphorescente avant que la personne ne ressente aucun malaise. » Voilà ce que les demoiselles Tripp et miss Lawson virent dans l'obscurité. Je continue ma lecture : « La jaunisse s'étant déclarée,

l'organisme, sous l'influence d'une intoxication par le phosphore, présente tous les troubles provenant de la rétention de la sécrétion biliaire dans le sang, et, à partir de ce moment, on ne constate aucune différence entre l'empoisonnement par le phosphore et certaines affections du foie. »

« Voyez-vous l'astuce ? ajouta Poirot, cessant sa lecture. Depuis des années, miss Arundell souffre du foie. Les symptômes de l'empoisonnement par le phosphore seront confondus avec une nouvelle attaque de cette maladie. Oh ! tout était bien combiné ! Très facile de se procurer du phosphore. On le trouve dans certaines allumettes et dans de nombreuses préparations pour détruire les parasites. Or, il est mortel à très faible dose. Et voilà ! Le tour est joué ! Le médecin s'y laisse prendre d'autant plus facilement que l'odorat du docteur Grainger est déficient, ainsi que j'ai pu le constater. L'odeur alliacée de l'haleine est un des symptômes de l'empoisonnement par le phosphore. Pourquoi ce médecin concevrait-il des doutes ? Il ignore le phénomène qui, seul, aurait pu l'intriguer, le halo lumineux, et, si on lui en parle, il le traitera de sottise inventée par les folles adeptes de spiritisme. Les témoignages des demoiselles Tripp et de miss Lawson confirmèrent le fait qu'il y avait eu meurtre. Il s'agissait à présent d'identifier le criminel. Je rayai de ma liste les servantes, leur mentalité ne pouvant s'accorder avec un tel crime. Et aussi miss Lawson, car si elle avait été coupable, elle n'aurait pas insisté sur l'auréole lumineuse, j'éliminai ensuite Charles Arundell : ayant vu le testament, il savait qu'il n'avait rien à gagner par la mort de sa tante.

« Restaient donc sa sœur Thérésa, le docteur Tanios, M^me^ Tanios et le docteur Donaldson qui, je le sus par la suite, avait dîné chez miss Arundell le soir de l'incident de la balle du chien. À ce point de mes recherches, je demeurai bien perplexe, ne possédant d'autres moyens d'investigation que l'étude de la psychologie du meurtre et de la personnalité du meurtrier ! Les deux crimes présentaient les mêmes caractéristiques : simplicité des moyens, ruse et efficacité. Ils exigeaient un certain degré de connaissances, mais peu nombreuses. Les propriétés du

phosphore sont assez connues et on peut se procurer facilement ce poison, particulièrement à l'étranger.

« Je songeai d'abord aux deux hommes. Tous deux, médecins et habiles, auraient pu penser à utiliser le phosphore dans ce cas particulier, mais l'incident de la balle du chien ne me paraissait pas venir d'un cerveau masculin, c'était plutôt une idée de femme.

« Je songeai à Thérésa Arundell, criminelle possible. Cette jeune personne hardie, impitoyable et pas très scrupuleuse, aime la vie et sait en jouir. Jusqu'ici, rien ne lui a été refusé, mais l'argent va bientôt lui manquer et elle en a besoin pour elle-même et aussi pour l'homme qu'elle aime. D'autre part, son attitude dénote clairement qu'elle sait que sa tante a été tuée. J'ai assisté à une intéressante passe d'armes entre le frère et la sœur et j'ai compris que chacun suspectait l'autre d'avoir commis le crime. Charles voulait faire dire à sa sœur qu'elle connaissait l'existence du nouveau testament. Pourquoi ? De toute évidence, parce que si elle était au courant de ce changement, elle ne pouvait être suspectée d'avoir tué sa tante. Elle, de son côté, se refusait à admettre que miss Arundell eût montré ce document à Charles. Elle considérait cette affirmation de son frère comme une tactique maladroite pour écarter de lui les soupçons. Autre détail significatif : la répugnance visible de Charles à prononcer le mot arsenic. Par la suite j'interrogeai le vieux jardinier de Littlegreen sur le pouvoir nocif d'une certaine poudre destinée à tuer les mauvaises herbes, et je compris la réticence du jeune homme.

Charles Arundell s'agita dans son fauteuil.

— J'y ai pensé, avoua-t-il, mais je n'en ai pas eu le courage.

Poirot acquiesça d'un signe de tête.

— Précisément, ce n'est pas le genre de crimes qui répond à votre mentalité d'homme faible. Vous ne reculerez pas devant un larcin, un faux, mais le meurtre, non !

Poirot reprit son ton de conférencier :

— Thérésa Arundell possédait, à mon avis, l'énergie suffisante pour mener à bien une tentative de meurtre, mais certains faits devaient être pris en considération. Thérésa n'a jamais été frustrée de sa part de plaisir. Elle a pleinement joui

de l'existence. Elle appartient à ce genre de femmes impulsives qui ne tueraient que dans un moment de colère. Pourtant, j'avais la certitude que Thérésa Arundell avait pris du poison dans la boîte du jardinier.

Soudain, Thérésa parla :

— Je vais vous dire la vérité. J'y ai pensé. J'ai même pris de la poudre à tuer les mauvaises herbes dans une boîte à Littlegreen. Mais je n'ai pu aller jusqu'au bout ! J'aime trop la vie ; il m'a été impossible de l'enlever à une autre. Je suis peut-être mauvaise et égoïste, mais je suis incapable de commettre certains actes.

— Oui, c'est vrai, fit Poirot. Et vous n'êtes pas aussi mauvaise que vous vous dépeignez, mademoiselle. Vous êtes simplement une jeune étourdie.

Il poursuivit :

— Il me restait Mme Tanios. Du premier coup d'œil, je m'aperçus que cette femme avait peur. Voyant que je m'en suis rendu compte, elle se sert aussitôt de cette faiblesse momentanée et cherche à me donner l'impression d'une femme qui craint pour son mari. Un peu plus tard, elle change de tactique, mais je ne suis pas dupe de sa comédie. Une femme peut craindre pour son mari, ou craindre son mari, mais pas les deux à la fois. Mme Tanios adopta enfin le dernier rôle, et elle le joua adroitement, allant jusqu'à courir après moi dans le vestibule de l'hôtel sous le prétexte de vouloir me faire une confidence. Mais lorsque, comme elle s'y attendait, son mari s'approcha, elle prétendit ne pas pouvoir parler devant lui.

« Je vis tout de suite que cette femme ne craignait pas son mari, mais qu'elle le détestait. J'eus alors la conviction que j'avais devant moi le genre de femme que je cherchais. Non pas une femme qui s'adonne au plaisir, mais une refoulée. Jeune fille sans beauté, menant une existence monotone, incapable d'attirer les hommes qui lui plaisent, elle finit par épouser un homme qui lui est indifférent, plutôt que de rester vieille fille. L'existence à Smyrne, loin de tout ce qu'elle aime, ne lui apporte que déceptions et rancœurs, jusqu'à la naissance de ses enfants, à qui elle voue un attachement sans bornes. Son mari l'adore et, secrètement, elle le déteste de plus en plus. Il a perdu la dot de

sa femme dans des spéculations malheureuses, autre cause de haine contre lui. Une seule chose illumine la triste existence de Mme Tanios : la perspective de la mort de sa tante, Emily Arundell. Cette mort doit lui procurer l'argent, l'indépendance et les moyens d'élever ses enfants, selon ses vœux. Souvenez-vous qu'elle est la fille d'un professeur et qu'à ses yeux l'éducation conserve une haute valeur.

« Elle a peut-être eu l'idée du crime et échafaudé son plan avant de venir en Angleterre. Elle possède certaines notions de chimie, car elle a aidé son père dans ses travaux de laboratoire. Elle connaît la nature de la maladie de miss Arundell et sait que le phosphore est la substance qui convient pour arriver à ses fins.

« À Littlegreen, un procédé bien plus simple se présente à elle : la balle du chien… un fil tendu en travers de l'escalier. Voilà l'idée simple et ingénieuse qui germe dans son cerveau de femme. Elle la mit en pratique, mais échoua. Je ne pense pas qu'elle ait jamais su que miss Arundell était au courant des faits. Les soupçons de la tante se portaient entièrement sur Charles et je doute qu'elle modifia sa façon d'être envers Bella. Alors, tranquillement, cette femme refoulée et ambitieuse revient à son plan original. Elle a découvert un excellent moyen pour administrer le poison : les capsules que miss Arundell prend après chaque repas. Ouvrir une de ces capsules, y placer le phosphore et la refermer est, pour elle, un jeu d'enfant. Elle replace la capsule dans la boîte avec les autres. Tôt ou tard, miss Arundell la prendra. On suspectera peut-être un empoisonnement. Si, par hasard, cela arrivait, elle-même serait déjà loin de Market Basing.

« Elle prend cependant une précaution. Imitant la signature de son mari au bas d'une ordonnance, elle se fait donner par le pharmacien une double dose d'hydrate de chloral. Je devine dans quelle intention : pour l'avoir à sa portée, si jamais on l'accusait.

« Comme je viens de vous le dire, dès le premier abord, Mme Tanios me fit l'impression d'être la coupable, mais je ne possédais aucune preuve. Je devais donc agir avec prudence, car si Mme Tanios se mettait dans l'idée que je la suspectais, elle

pourrait commettre un autre crime. J'avais même la conviction que l'idée de ce crime lui était venue à l'esprit. Elle souhaitait ardemment se défaire de son mari.

« La première tentative de meurtre l'a cruellement déçue. L'argent, le merveilleux argent, allait tout à miss Lawson ! Quel coup ! Mais Bella déploie une adresse remarquable et se remet à l'œuvre. Elle commence par faire pression sur la conscience de miss Lawson, qui, je le crains, n'est déjà pas très à l'aise.

Des sanglots éclatèrent soudain. Miss Lawson prit son mouchoir et se mit à pleurer en se couvrant la figure.

— C'est affreux ! Je me suis conduite comme une femme mauvaise ! Vous comprenez... la curiosité m'a poussée. Je désirais savoir pourquoi miss Arundell avait changé son testament. Un jour, pendant que miss Arundell se reposait, je réussis à ouvrir le tiroir de son bureau. Alors je découvris qu'elle me laissait tout ! Bien sûr, j'étais loin de me douter qu'il y avait une si grosse fortune ! Je pensais qu'il s'agissait de quelques milliers de livres. Pourquoi pas, après tout ? me disais-je. Sa famille s'en soucie peu ! Mais alors qu'elle fut plus malade, elle réclama le testament. Je compris... j'en étais sûre... qu'elle allait le détruire... C'est alors que j'ai mal agi. Je lui certifiai qu'elle l'avait renvoyé à Mr Purvis. La pauvre, elle oubliait tout. Elle ne savait plus où elle rangeait les choses. Elle me crut et m'ordonna de redemander de document. Je promis d'écrire à Mr Purvis.

« Mon Dieu ! mon Dieu !... Son état empira et je n'y pensai plus. Elle mourut. Lorsque le notaire lut le testament et que je connus le montant de la fortune qui me revenait, je compris la vilenie de mon acte. Trois cent soixante-quinze mille livres ! Si j'avais rêvé d'une pareille somme, jamais je ne l'aurais fait.

« J'eus l'impression d'avoir injustement détourné cet argent et je ne savais quel parti prendre. Quand Bella vint me trouver, je lui promis de lui en donner la moitié, certaine de retrouver ma sérénité d'esprit après ce don.

— Voyez-vous ? s'écria Poirot. M^me^ Tanios gagnait sur toute la ligne. Voilà pourquoi elle se refusait à toute contestation du testament. Elle avait tendu ses filets et, pour rien au monde, elle n'aurait intenté un procès à miss Lawson. Naturellement, elle fit semblant de vouloir consulter son mari, mais sa décision était

déjà prise. Elle avait deux idées en tête : se séparer, elle et ses enfants, du docteur Tanios et conquérir sa part de l'héritage. Si son plan réussissait, elle mènerait en Angleterre, une vie insouciante et heureuse avec ses enfants.

« Bientôt, il ne lui fut plus possible de dissimuler sa haine à son mari. De fait, elle n'en prit même pas la peine. Lui, le pauvre homme, en était bouleversé ; il ne comprenait rien à l'attitude de sa femme. Elle jouait le rôle de l'épouse terrorisée. Pour le cas où j'aurais eu des soupçons contre elle, car elle commençait à s'en méfier, elle voulut me faire croire que son mari avait commis le crime. À tout instant, le second meurtre pouvait se produire. Je savais qu'elle avait en sa possession une dose mortelle de chloral, et je craignais qu'elle ne manigançât un prétendu suicide avec confession de la part de son mari. Et pourtant, je ne tenais aucune preuve contre elle ! Enfin, miss Lawson vint à mon secours. Elle prétendait avoir vu Thérésa Arundell agenouillée sur l'escalier, en cette nuit du lundi de Pâques. Je ne tardais pas à me rendre compte que miss Lawson n'avait pas vu Thérésa distinctement, du moins assez distinctement pour avoir reconnu ses traits. Pourtant, elle demeurait affirmative. Pressée de questions, miss Lawson parla d'une broche portant les initiales de Thérésa : T. A.

« Sur ma demande, miss Thérésa Arundell me montra la broche en question. Mais elle niait s'être trouvée dans l'escalier au moment indiqué par miss Lawson. Tout d'abord, j'imaginai qu'une autre personne avait emprunté la broche de Thérésa, mais lorsque je regardai la broche dans la glace, la vérité me sauta aux yeux. Miss Lawson, réveillée en sursaut, avait vu dans la glace de sa chambre une silhouette vague avec les initiales T. A. en métal brillant. Elle en avait conclu que c'était Thérésa.

« Si elle avait vu T. A. reflété dans la glace, les initiales réelles devaient être A. T., puisque dans une glace l'image apparaît en sens inverse. J'y étais ! La mère de Mme Tanios s'appelait Arabella Arundell. Bella n'est que le diminutif d'Arabella. A. T. voulait dire Arabella Tanios. Rien d'étrange à ce que Mme Tanios possédât une broche semblable à celle de sa cousine. À l'époque de Noël, elles étaient encore assez rares, mais elles faisaient fureur ce printemps et j'avais remarqué que

Mme Tanios copiait les toilettes et les chapeaux de Thérésa, autant qu'elle le pouvait, étant donné ses modestes moyens.

« Pour moi, la cause était entendue. À présent… que devais-je faire ? Obtenir un permis d'exhumation ? Peut-être prouverais-je ainsi l'empoisonnement. Mais le corps est enterré depuis deux mois, et il paraît que, dans certains cas le phosphore ne laisse aucune lésion. Et, même si l'examen « post mortem » donnait un résultat positif, comment prouver que Mme Tanios possédait ce poison ? Difficulté d'autant plus grande qu'elle eût pu se le procurer à l'étranger. Sur ces entrefaites, Mme Tanios prend une décision. Elle quitte son mari et va implorer la pitié de miss Lawson. En outre, elle accuse ouvertement son mari du meurtre.

« Convaincu qu'il ne tarderait pas à être la victime suivante, je fis en sorte de les séparer l'un de l'autre, sous le prétexte de la mettre en sûreté. Elle ne pouvait guère s'y opposer. En réalité, je songeais à la sécurité du mari. Et alors…

Hercule Poirot fit une longue pause. Son visage pâlit de façon étrange.

— Mais ce n'était là qu'une précaution précaire. Je devais empêcher la meurtrière de frapper une seconde fois, et sauvegarder la vie de l'innocent. J'écrivis donc ma propre reconstitution du crime et je la remis à Mme Tanios.

Un long silence suivit. Alors, le docteur Tanios s'écria :

— Oh ! mon Dieu ! Voilà donc pourquoi elle s'est tuée !

Doucement, Poirot lui dit :

— Que pouvait-elle faire de mieux ? Elle songeait aux enfants, comprenez-vous ?

Le docteur Tanios enfouit son visage dans ses mains. Poirot vint vers lui et lui posa la main sur l'épaule :

— Croyez-moi, c'était nécessaire. Nous aurions eu à déplorer d'autres morts. D'abord, la vôtre, ensuite, peut-être, celle de miss Lawson… et, suivant les circonstances…

Il se tut. D'une voix brisée, Tanios dit :

— Elle a voulu me faire prendre un somnifère, l'autre soir. J'ai vu quelque chose d'anormal sur son visage. J'ai jeté le médicament. C'est alors que j'ai commencé à croire qu'elle perdait la tête…

— Jugez-la ainsi… C'est, du reste, partiellement vrai, mais pas au regard de la loi. Elle savait ce qu'elle faisait.

Le docteur Tanios s'empressa d'ajouter :

— Elle a toujours été si bonne pour moi !

Il ne me reste plus grand-chose à dire.

Peu après, Thérésa épousa le docteur Donaldson. Je suis demeuré en relation avec le jeune couple et j'ai appris à apprécier Donaldson, sa vision nette de la vie, sa profonde bonté et sa force cachée. Ses gestes sont toujours aussi secs el précis. Thérésa s'amuse parfois à l'imiter. Cette heureuse femme s'occupe uniquement de la carrière de son mari, dont le nom, déjà célèbre, fait autorité en ce qui concerne les glandes endocrines.

Miss Lawson, en proie au remords voulut se dépouiller jusqu'au dernier sou. On dut la retenir et un acte, dressé par Mr Purvis, mit tout le monde d'accord. La fortune de miss Arundell se trouve ainsi partagée entre miss Lawson, les deux Arundell et les enfants Tanios.

Charles mangea sa part en un peu plus d'un an. Il parait qu'il se trouve maintenant en Colombie britannique.

FIN

4ème de couverture

Charles ? Un mauvais sujet. Thérèse ? Trop maquillée pour être honnête. Bella ? Une idiote ; d'ailleurs elle a épousé un Grec… Impardonnable.

Bref, ni le neveu ni les nièces de miss Arundell ne trouvent grâce à ses yeux. Dommage ! Ils auraient tellement besoin de son soutien… financier, s'entend. La vieille demoiselle roule sur l'or. Et elle dépense si peu… C'est bien normal à son âge… Alors puisqu'ils doivent hériter de toute façon, pourquoi ne leur consentirait-elle pas une petite avance ? Son obstination à refuser est ridicule. Dangereuse même. La tentation de l'aider à quitter ce monde pourrait devenir trop forte…